

Le Samedi

VOL. XXVIII, NUMERO 1
MONTREAL, 10 JUIN 1916

Journal Illustré Hebdomadaire

Le Numéro
5 Cts



Un rayon de Soleil.



SIL-BO
Préparation infaillible pour avoir de longs cils et **SOURCILS**. Traitement 25c.
Adresse **White Castle Drug Co, Boîte Postale 2234, Montréal.**

Pour Embellir le Visage



EN FAIRE DISPARAITRE
LES RIDES, BOUTONS,
ROUGEURS, MASQUES,
ROUSSEURS, POINTS
NOIRS.

Servez-Vous du Célèbre
**LAIT DES DAMES
ROMAINES**

Surnommé "Nourriture de la peau". C'est sans contredit le plus merveilleux embellisseur du monde, c'est le seul Lait de toilette réellement hygiénique, accepté et recommandé par la faculté de médecine, toutes les autres préparations analogues ne sont que de vulgaires imitations qui font souvent plus de tort que de bien.

D'une odeur douce, agréable, il blanchit, adoucit la peau, purifie, éclaircit le teint, faisant disparaître avec une rapidité prodigieuse, les points noirs, boutons, rougeurs, taches diverses, et il est d'une efficacité surprenante pour les taches de rousseur, rides, pattes d'oie, rebelles jusqu'ici à toutes les préparations connues.

Pour les hommes, après s'être rasés, il est sans rival pour calmer les feux du rasoir, blanchir et adoucir la peau, guérir les boutons et irritations, méfiez-vous toujours des imitations.

Le prix du LAIT des Dames Romaines est de 50c partout, mais nous ne vous demandons pas d'acheter avant d'avoir essayé. Envoyez-nous 10c pour frais de poste et d'emballage et nous vous enverrons une bouteille échantillon gratis. Adressez: **COOPER & Co, Dépt. 5, No 155 Commissaires Ouest, Montréal.**

Le Voilà

Le seul Remède qui guérit toutes les maladies féminines



et qui assure à la jeune fille et à la femme mariée souffrante la santé et le bien-être.

FEMOL, le spécifique, n'est pas un guéritout, au contraire, sa seule vertu réelle c'est de guérir les maladies particulières à la femme, d'enrichir le sang, de tonifier, décongestionner et renforcer les organes féminins, c'est pour cela précisément que **FEMOL** est le seul remède qui assure une guérison permanente, même après que tous les autres remèdes ont été essayés sans aucun succès.

Que vous soyez femme ou jeune fille, si vos yeux sont cernés, votre teint terreux, si vous vous sentez toujours fatiguée, épuisée, si vous souffrez de périodes douloureuses, dou leurs dans la tête, dans les reins, aux côtés, dans le ventre, sensations de pesanteur, de chute, d'élanements, pertes presque continuelles, étourdissements, palpitations, bouffées de chaleurs, constipation, mauvaise digestion, beau mal, ovarite, époques critiques de la maternité ou du retour de l'âge, urinations fréquentes, vomissements, inflammations, ulcères, abcès, tumeurs, etc.

Peu importe la durée et la gravité de ces maux, quand même vous seriez condamnée à subir une opération, ne désespérez pas. **FEMOL** peut sûrement vous guérir et vous guérir promptement et pour toujours.

N'hésitez pas, procurez vous sans retard une boîte de ce fameux **FEMOL** dont la précieuse découverte a tant fait parler tous les journaux d'Europe, il n'y a pas encore longtemps, et qui d'après le témoignage de milliers de femmes déclarées incurables, opère tous les jours de véritables miracles.

Fémol est maintenant en vente partout à \$1.00 le traitement de 30 jours, il peut être expédié par la malle n'importe où.

Sur réception de 10c pour frais de poste et d'emballage, nous envoyons assez de **FEMOL** pour prouver son efficacité. Vous recevrez en même temps une copie de la brochure décrivant la célèbre méthode du Dr Cazo, de Paris, pour le traitement de toutes les maladies féminines. Adressez: Institut Cazo, Chambre 5, No 1, Place Royale, Montréal.

Les cors causent bien des souffrances, mais le Holloway's Corn Cure procure un soulagement rapide, sûr et satisfaisant.



Vous Etes 'Tannés'

SUIVANT LA TYPIQUE EX-
PRESSION COURANTE...

Tannés de lire des choses sans intérêt, des livres qui vous coûtent cher mais qui ne valent pas leur prix de vente;

Tannés d'être attirés continuellement par un titre prometteur, de vous délecter à l'avance en songeant à ce que vous allez lire et à

ne trouver, dans les pages du livre acheté, que des choses trop ardues, trop savantes... ou trop bêtes;

Tannés de vous entendre dire quand vous avez enfin trouvé un livre qui vous plaît: "C'est très bien en effet, mais c'est cher, cela coûte "tant"..."

Et pourquoi êtes-vous donc "tannés" à ce point?

Probablement parce que vous n'avez pas encore essayé la

REVUE POPULAIRE

Parce que vous ne la lisez pas et que vous ne savez pas qu'il y a là du plaisir pour vous pendant de longues heures et au plus bas prix possible.

Parce que vous pensez peut-être que cette annonce n'est que du "bluff";

Parce que vous ne savez pas que, dans chaque No, il y a un roman complet qui vaut à lui seul déjà plus que le prix d'achat;

Parce que vous ignorez également que la REVUE POPULAIRE a 148 PAGES de texte et de gravures et qu'elle ne coûte que 10 Cents;

Parce que vous pensez peut-être qu'elle est rédigée en style trop savant avec des X comme dans l'algèbre ou des petits bâtons crochus comme un discours chinois.

Parce que vous croyez peut-être, au contraire, qu'elle est banale et que vous n'en retirerez aucun profit;

Parce que, enfin, vous ne savez peut-être pas que la "Revue Populaire" existait. N'oubliez donc pas de la demander à votre dépositaire ou de vous y abonner s'il n'y a pas de dépositaire dans votre localité et que vous demeuriez en dehors de Montréal et de la banlieue.

Extrait du sommaire de Juin:

La mouche. Retour de Verdun. Les avions sans guide. Tragiques épisodes. Travaux féminins. Aumônières des communiantes. Travaux d'amateurs. Comment imprimer des feuilles d'arbres. Les Sept merveilles du monde. Le Phare d'Alexandrie. Une glacière sans glace. Les masques noirs dans l'armée allemande. Pour les photographes amateurs. Le Barbier boche. Les Prussiens et Napoléon. La cuisine électrique et la vie chère. Qu'est-ce qu'un trillion? La récompense du génie. Le garde-manger d'un oiseau. La Prophétie de Mayence. Pour faire de la chaînette. Ce que coûte la guerre. Roman: **Disparu**, par Brada. Le prix d'un Papillon. Le vœu d'un africain. L'humble résidence d'un homme de génie. Jeu nouveau. L'astrologie gratuite du mois de Juin. Un musée intéressant. Propos de prisonniers. Plantes électriques et carnivores. Le général Pétain, glorieux défenseur de Verdun. Jérusalem menacée de destruction. Un colporteur chinois. Tunnel sous-marin entre le Danemark et la Suède. Enigmes russes. Le Kapok, etc., etc.

ABONNEMENT (Payable d'avance)		Fondé en 1889 LE SAMEDI JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE Organe du Foyer Domestique PRIX DU NUMERO : 5 Cts	HEURES DE BUREAU. De 8.30 a.m., à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m., à midi.
Canada et Etats-Unis	Montréal et Europe		Tarif d'annonce fourni sur demande.
Un an . . . \$2.50 Six mois . . . 1.25	Un an . . . \$3.50 Six mois . . . 1.75	Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879.	POIRIER, BESSETTE & CIE, Tél. Main 2680, 200, Boul. St-Laurent, Propriétaires, Montréal.

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

CARNET EDITORIAL

Moins de Luxe et Plus de Nourriture

Par ces temps de vie chère, toute suggestion donnant l'espoir de réaliser des économies est souvent mise en pratique avant d'être suffisamment étudiée; il peut alors arriver que l'on atteigne un but diamétralement opposé à celui qu'on se proposait d'atteindre.

Laisser dans le porte-monnaie le prix du superflu mais donner au corps la quantité du nécessaire, c'est encore mieux; c'est même indispensable.

Il y a des cas où dépenser, c'est économiser; il y en a d'autres où le contraire n'est pas moins vrai.

Les économies de bouts de chandelles n'ont jamais enrichi personne.

La plus grande erreur, peut-être, que l'on puisse faire, c'est celle qui consiste à vouloir épargner sur la nourriture. Erreur trop commune, hélas! à notre époque de luxe abusif où seule l'apparence compte pour quelque chose, où l'on ne se mettra volontiers rien dans le corps pour se mettre quelque chose dessus, où l'on veut, à toute force, PARAITRE, même au détriment de sa santé.

Ils sont plus nombreux qu'on ne le croit, ceux qui se contentent de deux rondelles de concombre ou d'une tartine de marmelade pour leur repas afin de sortir sur la rue vêtus comme des millionnaires; l'estomac souffre mais ça ne se voit pas, l'illusion de luxe cherchée est obtenue, c'est tout ce qu'il fallait...

A ce régime, on attrape des gastrites de modèles plus ou moins perfectionnés ce qui donne de l'ouvrage aux médecins et l'on fait marcher le commerce des vêtements ce qui enrichit des industriels qui ne parlent pas toujours français ni anglais, mais ça ne fait rien, l'honneur est sauf!...

Quel honneur? Mais, je vous l'ai dit: celui de n'être rien, mais de paraître quelqu'un ou tout au moins quelque chose... Ces martyrs volontaires sont de deux catégories; l'une est à plaindre simplement, l'autre est à blâmer.

Ceux qui sont à plaindre sont habituellement de braves jeunes gens qui ne se déguisent en millionnaires que par force.

* * *

On a sûrement trop abusé du principe que "quelque chose de bien présenté plaît toujours" et l'on a appliqué ce principe aux gens après l'avoir observé pour les choses. Que deux candidats se présentent à un emploi quelconque; l'un sera modestement vêtu, pauvrement même, seulement c'est un homme sérieux, compétent, nullement "bluffeur" n'aimant pas la réclame personnelle mais sur qui l'on peut compter. L'autre a de l'allure, du bagout, ditons même du toupet et surtout de beaux habits; il est pommadé, musqué, frisé, tiré à quatre épingles; ses cheveux que le travail n'a pas éclaircis sont partagés savamment par une impeccable raie et sentent cette vague odeur que les coquettes laissent dans leur sillage; une chaîne de montre large de deux pouces atteste par son brillant qu'elle a dû être énergiquement frottée le matin même; un petit mouchoir—dans lequel on ne se mouche jamais—dépasse coquettement la poche haute du vêtement, avec ses multiples couleurs voyantes il semble quelq'énorme décoration d'un mystérieux ordre du cabotinage... Le tout a l'air d'une gravure de modes sortie fraîchement de son catalogue ou d'une poupée en rupture de tiroir aux jouets. C'est bête mais c'est beau; l'écorce est séduisante mais le fruit ne vaut rien, l'habit est riche mais le cerveau est nul...

Cela ne fait rien; le tout paraît bien et il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que la gravure de modes obtienne l'emploi et que l'homme capable mais mal habillé soit poliment prié de revenir une autre fois.

Comment voulez-vous que, dans ces conditions, le besoin du luxe ne se fasse pas sentir du haut en bas de l'échelle sociale, sur-tout en bas?

Bafoué parce qu'il est modeste, l'homme sérieux adoptera une nouvelle ligne de conduite. Il achètera de beaux vêtements à crédit et, pour les payer, réduira ses frais de table; il prendra quelques morceaux de gazette coupés selon la grandeur convenable, en fera un rouleau qu'il complètera par un authentique billet de banque—le seul qu'il y ait à la maison—et il exhibera de temps à autre, négligemment, cette "fortune" en cherchant son mouchoir ou autre chose... quand il s'aperçoit qu'on le regarde...

Petit à petit, il en viendra à modifier son allure, ses idées sur la vie et sur le monde, blasé, désabusé, il aura conscience que tout est comédie autour de lui et, cette comédie, il la jouera également pour les autres.

Son travail s'en ressentira naturellement. Il fera du travail qui paraît mais non du travail qui rapporte. Sincère auparavant, il apprendra l'hypocrisie; généreux jadis, il deviendra un parfait égoïste et, s'il a des enfants, ceux-ci, guidés par l'exemple paternel, suivront le même chemin...

Il n'y aura rien de changé dans le monde; une famille de martyrs de plus tout simplement.

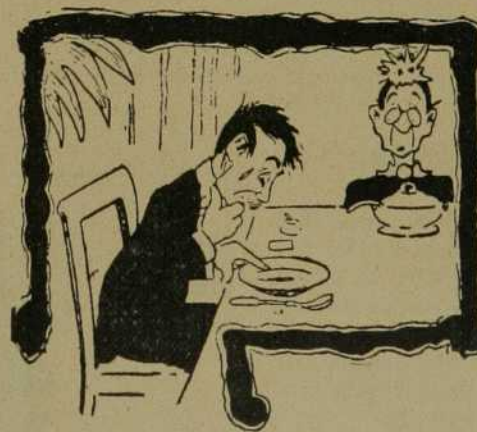
* * *

Je l'ai dit, ces martyrs-là méritent de la pitié car leur nouvelle vie est loin de leur sembler agréable en dépit de ses apparences dorées mais, que penser des autres martyrs volontaires qui, par orgueil simplement et non pas nécessité veulent éblouir les populations par un luxe de clinquant, une distinction de mauvais aloi?

Que penser de tel ou tel petit crevé qui gagne six piastres par semaine, raconte qu'il en gagne vingt et se conduit comme s'il en gagnait cinquante?

Il déjeune au microscope... quand ça lui arrive mais il vous récite par coeur le menu des grands hôtels. D'ailleurs il y va de temps à autre.

Quand par un prodige d'économie dont il reste lui-même stu-



Ceux qui se contentent de pelures de patates...

péfait, il a dix piastres qui lui brûlent la poche, il conduit sa "blonde" d'occasion au X... ou au Z... où les luxueuses salles à manger voient évoluer toute une armée de waiters en habit noir; d'un ton superbe, en faisant des effets de coude, il indique à son "esclave" du moment ce qu'il désire, et cela d'un air hautement comique mais qu'il croit impressionnant...

...Les dix piastres y passent mais le morveux est satisfait; il a bien déjeuné ce qui ne lui arrive pas souvent et il a cru épater son entourage, douce illusion qui suffit à son bonheur...

Pendant un mois, après ce beau coup, il vivra de rogatons et de pelures de patates, mais peu importe, cela ne l'empêchera pas d'avoir un impeccable pli au pantalon neuf qu'il vient d'acheter et qu'il paiera plus ou moins régulièrement si son patron veuille trop bien à l'état de sa caisse...

Et que l'on ne dise pas que ce tableau est exagéré car il est, au contraire, bien en dessous de la vérité, mais malheureusement tout ce que l'on pourra dire n'y changera pas grand'chose. Après tout chacun son goût mais franchement, je trouve qu'ils ont bien plus d'esprit, les bons "habitants" chaussés de "souliers de boeuf" et culottés d'overalls mais qui se garnissent consciencieusement la panse avec des bons plats de beans au lard... Ils se fortifient les muscles dans la même proportion que les petits crevés se vidant le cerveau...

F. de Verneuil.

LE COCHON EST MIEUX



Le maître.—Thomas, tu m'as dit l'autre jour, que ton père m'envoyait un beau morceau de porc frais, comme cadeau? Je ne l'ai pourtant pas encore reçu!

Thomas.—C'est vrai, monsieur, mais le cochon est mieux à présent!

FEMININ ET MASCULIN



—Dis donc, Jacques, qu'est-ce que c'est qu'un fort?

—C'est une place où ils gardent les soldats.

—Et qu'est-ce que c'est qu'une forteresse?

—C'est une place où ils gardent les femmes des soldats, naturellement!

DANS LES COULISSES

—Ma chère amie, je te présente ma mère...

—Je la connais, j'ai été sa fille pendant trois ans.

HISTOIRE DE TRANCHEES

Une sentinelle reste immobile dans une tranchée épiaut les tranchées ennemies qui sont proches. Il est impassible sous les bombes et les grenades qui tombent autour de lui. A chaque instant son camarade qui se tient à l'abri, prêt à le remplacer s'il tombe, lui demande: "Ça va-t-il toujours bien?" La sentinelle finit par lui demander pourquoi il répète si souvent cette question et voici sa réponse: "J'ai parié sur toi 25 ets et si tu reviens je toucherai 10 fois la mise". Tel est le sang-froid et le mépris du danger parmi les nôtres, en France.



2 Eh bien! je vais me venger, dit notre espion, et en même temps elle fit descendre une araignée sur le chapeau de sa tante.

Le Coin des POETES

LA BELLE MORT

Mourir en plein soleil d'une balle en plein coeur,
Aux champs de gloire et d'or où le ciel étincelle,
Dans le bruit des fusils qui crépite en crécelle,
Et le cri des soldats dont l'assaut est vainqueur.

Mourir à l'instant même où, dans un bond alerte,
On se dresse en criant: "En avant, petits gars!"
A l'instant d'une charge où, bravant les dégâts,
On avance toujours, poitrine découverte.

Mourir, parmi les blés ondulant sous nos pas,
Du grand frémissement dont s'exaltent nos âmes,
Mourir avec des yeux illuminés de flammes,
Des flammes d'une ardeur qui survit au trépas.

Mourir dans un fracas de bataille qu'on gagne,
Avec le geste simple et noble des héros
Qui n'entrent même pas dans l'ombre des tombeaux,
Car la Victoire ailée, au ciel, les accompagne.

O rêve de Français, ô rêve de vainqueur!
Mort unique et sublime, espérée entre toutes,
Viens me prendre mon sang, oh! viens si tu m'écoutes
Un jour de plein soleil me frapper en plein coeur.

Antoine EXPILLY.

IL "CHARGEAIT" CHER

Un avocat bien connu s'est engagé dans le premier bataillon des grenadiers et il est actuellement au front. Un de ses clients, à qui il avait fait payer bien cher ses services, lui envoya la dépêche suivante pour le féliciter de son patriotisme.

"Plusieurs de vos chers clients se joignent à moi pour vous envoyer leurs félicitations au sujet de votre engagement. Eux et moi, nous vous félicitons sincèrement de savoir "charger" de toutes façons.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 Voici Archibald qui vient me chercher pour aller aux vues! disait ma tante, et moi, tu ne m'amènes pas, reprit Rosette. Quelle idée! quelle extravagance! dit la tante.



3 Cette araignée tissa une superbe toile entre le chapeau et l'arbre, et comme Archibald arrivait près de ma tante, cette dernière se leva avec empressement.



4 Mais son chapeau et sa perruque restèrent suspendus à l'arbre. Archibald eut tellement peur qu'il ne voulut plus aller aux vues, et Rosette n'a jamais tant ri.

C'EST UNE AUTRE AFFAIRE



L'automobiliste.—Je vais vous donner dix piastres pour ce tableau tel qu'il est!

L'artiste (flatté).— Mais, attendez plutôt que le tableau soit fini!

L'automobiliste.— Impossible! J'ai besoin de la toile immédiatement pour raccommoder un pneu de ma machine.

QUELLE QUESTION!



M. Maigrichon.—Oui, nous dinons toujours à une table privée. Vous voyez, ma femme aime tant cela, ronger après les os.

M. Groslard.—Je suppose que c'est pour la même raison qu'elle vous a choisi comme époux?

MAIS IL A PEUR D'EN TROUVER...

—Où vas-tu donc de même, avec des yeux à moitié fermés?
—Je cherche du travail.

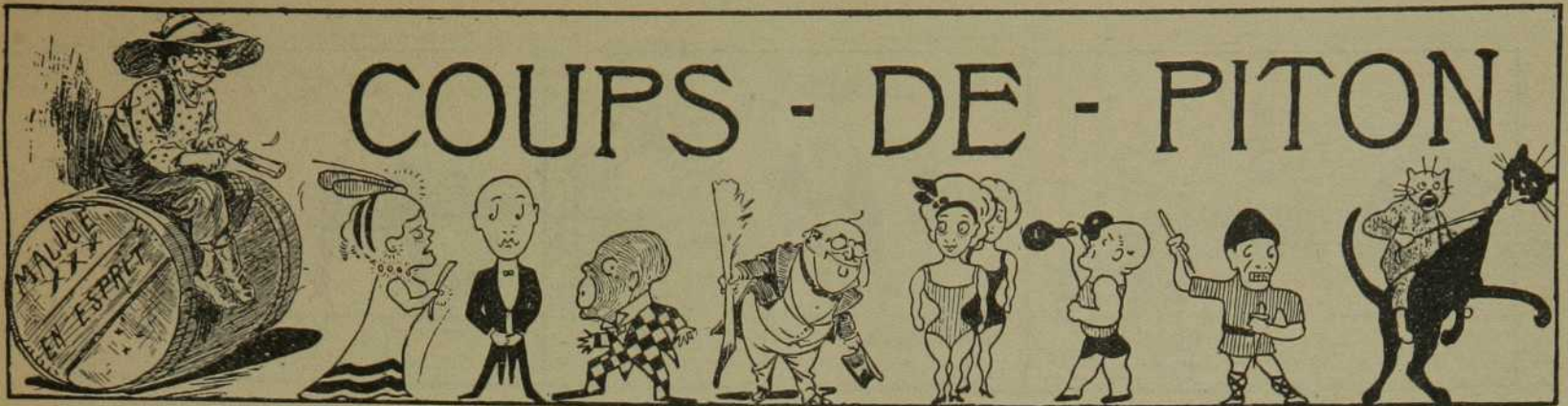
DEMONSTRATION PARFAITE

Deux négociants parlent de ce que l'on appelle "les mots qui portent chance", "les pronostics" et autres choses semblables.

Le premier.—Tenez, moi, j'ai une confiance illimitée dans le nombre 8 parce que le mot "réussite" comprend 8 lettres.

Le second.—Si tu réfléchis bien, le mot "faillite" en a aussi 8.

Un voisin, (tout radieux).—Ça c'est une preuve que 8 ça porte chance, puisque chez nous, la faillite c'est la réussite.



COUPS - DE - PITON

PETIT COURRIER

AIDE NECESSAIRE

L'ECRIN AUX PERLES

D.—Pensez-vous que l'expédition Ford pour le rétablissement de la paix en Europe soit réellement sérieuse? PEDEZOUILLE.

R.—Non. A mon avis, ce sont d'aimables farceurs qui s'amuse à répondre au bruit de canon par des bruits de paix.

D.—Voilà au moins dix fois que ma femme me menace de me quitter mais elle ne l'a pas encore fait. Comment ferais-je pour la faire revenir à de meilleurs sentiments envers moi? J'AI DE LA DOULEUR TOUT PLEIN.

R.—Espérez qu'elle finira par mettre ses menaces à exécution et en attendant, résignez-vous; la vie n'est faite que de déceptions.

D.—Pourquoi donc avons-nous deux oreilles et seulement une langue? UN QUI N'A JAMAIS DE REPONSE.

R.—Pour vous indiquer que vous devez écouter deux fois plus que vous ne devez parler.

LA VIE est une comédie pour ceux qui ont plus de cerveau que de cœur; c'est une tragédie pour ceux qui ont plus de cœur que de cerveau.

NE VOUS moquez jamais d'un député; vous ne savez pas ce que vous serez vous-même un jour.

POUR bien gouverner, il est inutile de faire beaucoup de bruit; les meilleures machines sont souvent celles qui travaillent en silence.

DANS l'histoire du monde, les plus grands événements ont souvent été les plus imprévus.

TOUT homme vit avec le secret et fol espoir qu'un jour ou l'autre il lui arrivera une fortune inattendue.

LES BONNES occasions arrivent toujours à l'instant où nous n'en avons plus besoin.

LES FONDATIONS d'une vieillesse heureuse doivent se bâtir pendant la jeunesse.

POUR accomplir un bon travail, il faut, en plus de l'amour du salaire, avoir l'amour-propre de ce que l'on fait.

UN SEUL exemple vaut mille raisonnements.

QUAND la coupe de notre bonheur est pleine, il se trouve toujours quelqu'un pour nous pousser le coude et la faire renverser.

IL FAUT être pris pour être appris.



—Voilà la glace, madame!
—Vous avez aussi un mode d'emploi, une feuille de directions?...
—Mais non, madame, c'est pas nécessaire...
—Pas nécessaire? Mais pour savoir, par exemple, où trouver la glace?

UN AUTEUR prétend que c'est le ciel qui nous donne la nourriture mais que c'est le diable qui nous envoie les cuisinières pour la préparer.

ILLUSION DE CHIEN



—Qu'est-ce qu'il a donc, ton chien, à renifler de même continuellement autour de moi?
—Sais pas... y vous prend p'l'êt' pour un os...

(Extraits authentiques de livres et de journaux)

De Jules Mary:
"...Il l'entendait songloter sourdement, étouffant ses lèvres sous son mouchoir."
Ah! la cruelle!

De la Suisse:
"Hier, le mineur X..., a tué à bout portant, à coup de revolver, sur sa mère, dont l'état est désespéré."
Naturellement, puisqu'il l'a "tuée".

Du Journal de Genève:
"Un vapeur allemand voyagea sous le pavillon américain et ira chercher les blessés sur les champs de bataille d'Europe."
Un vapeur à roulette.

Du Guide pratique du locataire:
"Le fait qu'un régisseur a pris l'habitude de faire encaisser le loyer peut être opposé par le locataire en retard à son propriétaire qui en demande l'expulsion en se basant sur le bail."
Qu'en termes lumineux ces choses-là sont mises!

De la Petite Gironde:
"Oui, c'est le devoir du gouvernement d'apprendre aux mutilés de la guerre la façon rapide et utile de se servir du bras ou de la jambe qui leur a été amputée."
Comment, par exemple, apprendra-t-on à un individu qui a perdu le bras droit à écrire avec la main droite?

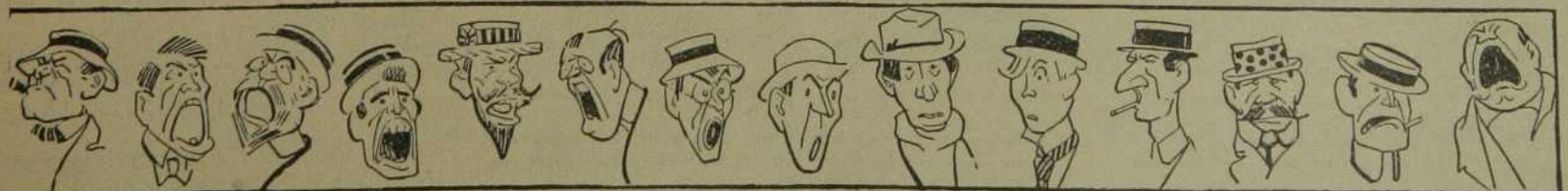
De Madame Gervaisais, par les Goncourt:
"Ce qui manquait et lui faisait défaut, c'était une absence d'aliment à des appétits nouveaux..."
Le stylo ne manque que de logique.

De la Constitution des Charentes:
"Certificats d'études.—Voici les résultats: présentés 73; reçus 82."
On ne peut se plaindre de la sévérité du jury... Plus d'élus que d'appelés!

Du Courrier de Gévaudan:
"M. Chautable a été renversé par une bicyclette qui, transportée à l'Hôtel-Dieu, a dû subir la laparotomie."
Pauvre bicyclette!

De l'Echo de Paris:
"Si l'on eût ouvert leurs coeurs, on y eût moins trouvé la guerre que la justice et l'humanité. (Michelet.)"
Que de choses dans les ventricules!

DEMOCRITE.



C'EST LA VIE !



1 Jean, veux-tu voir quelque chose de bien fin?
Jean.—Oui, qu'est-ce que c'est?

2—Est-ce que ce cher petit minou n'est pas fin?
Jean.—Vite, enlève ce vilain chat de mon chapeau.

3—Tu ne connais pas cela quelque chose de fin, toi, Jean!
Jean.—Je ne vois rien de fin là-dedans! Faire salir mon chapeau par ce vilain chat!



4 Jean, (à part).—A ton tour maintenant.

5 Jean.—Ma chère petite femme, veux-tu voir quelque chose de réellement fin?
—Oui, certainement...

6—Est-ce que ceci n'est pas la plus jolie chose que tu aies vue jusqu'ici?
Madame.—Sors de là, vite, vilaine bête!

UN FIN DIPLOMATE

Monsieur Durand a une femme charmante qu'il aime beaucoup; mais, comme il n'est pas très riche, il cherche à faire des économies sur tout et il a prié sa femme de ne pas trop faire de frais de toilettes. Celle-ci, très intelligente, l'a compris mais elle souffre un peu dans sa vanité de cette privation. Au retour d'une soirée qu'ils sont allés passer chez des amis, il lui demande:

Lui.—D'où vient, ma chère, que lorsque vous mettez votre chapeau, vous ne me demandez jamais, comme le font les autres femmes, si votre chapeau est bien ajusté?

Elle (finement).—Vous tenez à le savoir?... c'est parce que je vous aime trop.

Lui, (étonné).—Je me demande ce que cela peut bien faire avec l'amour?

Elle.—Mais, mon cher, si je vous demandais cela devant le monde, j'attirerais les regards des autres femmes sur mon chapeau qui est de l'année dernière, et...

Lui, (rêveur).—C'est vrai.

Le lendemain, sans avoir rien demandé à son mari, les époux Durand allaient en visite. Madame Durand portait un chapeau superbe, dernier modèle.

PLACE BIEN CHOISIE

Grace.—J'ai essayé pendant des années à décider mon frère à prendre des vacances.

Henri.—Et il n'y consent pas?

Grace.—Non; il dit que le temps lui durerait loin de son travail, il est pédicure, vous comprenez.

Henri.—Il est pédicure? Pourquoi ne lui suggérez-vous pas l'idée d'aller passer quelques jours aux pieds d'une montagne?

LA NECESSITE EST MERE DE L'INVENTION

Une histoire publiée récemment en Angleterre nous rappelle la véracité de cette maxime.

Un Français qui vient d'arriver à Londres, entre dans un restaurant anglais et veut demander des oeufs pour son déjeuner. Il a appris à dire quelques phrases anglaises mais il a oublié comment se dit le mot "oeufs". Après avoir cherché en vain pendant un instant, il dit au waiter en lui montrant un coq qui passe

dans la cour.

Français.—Waiter, comment appelez-vous cet oiseau-là?

Waiter.—Un coq, monsieur.

Français.—Ah! comment appelez-vous la femelle du coq?

Waiter.—Une poule, monsieur.

Français.—Très bien! Et comment appelez-vous les petits du coq et de la poule?

Waiter.—Des poulets, monsieur.

Français.—Mais comment appelez-vous un poulet avant qu'il soit au monde?

Waiter.—Un oeuf, monsieur.

Français.—Merci bien, waiter! Servez-moi donc deux oeufs. Voici comment la nécessité l'avait amené à découvrir le mot qu'il cherchait en vain.

BONNE DEFENSE



—Ne trouves-tu pas, mon petit garçon, que je sens le tabac?

—Oui, monsieur, je trouve ça. Il y avait des méchants garçons dans ces environs hier, et ils ont passé toute la journée à fumer des cigarettes.

IL EST MALADE

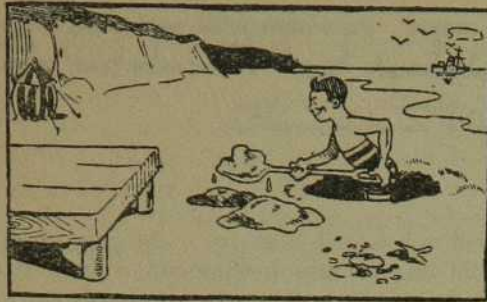
Un malade pria sa femme de lui faire deux ou trois beignets de pommes; celle-ci en fit une douzaine.

Son enfant assis près de son lit le regardait, avec envie, dévorer les beignets l'un après l'autre. Quand il eut englouti le onzième l'enfant lui demanda timidement:

—Papa, veux-tu me donner un beignet? Mais le malade croquait déjà à belles dents le dernier et lui dit en colère:

—Va-t-en, mon fils, n'ennuie pas ton père; il est malade.

UN FAMEUX PLONGEUR



1 Il faut que je joue un tour à mon oncle, aujourd'hui, disait Jules. Et pendant que l'oncle mettait son costume de bain, Jules faisait un gros tas de sable en face du quai.



2 Pendant ce temps la marée était montée, et l'oncle arriva sur le fait, alors il voulut plonger, et Jules l'encourageait en disant qu'il y avait beaucoup d'eau.



3 Enfin l'oncle se décida, mais sa tête vint juste en contact avec le tas de sable que Jules avait placé, si vous aviez vu le sourire de ce dernier, mais l'autre n'était pas si content!

RESPECT AU MORT

On raconte beaucoup d'histoires sur les acteurs, mais il en est peu d'aussi amusante que celle qui arriva un jour à un certain acteur anglais gros et grand qui avait une respiration très courte et était souvent à bout de souffle.

Le pauvre diable était un acteur médiocre, il est vrai, mais il faisait toujours tout son possible pour jouer son rôle le mieux qu'il pouvait. Cependant, plutôt par malchance que par sa faute, il y avait toujours dans ses gestes ou dans son attitude quelque chose qui prêtait à rire et on ne se privait pas de rire à ses dépens; mais comme il était bon garçon, malgré tout, le public l'aimait.

Un jour qu'il jouait un rôle de traître, il devait être fusillé au dernier acte. Durant toute la pièce, chaque fois qu'il parut en scène, il fut si énervé par les rires des spectateurs, qu'il attendait avec impatience la scène finale, pensant qu'en le voyant fusiller, les gens s'arrêteraient de rire et prendraient pitié de lui.

Le moment fatal arriva et le pauvre diable fusillé, tomba et fit le mort, heureux d'être enfin délivré de son martyre. Les spectateurs émus par la grandeur de cette scène avaient cessé leurs rires, mais l'acteur qui faisait le mort respirait si librement qu'un gamin cria des galeries: "Regarde donc, Jos, comme ses soufflets fonctionnent!"

Cette réflexion arrivant au milieu d'un grand silence, fut le signal d'une hilarité générale que ne put endurer le pauvre acteur.

Surexcité, il se souleva sur ses coudes, et d'un air triste et indigné, fixant les galeries d'où l'apostrophe était partie, il s'écria solennellement: "respect au mort".

REFORMEZ-LE ; IL EST FOU

Le colonel doit passer la revue d'un régiment nouvellement formé et le sergent indique aux jeunes soldats ce qu'ils auront à répondre. Parmi ceux-ci s'en trouve un qui est très naïf et le sergent le prend à part.

Sergent.—Voyons, Kelly, le colonel va passer la revue demain, il faut que vous lui répondiez d'une façon convenable s'il vous interroge.

Kelly.—Je ferai de mon mieux, sergent.

Sergent.—Le colonel vous demandera d'abord votre âge, vous lui répondrez?

Kelly.—29 ans.

Sergent.—Ensuite il vous demandera, depuis combien de temps êtes-vous soldat?

Kelly.—A cette seconde question je répondrai trois mois.

Sergent.—Il vous demandera en troisième lieu si vous êtes satisfait de l'habillement et de la nourriture, si vous aimez l'un et l'autre, vous répondrez à cette troisième question:

Kelly.—Tous les deux.

Sergent.—Très bien, tâche de vous rappeler de ces réponses. Et le lendemain à l'heure de la revue lorsque le colonel arriva vers Kelly, il s'arrêta devant lui et lui demanda:

Colonel.—Quel âge avez-vous?

Kelly.—29 ans.

Colonel, (qui n'a pas entendu).—Voyons, dites-moi donc votre âge un peu plus fort que je l'entende.

Kelly.—Trois mois.

Colonel, (au sergent).—Qu'est-ce que cet homme-là? Il est idiot, parole d'honneur, (à Kelly). Voyons, je ne m'explique donc pas assez clairement? Etes-vous fou ou si c'est moi qui le suis?

Kelly.—Tous les deux.

Colonel.—Sergent, faites passer la visite de réforme à cet homme, nous ne pouvons garder des fous au régiment.

— 0 —

Partout où l'Océan a une grande profondeur près des côtes, les tremblements de terre sont fréquents; ils sont occasionnés par de grandes bandes de terre qui glissent dans la mer.

LOGIQUE D'ENFANT

Une demoiselle très âgée qui fait la classe à un petit garçon, s'étonne qu'il ne puisse pas retenir les noms de tous les rois d'Angleterre et le lui reproche en ces termes:

L'institutrice.—Pouvez-vous me dire pourquoi à votre âge je pouvais dire tous les noms des rois?

L'enfant.—Oui, Mme, c'est parce que lorsque vous aviez mon âge, il y avait bien moins de rois.

EXCUSEZ-MOI !



1—T'y connais-tu en astronomie?
—Tu peux me poser des questions.



2 De quoi profite le plus l'univers, est-ce du soleil ou de la lune?
—De la lune.



3—Est-ce cela?
—Je pensais que tu t'y connaissais un peu. C'est le soleil qui est le plus important pour l'univers.



4—Je ne dis pas le contraire, mais c'est la lune qui lui est le plus utile.
—Comment cela?



5—Le soleil ne paraît que lorsqu'il fait jour, tandis que la lune fait son apparition la nuit; alors que nous avons le plus besoin de lumière.
—Excuses-moi!

LA SUPRÊME ILLUSION

NOUVELLE SENTIMENTALE

Par LOUIS ROLAND

RESUME DU PRECEDENT NUMERO

Madeleine Faucher, fille d'un pauvre jardinier aime profondément Pierre Dalien qui ne soupçonne pas cet amour. Pierre est très riche et ne pense qu'à l'étude et aux voyages; il est sur le point de repartir pour les pays lointains quand Madeleine tombe malade et au cours de son délire fiévreux laisse échapper l'aveu de son amour.

L'Amour qu'on Ignore

No 2

(Suite et fin)



ENDANT plusieurs jours, Madeleine fut en proie à d'effroyables douleurs de tête et à une fièvre intense accompagnée de délire puis brusquement une sorte d'apaisement se produisit.

Apaisement de mauvais augure, car le docteur hochait la tête d'un air peu satisfait.

—Madeleine n'est pas en danger, n'est-ce pas? Vous la guérirez? avait demandé le vieux père tout en tremblant.

—La vie humaine est quelque chose de bien fragile, avait répondu le praticien; tel qui est bien portant le matin s'endort le soir de l'éternel sommeil et les maux les plus bénins en apparence surprennent parfois étrangement les docteurs les mieux avertis... Nul ici-bas ne peut affirmer qu'il pourra prolonger à son gré la vie d'un malade et hâter sa guérison!

—Mais enfin, vous pouvez tenter quelque chose pour l'assurer, cette guérison! Madeleine est toute ma joie, tout mon bonheur... Je n'ai plus qu'elle au monde... Je suis si vieux et j'ai déjà tant souffert que Dieu ne voudrait pas me l'enlever pour le peu de temps qui me reste à vivre!... Oh! sauvez-là, docteur! Je ne suis pas riche, mais tout ce que j'ai, tout, je vous le donnerai avec joie si vous rendez la santé à mon enfant chérie... Tout, entendez-vous?...

Profondément ému, le docteur essuya rapidement une larme qu'il n'avait pu retenir.

—Mon vieil ami, dit-il, j'aime Madeleine presque autant que vous et s'il ne dépend que de moi de lui rendre ses fraîches couleurs et son doux sourire, croyez bien que ce sera fait. Je ne négligerai rien pour cela mais ne me parlez pas de rétribution car sa guérison serait ma meilleure récompense et je n'en voudrais point d'autre...

—Oh, docteur, l'accent avec lequel vous prononcez ces paroles me rassure un peu car je sens bien que vous essaieriez l'impossible pour ma mignonne... Mais, ajouta le père Faucher comme frappé d'une idée subite, pourquoi refuser toute rétribution? Vous avez même paru fâché en me disant cela... on dirait... pardonnez-moi ce que je vais vous dire mais quand on est vieux et tourmenté comme je le suis, on se fait parfois de drôles d'idées... on dirait que vous aimez Madeleine mieux que comme une petite amie et non pas seulement parce qu'elle est la fille du vieux père Faucher qui a été jadis, lui, si bon camarade avec votre père...

—Père Faucher, guérissons-là, c'est la seule question qui importe pour l'instant. Vous avez encore de la glace pour les compresses sur la tête et je vais vous en faire envoyer d'autre; évitez tout bruit autour de la malade et prenez un peu de repos vous-même, vous en avez besoin... Je reviendrai pendant l'après-midi.

Et après avoir jeté à la jeune fille étendue sur son lit de souffrance un regard où se lisait une infinie pitié et où brillait peut-être la lueur divine d'un amour pur et profond, le jeune docteur sortit de l'humble maison du jardinier.

Quelques instants plus tard, rentré chez lui, il s'abîmait dans ses pensées... Longtemps il réfléchit, comme en proie à une lutte contre lui-même puis avec une sorte de violence qui contrastait étrangement avec son habituelle douceur, il saisit le téléphone et demanda la communication avec Pierre Dalien.

Une conversation rapide lui apprit que le jeune millionnaire était chez lui où il attendait le docteur, celui-ci lui ayant dit qu'il avait à l'entretenir d'une chose urgente et grave.

—Eh bien, quelle est donc cette chose si grave que tu veux m'apprendre? s'était écrié Pierre en tendant affectueusement les

mains au jeune docteur qui venait d'entrer... Je gage que c'est une partie de chasse ou une excursion quelconque dans la montagne, à moins que ce ne soit une vulgaire promenade en auto...

—Il s'agit de choses sérieuses, tristes même, répondit le docteur en s'asseyant et si je viens te trouver ce n'est, ni pour évoquer les vieux souvenirs communs du collège ou méditer quelque partie de plaisir, c'est pour te demander un léger sacrifice et en accomplir moi-même un bien pénible...

—Franchement tu m'intrigues... tu m'effraies presque!... Je ne suppose pas que je t'aie causé quelque tort ou que tu m'en aies fait et que tu viennes pour élucider cette situation?

—Non. Toujours nous avons été d'excellents amis après avoir été de bons condisciples. Nous nous connaissons depuis de longues années et c'est précisément parce que je sais que tu es bon, loyal et pitoyable à la douleur d'autrui que je viens faire appel à ton cœur...

—Que de compliments immérités, mon cher ami! Allons, dis-moi vite ce que tu attends de moi.

—Tu sais que la petite Madeleine Faucher est gravement malade?

—J'ai appris en effet qu'elle était souffrante...

—Elle est perdue. Aucune science humaine ne peut la sauver; dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, ce sera la fin.

—C'est impossible! fit Pierre bouleversé. Mais il y a quelques jours encore, je la voyais vive et gaie passer devant mon parc! Qu'a-t-elle donc?

—C'est une méningite tuberculeuse. Depuis longtemps déjà, elle souffrait, en silence, de maux de tête et d'insomnie; le mal a éclaté dans toute sa violence ces jours derniers et maintenant, c'est la deuxième période, celle de la torpeur, de l'affaiblissement rapide qui précède la mort.

—Pauvre Madeleine! C'était une bonne petite fille à l'intelligence éveillée et dont la perte abrégera les jours de son vieux père... Mais, j'y pense, le père Faucher n'est pas riche et la misère doit frapper à sa porte; c'est sans doute à cause de cela que tu es venu me trouver et tu as bien fait car je vais prendre immédiatement des dispositions pour que rien ne manque chez lui. Quant à tes services professionnels, c'est moi qui les paierai...

—Pierre, ce n'est pas pour cela que je suis venu. S'il n'y avait eu que de la misère matérielle à soulager, je l'aurais fait moi-même... Il y a autre chose devant quoi je suis impuissant, Madeleine souffre du cœur autant que du cerveau, elle meurt de l'un autant que de l'autre... Madeleine aime immensément, profondément quelqu'un qui ne s'en doute pas et qui ne l'aime pas mais celui-là, par un pieux mensonge pourrait adoucir, les derniers instants de celle qui meurt de l'avoir trop aimé!

—Que me dis-tu là? Mais qui donc aime-t-elle ainsi au point d'en mourir?

—O aveugle! Tu ne t'en doutes pas! Ma présence ici ne suffit donc pas pour t'ouvrir les yeux, suis-je donc obligé de te dire que c'est toi qu'elle aime!

—Moi! fit Pierre stupéfait. Mais qu'ai-je fait pour cela? Et que viens-tu donc me demander?

—Je te l'ai dit: adoucir ses derniers moments en lui faisant croire que tu partages son amour, en l'épousant même s'il le faut; un mariage "in extremis" ne restreindra aucunement ta liberté car la pauvre enfant te la rendra bien vite, cette liberté...

—Voyons quelle est cette plaisanterie? Ne serait-ce pas plutôt quelque calcul, quelque basse convention entre le père Faucher et toi pour surprendre ma bonne foi, me faire épouser une prétendue malade qui guérira ensuite comme par enchantement et qui te récompensera généreusement après que je l'aurai enrichie!

—Pierre, fit le docteur en se levant pâle d'indignation, je t'ai dit la vérité, je te le jure et cela m'a été d'autant plus pénible que moi, je l'aime cette pauvre Madeleine, je l'aime d'amour comme elle t'aime toi-même, je suis impuissant à la sauver et la joie que tu pourras lui donner, si grande soit-elle, ne la guérira jamais, malheureusement; tu n'es pas responsable sans doute des sentiments que tu lui as inspirés malgré toi mais néanmoins tu as l'obligation morale d'apaiser les souffrances morales de cette enfant comme j'ai tenté de soulager celle de son corps.

—C'est une comédie ridicule à laquelle je ne puis pas me prêter!

—Pierre, ce n'est pas une comédie, c'est une charité à faire, plus que cela, c'est un devoir à accepter et je m'étonne qu'à défaut de coeur pour l'accomplir, tu n'aies pas suffisamment d'intelligence pour le comprendre!... Ecoute-moi bien, Pierre, tu feras ce que je te dis! Tu le feras si tu ne veux pas que plus tard, tant que tu vivras, je te reproche ton incroyable dureté, si tu ne veux pas que la bonne amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre se change en haine irréductible.

Les deux hommes se toisèrent du regard, puis Pierre, vaincu par l'énergie de son ami, troublé par l'intense expression de désespoir qu'il voyait briller dans ses yeux, Pierre, baissa la tête et tendit la main au docteur et murmura simplement:

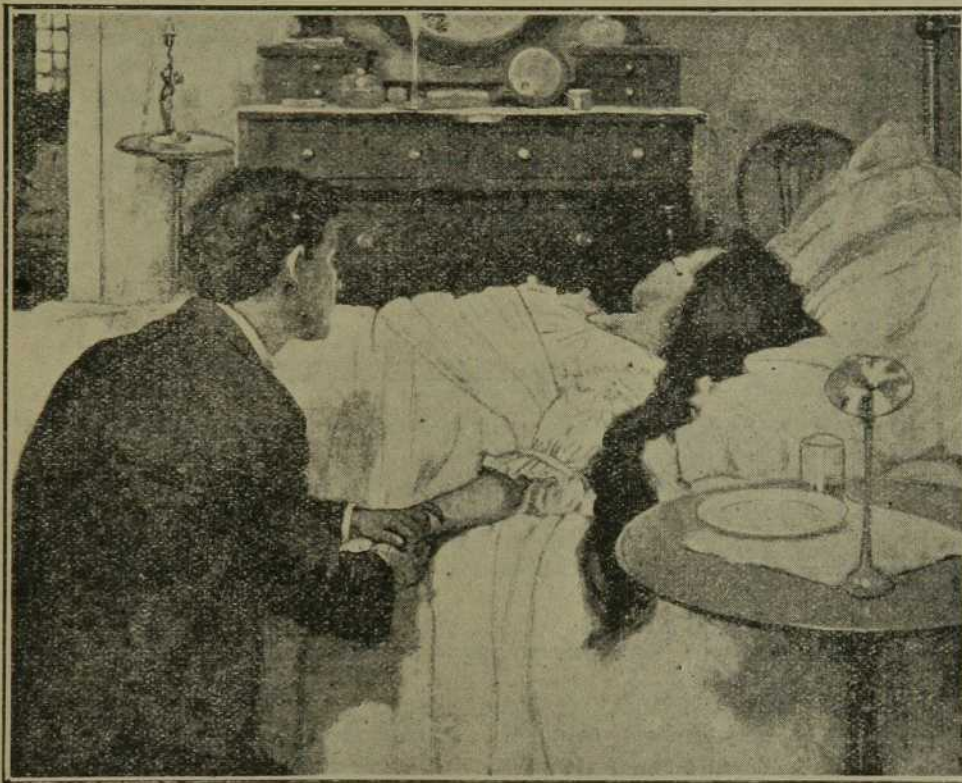
—J'irai.

Une chaude accolade de son ami l'en remercia immédiatement.



Depuis une heure, Pierre était au chevet de la mourante. Quand il était entré, Madeleine reposait d'un pénible sommeil que, malgré la douleur, traversaient sans doute d'heureuses visions car, sur les traits détendus de la jeune fille, errait parfois un rapide sourire tandis que, de ses lèvres, ce mot s'échappait dans un murmure à peine distinct: "Pierre..."

Son visage si doux et si pur d'ordinaire, paraissait encore affiné par la souffrance et comme illuminé par quelque lueur mys-



Il prit, entre ses mains, les doigts glacés de la jeune fille.

térieuse de l'au-delà; il s'en dégageait une telle expression de résignation et d'espérance tout ensemble que Pierre, profondément ému avait senti comme une sorte de bouleversement s'opérer en lui.

Eh quoi! Il était donc vrai que la pauvre Madeleine l'aimait au point d'en voir son mal aggravé d'une façon irrémédiable... Il était donc vrai que l'Amour, ce sentiment auquel il n'avait cru jusqu'ici, lui, l'homme de calcul et de science, cet Amour qu'il abandonnait un peu dédaigneusement aux rêveurs et aux poètes, il était donc vrai que nul coeur n'en était à l'abri et qu'on pouvait en mourir...

Qu'est-ce donc que l'Amour? se demandait-il avec un vague effroi dans l'âme, d'où vient-il et pourquoi? Est-ce de la douleur ou de la joie?... Les deux peut-être...

Et prenant entre ses mains les doigts qui commençaient à se glacer de la jeune fille, il médita longuement, immobile, inconscient de ce qui se passait autour de lui et ne s'apercevant pas que des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues.

L'homme fort, le sceptique, le voyageur intrépide était vaincu. Lui qui n'avaient point ému les multiples douleurs cotoyées dans ses lointaines excursions, lui qui ne croyait à rien qu'à la gloire était converti maintenant, il comprenait la souffrance, il croyait à l'Amour...

Chose étrange, il en souffrait aussi, maintenant. Elles sont moins rares qu'on ne le croit ces subites et presque inexplicables

transformations qu'une seule minute parfois suffit à opérer.

Ah! Il eut de bon coeur donné toute sa fortune pour guérir Madeleine. Dans un tableau d'une foudroyante rapidité, il vit le bonheur qu'il aurait dans la vie avec elle et le vide immense que sa perte inévitable allait creuser dans son coeur...

Il aimait véritablement à cette minute et il le comprit. Dans ce nouveau et violent sentiment, il puisa la force, non plus de se prêter au pieux mensonge qu'on lui avait demandé mais de donner la foi en la vie à celle qui allait mourir, de lui montrer lui-même un visage confiant et gai et de procurer l'illusion d'un amour durable à celle dont les yeux allaient se fermer pour toujours. Madeleine s'était éveillée.

En ouvrant les yeux, la première personne qu'elle vit fut Pierre qui tenait toujours sa main dans la sienne. Elle n'en parut nullement étonnée et en souriant lui dit doucement:

—Je vous attendais.

—Madeleine, fit Pierre en dominant son émotion, j'ai su seulement aujourd'hui que vous étiez souffrante, sans cela je serais déjà venue vous voir car vous le savez, je vous aime bien...

—Moi aussi, Pierre, nous sommes amis depuis si longtemps qu'il nous est bien permis de nous dire que nous sommes de bons camarades... mais quand même, Pierre, cela me fait plaisir de vous l'entendre répéter...

—Madeleine, il faut guérir bien vite, je vous le demande, non pas comme un simple camarade mais comme quelqu'un qui vous aime mieux que cela encore, me comprenez-vous?

—Pierre, fit la jeune fille en tremblant et en essayant péniblement de s'accouder sur ses oreillers, que voulez-vous dire?

—Mais que je vous aime de tout mon coeur... non pas d'amitié, mais d'amour... que vous serez ma femme si vous y consentez.

—Oh, mon Pierre! mais pourquoi donc me fuyiez-vous tous ces temps derniers?

—Parce que je m'étais imaginé que vous ne m'aimiez pas, et parce que j'en souffrais...

—Et moi, Pierre... moi qui croyais aussi... oh! je sens que je vais mieux... je guérirai... je me sens forte déjà... Mon Dieu! la joie ne tue pas, sans cela je serais morte de bonheur...

Une lueur étrange brillait dans les yeux de la jeune fille, sa pâleur s'accroissait, un peu de mousse rose vint à ses lèvres dans une toux rauque et brève...

—Vous m'achèterez une belle robe blanche, Pierre, pour le mariage?... Et puis des fleurs... je veux beaucoup de fleurs... des grands lys blancs...

—Vous aurez tout cela, ma mignonne, et de beaux diamants.

—Non, pas des diamants, rien que des fleurs... Venez plus près de moi... Oh! mon Dieu... j'ai mal...

... Pierre, ajouta-t-elle dans un souffle, embrassez-moi...

Le jeune homme soutint dans ses bras Madeleine que les forces abandonnaient rapidement, il déposa sur ses lèvres un baiser qui était le premier, qui devait être le dernier et dans lequel s'envola, heureuse, l'âme de celle qui mourait d'avoir trop aimé mais qui mourait heureuse avec la suprême illusion.

Petite Madeleine ne souffrait plus...



Deux tombes nouvelles ont été creusées dans le cimetière auprès de celle de la mère de Madeleine. L'une contient les restes de la jeune fille; l'autre a reçu son père qui l'a suivie dans la mort à peu de jours d'intervalle.

Ces deux tombes sont pieusement entretenues; sur celle de Madeleine croissent de grands lys blancs que le docteur entretient avec soin. Parfois d'énormes gerbes de fleurs coûteuses viennent se mêler aux lys, c'est quand Pierre Dalien revient au pays entre deux voyages.

Le docteur et Pierre se retrouvent alors pour quelques jours; une amitié fraternelle unit ces deux hommes qui ont aimé tous deux, celle qui n'est plus, d'un amour que la mort a sanctifié en l'épurant de toute jalousie et de tout bas sentiment humain.

Eux aussi, ont la meilleure, la suprême illusion.

C'EST LA VIE



1 Bourgeoise.—Sûr que vous aimez à demeurer ici... C'est comme qui dirait une vraie famille dans ma maison d'pension...

2 1ère pensionnaire.—Jasez jamais avec celle qui vient d'passer, c'est une bavasseuse, pis une chicanière de première classe!...

3 2e pensionnaire.—Tiens... une nouvelle! Ça me fait plaisir de voir quelqu'un qui paraît un peu smart... Si vous saviez, ma chère, l'affreux monde qui pensionne ici!!

4 3e pensionnaire.—J'vous dis ça en amie... barrez bien votre porte quand vous sortez... fiez-vous pas aux gens qu'il y a dans cette maison!

LES REFLEXIONS DE PAUL

Paul a maintenant 7 ans et il va à l'école. C'est un enfant très docile et aimé de sa maîtresse d'école. Mais tous les enfants ne sont pas si doux et dans sa classe se trouve un petit garçon de 8 ans qui est très diable et qui passe tout son temps à faire des farces qui souvent sont méchantes et cruelles. L'autre jour ce petit garçon dont le père est médecin a battu avec beaucoup de méchanceté un de ses petits camarades et la maîtresse a décidé de le renvoyer. Elle lui annonce son intention dans ces termes:

Maîtresse.—Léon, vous ne reviendrez pas demain, je ne vous veux plus, vous êtes un méchant petit garçon qui ne faites que faire du mal à vos camarades et vous ne voulez jamais m'écouter. Dites à votre père de venir me voir.

Léon.—Je le dirai pas et je reviendrai.

Maîtresse.—C'est ce que nous verrons. Puisque vous ne voulez pas dire à votre père de venir me voir, Paul ira lui faire la commission, n'est-ce pas Paul?

Paul.—Oh! mademoiselle, ne faites pas cela! Je ne veux pas, moi, faire une commission pareille.

Maîtresse.—Pourquoi cela, mon Paul, d'habitude tu m'obéis toujours, et aujourd'hui...

Paul (inquiet).—Mais êtes-vous malade, mademoiselle?

Maîtresse.—Non, mais dis seulement au père de Léon de ve-



5 4e pensionnaire.—Cet hôtel est bien mal fréquenté, chère madame, c'est du petit monde avec lequel on ne peut pas faire société sans s'abaisser...

6 Bourgeoise (à une nouvelle arrivante).—C'est la vraie vie de famille ici, mademoiselle... Celle qui est arrivée auparavant.—Et voilà!... c'est la vie!

nir me voir ce soir sans faute.

Paul, (finement, en allant à Léon).—Je peux pas, mademoiselle, le papa de Paul ne va voir personne sans charger \$2 pour la visite. Il vaut mieux pardonner à Léon, il ne recommencera plus, n'est-ce pas Léon?

Léon, (honteux).—Non, mademoiselle!

Maîtresse, (gagnée).—Allons, je veux bien pardonner pour cette fois. (A part, souriant à Paul) Bon petit cœur, va!

NEUTRALITE INTERESSEE

Jacques et Marie sont fiancés depuis quelques jours. Marie n'est pas très heureuse chez elle, non pas que la vie pour elle soit dure, elle est aimée et choyée par ses parents qui n'ont que cette fille; mais son père et sa mère sont toujours à se chicaner et cela lui fait tant de peine qu'elle a hâte de se marier. Jacques, ce soir, vient la visiter et la trouve toute peinée, toute triste.

Jacques.—Qu'as-tu donc, ma chère fiancée? on dirait que tu viens de pleurer?

Marie.—Oui, un peu; papa et maman se sont chicanés toute la journée. Jacques.—Et quel côté as-tu pris?

Marie.—Papa pour pas que je sois contre lui m'a promis un piano comme cadeau de noces et maman un anneau d'or, alors tu comprends j'ai tout écouté sans rien dire. J'ai gardé une stricte neutralité.

PAS TRES DOUX



Le barbier.—Et comment aimez-vous ce soir, monsieur?
La victime.—Réellement, je puis difficilement croire que je viens d'être rasé!
Le barbier (flatté).—Alors, que pensez-vous que je viens de vous faire, monsieur.
La victime.—Que je viens d'être passé au papier sablé!

SA MANIERE DE SEMER LES GRAINES

Les poules d'un paysan allaient constamment chez le voisin et causaient beaucoup de dégâts à ses récoltes. Le voisin pour lui donner une leçon et l'obliger à tenir ses poules sur sa propriété, tue un jour une des volatiles puis s'en va pour l'enterrer tout près de la clôture de la propriété du voisin en question. Il profite pour l'enterrer d'un moment où le voisin peut le voir faire.

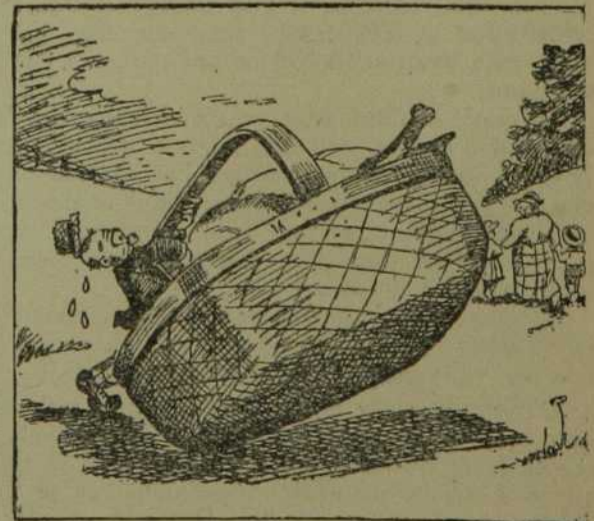
Paysan.—Qu'êtes-vous donc après enterrer?

Voisin.—Je suis justement en train de replanter quelques graines de semence; vous le voyez bien?

Paysan (en colère).—Des graines! Cela ressemble plutôt à une de mes poules.

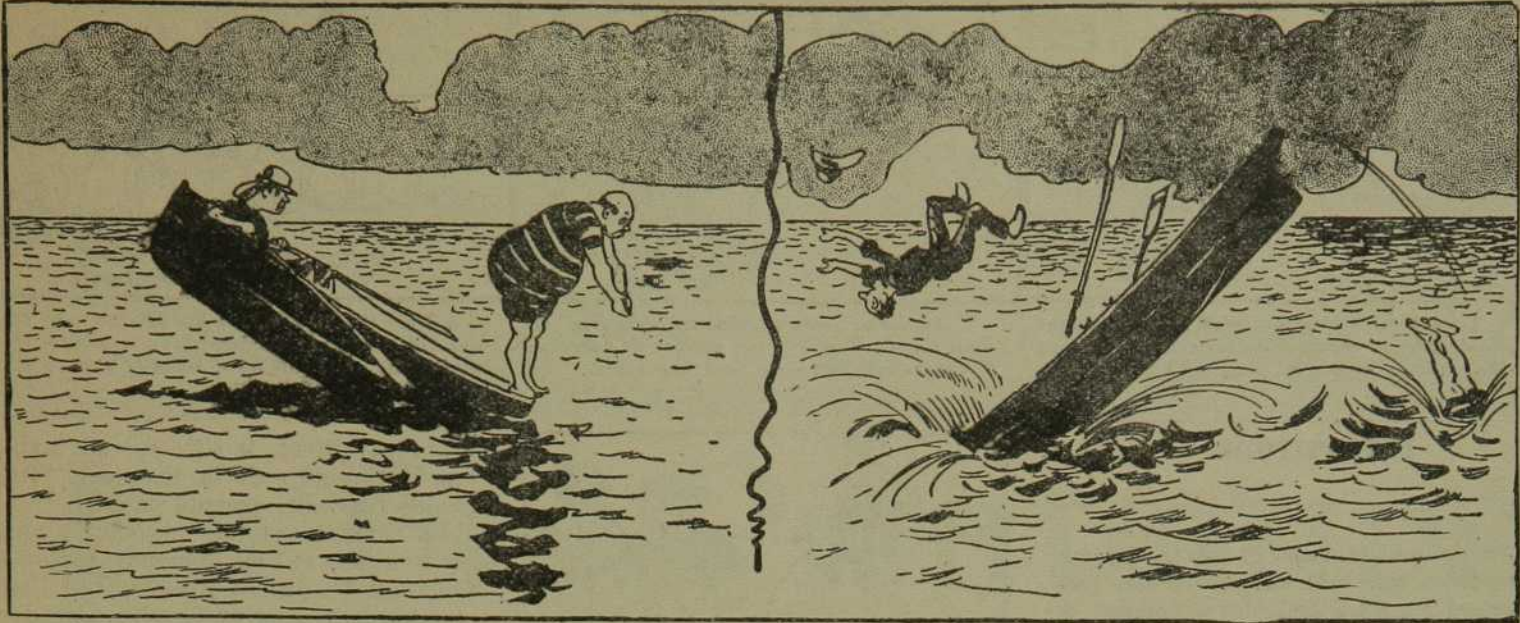
Voisin.—C'est vrai, mais si cette poule ne m'appartient pas, elle a mangé mes graines, et en l'enterrant je plante mes graines qu'elle a avalées.

LES MAUVAIS MOMENTS DE LA VIE



C'est bien agréable d'aller au pique-nique mais ça l'est un peu moins pour le pauvre mari qui transporte le panier aux provisions quand il fait cent degrés de chaleur. Ce n'est plus un panier mais un char de fret qu'il a la sensation d'avoir au bras...

LE BAIN INATTENDU



1 M. Dubidon et son jeune fils vont se promener en mer mais le papa ne veut pas que son garçon se baigne: "C'est trop dangereux!" dit-il.

2 Mais Dubidon n'avait pas réfléchi que sa grosse bedaine une fois hors du bateau, le contre-coup allait envoyer dans la mer son fils qui ne s'y attendait pas non plus.

NOS BLESSES HEROIQUES

C'était pendant l'hiver 1914 pendant la campagne du Sud de l'Alsace. Un blessé ramassé sur le champ de bataille est transporté à l'ambulance à demi-gelé. Malgré ses horribles blessures, le pauvre diable plein d'esprit égaye les infirmiers et les autres blessés par ses réflexions continuelles. Au major qui lui dit:

Major.—Vous avez souffert terriblement du froid?

Blessé.—Oui, monsieur le major... Savez-vous qu'il y a une s... différence entre ce pays à cette époque et notre bon général Pau?

Major.—En voilà une comparaison!...

Blessé.—Elle est juste cependant. La différence est grande... vous ne la devinez pas, réfléchissez un peu, monsieur le major.

Major, (après un moment).—Je ne devine pas la différence, je donne ma langue aux chats. Voyons, quelle est-elle?

Blessé.—Voilà, monsieur le major. Le pays en ce moment de l'hiver est généralement froid tandis que notre général Pau est généralement manchot (généralement chaud).

LA FLATTERIE TRIOMPHE

Au conseil de révision pour l'admission et la réception des recrues pour la marine, un jeune homme de 19 ans se présente et on fait des difficultés pour l'accepter en raison de sa petite taille.

Amiral.—Mais l'on ne peut pas vous enrôler, mon ami, vous êtes trop petit, vous avez à peine la taille.

Recrue.—Cela peut-il m'empêcher de donner ma vie à mon pays?

Amiral.—Je vois que vous avez une grande âme, jeune homme, mais il faudrait passer sur la loi pour vous enrôler.

Recrue.—En vertu de votre pouvoir discrétionnaire, amiral, vous le pouvez, ce ne sont pas toujours les hommes de grande taille qui deviennent les plus célèbres amiraux, parmi les plus célèbres il y en avait de tout petits... Je désire servir dans la marine.

Amiral.—Votre entêtement me fait hésiter à vous refuser, vous m'avez l'air énergique et d'un grand cœur. Si vous répondez bien à ma question je vous ferai accepter. Voyons nommez-moi les trois plus grands amiraux du monde.

Recrue.—Nelson, Jellicoe et... s'il vous plaît, amiral, pouvez-vous me dire votre nom?

Amiral.—C'est bien! la commission, à ma demande, consent à vous enrôler.

COMMENT ON RECRUTE LES VOLONTAIRES A HAITI

Durant une des dernières révolutions à Haïti, le commandant des troupes du gouvernement à Port-au-Prince, câble à Cap Haïtien de lui envoyer immédiatement par bateau cent volontaires pour aider à étouffer le mouvement de rébellion qui commençait. Après avoir, pendant deux jours, vainement essayé d'enrôler les 100 volontaires demandés, le commandant de Cap Haïtien ordonna à la force publique de s'emparer de cent hommes valides, et ceux-ci, à mesure de leur arrestation, furent ligotés et mis à bord d'un transport.

Le commandant de Cap Haïtien, lors du départ de ces volontaires involontaires, envoya au commandant de Port-au-Prince le message suivant:

Commandant des forces du gouvernement à Port-au-Prince.

Monsieur,

Je vous envoie par le steamer "Saginaw" qui part à l'instant les 100 volontaires que vous me demandez. N'oubliez pas de me renvoyer les liens avec lesquels ils sont ligotés.

Commandant de Port-Haïtien.

LE JOUR DU PIQUE-NIQUE



Regardez cette gravure à la lumière et voyez les choses telles qu'elles se sont passées.

TOUR BIEN REUSSI



1 Eh bien, il n'est pas gêné ce jeune galant de donner un rendez-vous à ma blonde; on va voir cela si je vais lui jouer un bon tour.



2 Au même instant, Juliette s'éloigna, et Paul s'assit sur une grosse pierre; ils devaient se rencontrer tous deux dans une heure.



3 Mais Philippe dessina des jambes nues et des culottes toutes déchirées sur la pierre où était assis son rival, et il attendit ensuite le résultat.

INGRATITUDE

Un cordonnier économe et très travailleur a deux filles qui font sa joie et son bonheur, aussi les a-t-il fait élever comme de vraies demoiselles riches. Il a organisé pour elles un intérieur très confortable, et ne ménage pas l'argent nécessaire à l'achat des toilettes qu'elles désirent pour tenir un bon rang.

Dernièrement il a pris sur ses économies une somme relativement importante pour leur procurer un excellent piano, car toutes deux connaissent la musique qu'elles ont apprise au couvent. L'aînée est une pianiste assez habile et la plus jeune une chanteuse à la voix juste, douce et agréable.

Le père, tout occupé à son travail, ne les a pas encore entendues et il veut leur faire une surprise. Il invite un jour plusieurs de ses amis ainsi que leurs femmes à venir le voir après le souper. Le bonhomme veut leur faire connaître les talents de ses filles.

Le soir, les visites arrivent et ces demoiselles tout heureuses font les honneurs et reçoivent le monde au salon.

L'on parle d'abord de choses et d'autres, mais la conversation tombe bien vite sur la musique et sans se faire trop prier, l'aînée s'installe au piano, tandis que sa soeur se tient debout auprès d'elle pour chanter.

La chanson, par malheur, mais sans intention malicieuse, était mal choisie. C'était une chanson contenant des paroles dures pour un père qui ne travaille pas alors que sa femme et ses en-



4 Juliette, en l'apercevant, ne voulut plus partir avec Paul, et alors Philippe s'approcha d'elle et ils partirent tous deux bras-dessus, bras-dessous, au grand étonnement de Paul qui ne sait pas encore pour quelle raison Juliette ne lui a pas parlé!...

fants travaillent; le titre suivant seul indique le caractère de la chanson: "Tout le monde travaille, excepté papa".

La chanson est très morale, la musique est très jolie et tout le monde applaudit en félicitant les jeunes filles, quand l'on entend un gros sanglot. Le père, assis dans un coin du salon, a cru que ses filles ont voulu se moquer de lui et il leur crie avec mépris: ingrates! ingrates!

UNE RECLAME PAYANTE

L'éditeur d'un journal hebdomadaire avait fait annoncer dans son journal qu'il donnerait un abonnement gratuit d'un an à sa publication aux cinq habitants qui lui enverraient les cinq plus grosses pommes de terre récoltées dans le pays. Quelque temps après un de ses amis le rencontre.

Ami.—Eh bien, mon cher, le tirage de votre journal a-t-il bien augmenté?

Editeur.—Pas du tout; pourquoi me demandes-tu cela?

Ami.—Je pensais que ton annonce au sujet des pommes de terre avait été mise dans ce but?

Editeur.—Oh, nullement! C'était tout simplement une manière de me procurer sans payer ma provision pour l'hiver.

Ami.—Et as-tu réussi?

Editeur.—Au-delà de mes espérances. En trois semaines j'ai reçu tant de belles pommes de terre que, ma provision faite pour l'hiver, j'en ai revendu 6 poches.

UNE RAISON BIZARRE QUI TRIOMPHE

Un colporteur qui vend de la poudre à pâte se présente dans une ferme et comme on ne l'a pas vu arriver il pénètre dans la cuisine qui se trouve quelques pieds au-dessous du niveau de la cour et à laquelle on accède en descendant quatre marches d'escalier. La fermière l'apercevant:

Fermière.—Que venez-vous faire ici?

Colporteur.—Je vends de la poudre à pâte pour gagner mon pain, madame, et je viens vous en offrir.

Fermière.—Je n'achète jamais rien aux colporteurs. D'ailleurs je n'ai pas besoin de poudre à pâte.

Colporteur.—Cependant, madame, vous en avez absolument besoin, je puis vous le prouver.

Fermière.—Comment cela, monsieur?

Colporteur.—Si je vous le prouve par une raison suffisamment bonne, me promettez-vous de m'en acheter deux boîtes.

Fermière.—Si votre raison est bonne, oui, je vous le promets.

Colporteur.—Eh bien voilà, madame, votre cuisine est si basse dans terre, que jamais votre pain ne peut pas avoir de chance pour lever.

Fermière.—C'est peut-être pour ça que je ne fais jamais de beaux pains, donnez-moi donc les deux boîtes que j'ai promis de vous acheter si votre raison était bonne.



Voyez à la page précédente et vous saurez pourquoi tous ces braves gens ont le sourire sous la pluie.



La Fée Printemps

par Jules Mary

Troisième partie--Le mariage de Jenny

XII

LAZARE BEERMANN

No 8

"SUITE"

— Peut-être l'aimerais-je, pensa-t-il... Sinon, du moins, elle ne s'en doutera jamais, tant je mettrai de quiétude autour de sa vie !... mon devoir est tout tracé !

Bertignolles poursuivant son idée :

— Puisque nous sommes d'accord et puisque Jenny va entrer dans votre famille et porter votre nom, Laurent, je ne veux pas qu'il soit dit que le père de votre femme aura laissé plus longtemps le marquis de Soulaimes, votre frère, dans l'embarras.

Et montrant un petit meuble, en un coin :

— Il y a là cinq cent mille francs que j'ai fait retirer avant-hier de la banque. Cette somme permettra au marquis, non seulement de rétablir l'ordre dans ses affaires, mais de lancer sa maison beaucoup plus brillamment qu'il ne l'avait jamais fait.

— Cette somme est beaucoup trop forte, monsieur Bertignolles.

— Je le sais, mais je deviens l'associé de votre frère et j'ai bien le droit d'apporter ce que je veux dans notre association.

Il parlait avec sa bonhomie habituelle. Cependant, Laurent ne perdait pas de vue l'objet de sa visite.

Par un détour il revint sur le bal.

— Je vois, dit Bertignolles en riant, que ma fête vous a plu ?

Commencé dans le No du 22 avril 1916.
Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.

RESUME DU PRECEDENT CHAPITRE

Le marquis de Soulaimes avait fait condamner pour vol Bertignolles, un de ses valets. Plus tard, le fils Bertignolles, devenu en Australie 50 fois millionnaire, revint habiter Paris avec sa fille Jenny. Il résolut de se venger des de Soulaimes. Pour cela il avait une proie facile en la personne du jeune Laurent, fils prodigue qui venait d'être chassé du régiment pour dettes de jeu. Il fit mine de s'intéresser à lui et le plaça comme directeur dans une de ses mines. La fille Jenny s'éprit de lui et pour le forcer d'épouser sa fille il voulut le ruiner. Un de ses hommes, sur ses ordres, fit perdre à Laurent 100,000 francs dans une nuit et il fut chassé du cercle pour non paiement de sa dette. La famille de Laurent le mit en demeure de se suicider pour échapper au déshonneur. La fée printemps, Marie Rose, qu'il aimait d'un amour chaste depuis l'époque de son service militaire le sauva et lui redonna le courage de travailler pour se racheter. Pendant ce temps, Bertignolles fit parvenir à Laurent par l'intermédiaire de Goux qui s'était faufilé dans l'usine comme employé, dix faux billets de 10,000 francs chaque. Laurent d'après les ordres supposés de son frère ne remercia pas, paya ses dettes et chercha du travail. Ayant refusé d'épouser la fille Bertignolles il ne put avoir sa place. Michel croyant que son frère était le faussaire, paya les billets et emprunta pour sa paye mensuelle. La veille de la paye, Laurent désireux de revoir sa mère, vint en cachette à Nogent. Ce même soir Goux, obéissant à Bertignolles, vint voler la caisse et tua le caissier. La mère aveugle accourut aux cris d'appel et parvint à saisir le meurtrier qui lui dit être son fils Laurent, puis se dégagea et se sauva. Michel avait aperçu Laurent. Dès lors la mère et Michel croient Laurent le meurtrier. A l'enquête de la police Goux détourna habilement les soupçons sur Mirador qui fut arrêté.

Laurent, appelé par sa fée, vint à Nogent où on le reçut comme s'il était l'assassin. Après bien des explications Michel et sa mère le crurent innocent et se rendirent compte qu'un ennemi s'acharnait à la perte de leur maison; ils résolurent de le rechercher.

Goux, après son crime, vint réclamer la main de Jenny, mais Bertignolles refusa, et Goux promit de se venger si Jenny ne l'épousait pas.

De son côté, Bertignolles ayant appris que c'était Marie Rose que Laurent aimait, dénonça calmement leurs amours à la marquise par une lettre anonyme qui amena le renvoi de la fée. Elle revint à Paris où elle reprit ses leçons de piano, tandis que Gaume et Laurent, persuadés de l'innocence de Mirador, recherchèrent l'assassin.

Bertignolles revit Laurent et tous deux allèrent voir Michel à qui l'américain apparut comme un sauveur. Bertignolles promit à Michel de le sauver, mais il fit sentir à la marquise que cela dépendait du mariage de Laurent avec Jenny et la marquise demanda à la fée de sacrifier son amour. Rose promit et ne revit plus Laurent.

Gaume et Laurent allèrent un jour chez Bertignolles pour questionner Michel sur Beermann ce qui effraya l'américain. Gaume le remarqua, il rechercha Rose et apprit d'elle son sacrifice d'amour. Laurent, pour sauver Michel, obéit à sa mère et se rendit à un bal masqué donné par Bertignolles dans le but de demander la main de Jenny. Goux se rendit à ce bal, déguisé et masqué; il somma Bertignolles d'empêcher ce mariage. Gaume déguisé entendit ces menaces, courut prévenir Laurent et Michel et tous trois surveillèrent la sortie, Michel ayant cru reconnaître Beermann. Mais Goux ne sortit pas, d'où Gaume conclut qu'il habitait la maison et devait être l'exécuteur des ordres du maître. Il chargea Laurent de questionner, dès le lendemain, Bertignolles au sujet de son secrétaire.

— En effet, vous deviez, je suppose, avoir là des compagnons de vos aventures en Amérique, ou du moins des amis qui, par une attention amusante, avec leurs costumes pittoresques, tenaient à vous faire ressouvenir de ces aventures ?

— Et pourquoi supposez-vous cela, mon cher Laurent ?

— C'est que j'ai remarqué, entre autres, un cow-boy...

Bertignolles tressaillit.

Malgré lui, en dépit de son flegme habituel il fronça le sourcil.

C'est qu'il comprenait que cette question était préméditée chez le jeune homme; que cette question, ce n'était pas la

simple curiosité qui l'amenait sur ses lèvres.

Pourquoi ?

Laurent avait-il donc des soupçons ?

Les mailles de l'enquête se resserraient-elles très lentement, mais très sûrement autour de lui, l'enveloppant de leur inextricable et redoutable réseau ?

Ah ! comme il avait raison lorsqu'il voulait empêcher Romain Goux d'aller à cette fête !

Et il avait fallu qu'on lui désobéit !

Romain avait commis quelque imprudence, sûrement !

Le danger était énorme.

Comment faire pour y échapper, pour l'éloigner ?

Il n'existait qu'un moyen de l'éviter, c'était de rendre impossible une rencontre avec Romain, et pour cela il fallait obliger celui-ci à quitter la France.

Y consentirait-il jamais ? Bertignolles en doutait.

Cependant il n'avait pas encore répondu aux paroles de Laurent.

— Un cow-boy ? dit-il. Oui, c'est vrai. J'ai cru le remarquer, en effet, dans la foule...

— Il vous a parlé !

— C'est bien possible... J'ai eu à m'entretenir avec tant de gens, dans une pareille cohue, que je ne sais plus quels sont ceux qui ont conversé avec moi... Et le costume des cow-boy, en particulier, m'est trop familier pour que j'y prête, comme vous, beaucoup d'attention. Mais, mon cher Laurent, quel intérêt avez-vous donc à me demander tout cela ?

Fallait-il tout dire à Bertignolles ?

Il n'y avait encore, en Laurent, aucun soupçon qui pût l'en empêcher et le mettre sur ses gardes.

Mieux valait peut-être tout confier et mettre ainsi l'Américain au courant. Bertignolles, de cette façon, serait peut-être utile à l'enquête de Gaume.

— Un très grand intérêt, monsieur Bertignolles, et que je vous expliquerai plus tard ! Rappelez bien vos souvenirs... Rappelez-vous bien ce que cet homme vous a dit.

— Ma foi, je n'en sais plus rien, je vous l'avoue, mais vous m'étonnez beaucoup...

— Je vais donc préciser.

— Précisez, mon cher enfant.

— Cet homme, au moment qu'il a été entendu, vous disait :

« Si elle meurt, du moins, elle n'appartiendra à personne. Et qui sait si je n'aimerais pas mieux la voir morte ! »

— C'est une phrase typique, en effet.

— Il est impossible que vous ne vous souveniez point de l'homme qui a prononcé de pareilles paroles !

— C'est la vérité, cependant.

— Ainsi, vous ne pouvez me renseigner ?

— Non !

Bertignolles essayait de conserver tout son flegme. Malgré lui, il sentait s'en aller sa confiance ; ses mensonges eux-mêmes ne pouvaient qu'exciter la surprise du jeune homme. On ne nie pas l'évidence, ou, nier ainsi, c'est avouer qu'on craint quelque chose.

Les deux hommes n'osaient se regarder.

— Interrogez-le adroitement, avait conseillé Gaume, ne le perdez pas de vue pendant que vous lui parlerez !...

Et Laurent releva les yeux sur le père de Jenny.

Le large visage de Bertignolles exprimait rarement les expressions de l'âme excepté, peut-être aux jours de grands bouleversements intérieurs, et Laurent fut frappé de son trouble et de sa pâleur.

Et il se demandait, tout au fond de lui-même :

— Qu'est-ce donc ? Il ment... Pourquoi ce mensonge ?

Et il reprit aussitôt ;

— Monsieur Bertignolles, vous m'avez jusqu'aujourd'hui donné trop de preuves d'affection pour que je ne vous dise pas toute la vérité.

— Oui, oui, dit Bertignolles qui se resaisissait difficilement.

— Je suis convaincu que les paroles que je redisais tout à l'heure vous les avez entendues...

— Cependant, Laurent, puisque je vous affirme...

— Ecoutez-moi... Je suis convaincu également que vous connaissez ce cow-boy avec lequel vous vous entreteniez...

— Sous le masque, est-ce possible ?

— Mais vous êtes resté longtemps avec lui.

— Sous le masque la voix change.

— Non, dit Laurent, ému, et voilà justement pourquoi je vous interroge, monsieur Bertignolles, c'est que cet inconnu a un accent, l'accent anglais, et que l'homme qui a entendu sa voix a cru reconnaître en lui un employé de mon frère, traducteur de la correspondance étrangère, nommé Lazare Beermann...

Cette fois, Bertignolles s'y attendait.

Il ne fit pas un mouvement.

— Or, continua le jeune homme, nous avons des raisons de croire que ce Lazare Beermann serait peut-être le meurtrier de Jactel... et par conséquent... le faussaire que nous cherchons, également, l'homme enfin de qui viennent tous les malheurs tombés sur nous...

— Que me dites-vous là !

— La vérité ! Dès lors vous comprenez monsieur Bertignolles, de quelle importance sont les renseignements que j'attends de vous et que je vous supplie de ne point me refuser.

— Certes, mon cher enfant, ces rensei-

gnements, je vous les donnerais bien vite, si cela était en mon pouvoir...

— Vous refusez...

— Dans les bals masqués, quelques joyeux garçons cherchent toujours à vous intriguer en vous racontant des histoires de l'autre monde... Je me rappelle, en effet, maintenant, que j'ai été accosté familièrement par ce cow-boy qui s'est mis à me causer... de quoi ? Je ne sais plus !

— Je vous en prie... Monsieur Bertignolles...

— Je ne songeais guère à l'écouter, mon enfant... les paroles qu'il disait, je vous l'assure, n'arrivaient pas jusqu'à moi, car en cet instant-là je regardais dans le salon voisin, ma fille Jenny, heureuse et toute resplendissante de beauté, qui passait à votre bras.

— Ainsi rien ? rien ?

— Non, mon enfant, absolument rien. Cet homme, évidemment, essayait de m'intriguer... Peut-être était-il allé trop souvent au buffet et avait-il établi trop de comparaisons entre mes différentes marques de champagne...

— Ah ! monsieur Bertignolles, vous plaisantez, et j'ai la mort dans l'âme.

— Je ne peux cependant vous dire ce que j'ignore.

— Voilà qui est étrange.

— Que trouvez-vous là de surprenant ? Je vous demanderai à mon tour, mon cher Laurent, dans quel but, dans quel intérêt, je vous cacherais le renseignement que vous me demandez, s'il était en mon pouvoir de vous le fournir... Non seulement ce serait vous montrer bien peu d'affection, mais je n'hésite pas à dire qu'en agissant ainsi je serais coupable, gravement coupable !

Bertignolles tendait en même temps les mains à Laurent.

Mais Laurent ne les prit pas.

Le soupçon, — indéfini, — naissait en lui, non pas même un soupçon, mais une inquiétude, — une surprise !

Bertignolles, navré, disait douloureusement :

— Vous ne me croyez pas !

— Si, monsieur Bertignolles, je vous crois !

Mais Laurent avait dit cela par politesse.

Il n'était pas convaincu.

Un incident, par bonheur pour le maître, fit diversion à cette scène pénible.

On vint avertir Bertignolles que le déjeuner était servi.

— Venez, dit-il amicalement, vous allez revoir Jenny. Voilà qui va changer le cours de vos pensées.

Ils entrèrent dans la salle à manger.

Jenny ne s'attendait pas à l'arrivée de Laurent.

Elle rougit et pâlit tour à tour.

Mais elle se souvenait que la veille le

jeune homme l'avait quittée bien singulièrement ; elle lui gardait un peu de rancune au fond du cœur, et elle attendait qu'il s'en expliquât.

Il lui demanda pardon.

— J'ai été appelé par mon frère, dit-il, pour une grave affaire qui intéresse notre honneur de notre nom. Un agent de police venait de nous signaler la présence possible, à la fête de votre père, de l'assassin de Jactel...

— Cet homme chez nous, auprès de nous, fit Jenny.

Bertignolles se pencha à l'oreille de Laurent :

— Prenez garde, elle est très nerveuse. N'insistez pas trop sur toutes ces histoires !...

Et il s'assit à table, avec une satisfaction visible, ainsi que fait un homme à la conscience tranquille, doué d'un excellent appétit.

Mais Jenny suivait une idée fixe :

— Et un agent de police, avec cela ?... Mais j'aurais eu peur, si j'avais su ! Voyez-vous quel scandale si le meurtrier avait été arrêté dans les salons de mon père ?... Heureusement, il n'en a rien été, n'est-ce pas ?...

— Moi, je dis malheureusement, mademoiselle, car croyez bien que toutes les précautions eussent été prises et que le meurtrier eût été arrêté, non point dans l'hôtel, mais dans l'avenue.

— Mais vous vous étiez trompée, sans doute ? Tous les invités de mon père nous sont connus, vous le pensez bien...

— Il peut se glisser des étrangers sous le masque...

— Dans quel but cet homme serait-il venu ici ?...

— Peut-être parce qu'il savait y rencontrer mon frère et moi-même.

— Et l'agent de police avait cru le reconnaître ?

— A sa voix, oui, mademoiselle.

— Voilà qui est intéressant !

— Ai-je obtenu votre pardon, mademoiselle ?

— Certes...

Et elle lui tendit la main sur laquelle il mit un baiser.

Elle s'assit à table auprès de son père.

Et Laurent lui-même les imita.

Il y eut un silence.

Laurent, malgré tout, paraissait préoccupé, et Bertignolles le considérait en dessous.

Lui-même n'était pas rassuré.

Il comprenait pour la première fois, et alors qu'il touchait presque au but, la lourdeur de la tâche qu'il avait entreprise.

Il était à la merci d'un hasard.

Que ce hasard mit Romain Goux en face de Laurent, ou du marquis de Soulai-

mes, ou même de Gaume, et il était perdu !

Comment ce hasard ne s'était-il pas produit jusqu'à ce jour ?

Romain ne paraissait, il est vrai, que dans son cabinet de travail, et nul autre que Bertignolles n'y pénétrait.

De son cabinet, il rentrait chez lui.

Jadis, il mangeait le plus souvent à la table du maître.

Depuis le meurtre, depuis qu'il avait besoin de se cacher, on le servait dans sa chambre.

Et de l'hôtel, il ne sortait que la nuit venue.

Grâce à tant de précautions, Laurent et Romain ne se connaissaient pas.

Mais le hasard serait-il élément jusqu'au bout ?

Voilà ce que redoutait Bertignolles.

Il redoutait encore autre chose :

Est-ce que Jenny n'avait pas vu et peut-être reconnu ce cow-boy dont les paroles mystérieuses intriguaient si fort Laurent de Soulaïmes ?

Et si Laurent venait à en parler, est-ce que la jeune fille n'allait pas commettre une imprudence ?

Et le silence même de Laurent, en cet instant, en trahissant les secrètes préoccupations du comte, semblait une menace.

Pourtant aucune question ne vint le troubler autrement.

Laurent s'occupait maintenant de Jenny.

On eût dit qu'il avait oublié le sujet même de sa visite à Bertignolles.

Peu à peu, du reste, il subissait le charme de la jeune fille. Sa séduction était, si grande qu'il ne pouvait se défendre contre elle. Et des remords lui venaient, lesquels frayaient le chemin de la pitié.

Et, justement, pour échapper à ces remords, il répondait aux gentilles avances de Jenny, souriant à ses sourires et, glissant sur la pente des intimités, il se surprenait à faire avec elle, en vue de leur mariage prochain, des projets d'avenir.

Certes, il n'oubliait pas la pauvre Marie-Rose !

Quand il pensait même à la jolie Fée Printemps, au milieu de ses conversations avec Jenny, brusquement il se taisait, le cœur gonflé, les paroles s'arrêtant, étranglées à la gorge, et des larmes jaillissant presque des yeux.

Mais il refoulait cette pensée.

Et son sourire cachait vite à Jenny sa douleur secrète.

Quand il quitta Bertignolles, il se rendit tout de suite à la Préfecture, où Gaume l'attendait.

Celui-ci était impatient de le voir.

Et quand le comte entra, il s'élança vers lui et l'entraîna dans un bureau où ils se trouvèrent seuls.

— Eh bien ? dit-il, vous avez interrogé M. Bertignolles ?

— Oui. Je sors de chez lui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Il n'a pu me donner aucun renseignement.

— Il ne connaît pas cet homme ?

— Non.

— Oh ! oh !

— Du moins, il le prétend.

— Il ment.

— Je l'ai pensé comme vous.

— Il ment, c'est certain. Maintenant, pourquoi ment-il ? Voilà ce qu'il importe de savoir !... Pourquoi ? Pourquoi ?... Lui avez-vous laissé comprendre la raison de votre insistance ?

— Je ne lui ai rien caché, à la fin de notre entrevue.

— Je vous avais recommandé de bien l'observer, de ne rien perdre de ses gestes, de ne pas quitter des yeux son visage.

— Je me suis souvenu de vos recommandations.

— Qu'avez-vous remarqué ?

— Une émotion étrange.

— Qui n'a pas, je dois le dire, duré bien longtemps.

— Oui. C'est un homme fort, que ce Bertignolles.

— A quoi songez-vous, Gaume ?

— Ma foi, je n'oserais vous le dire... Ou, pour être franc, à l'heure qu'il est, je ne soupçonne rien, mais j'ai un tas de mauvaises pensées... Oh ! ne m'interrogez pas, ce n'est pas la peine... Si je vous les disais, comme ça, tout de suite, sans pouvoir vous les expliquer, je passerais à vos yeux pour un monomane... J'aime mieux attendre...

Et après réflexion :

— Dites-moi : Avez-vous réfléchi, depuis hier, à l'inexplicable disparition de notre cow-boy ?

— Oui.

— Et vous n'avez rien trouvé, vous ?

— Rien.

— Moi, je pense que notre homme n'est sorti ni par l'avenue de Friedland, ni par la porte de service, il n'a pas dû passer par les toits, ce qui ne lui eût pas servi à grand'chose, puisque l'hôtel est isolé... et que dans ces conditions, il n'a pas dû quitter cet hôtel...

— Mais alors ? dit Laurent devenu tout pâle.

— Tout beau, tout beau, ne pensez à rien, je vous en prie... attendons. Connaissiez-vous le personnel de l'hôtel, tous les gens qui entourent Bertignolles et Mlle Jenny ?

— Non.

— Savez-vous du moins comment est composé ce personnel ?

— Pas d'une manière précise.

— Dites-moi ce que vous savez.

— Il y a une dizaine de domestiques, hommes et femmes, les uns pris à Paris, les autres amenés d'Amérique par M. Bertignolles au moment où il est revenu s'installer en France.

— Vous les avez vus ?

— Pas tous, un ou deux seulement.

— Et ceux-là ne vous rappellent pas les traits de Lazare Beermann ?

— Non.

— Rappelez bien vos souvenirs ?

— En aucune façon.

— Et en dehors des gens de la maison ?

— M. Bertignolles a un secrétaire...

— Quel est cet homme ?

— Je ne me suis jamais trouvé en sa présence.

Gaume paraissait très fiévreux.

Il sentait d'instinct qu'il touchait peut-être à l'explication de l'énigme et qu'un atome — un rien qui pouvait bouleverser toutes ses combinaisons — les séparait de cette explication.

Et comiquement il résumait ainsi ses pensées :

— Ce cow-boy n'avait pas des ailes ! il n'a pu s'envoler dans les étoiles... ni s'enfouir sous la terre... Donc, il a dû passer la nuit à l'hôtel.

Et bougonnant, très en colère contre lui-même :

— Reste à savoir si ce cow-boy et Lazare Beermann ne sont qu'un seul et même individu, car après tout je ne suis pas infallible, moi. Je puis m'être trompé !

— Comment le savoir ?

— Vous n'avez pas interrogé Mlle Jenny ?

— Non.

— Par elle nous pourrions peut-être savoir la vérité.

— Comment cela ?

— Si ce cow-boy de malheur est connu de son père, Mlle Jenny le connaît peut-être également. Il est possible qu'elle l'ait remarqué dans le bal. Et si vos prévisions sont justes, si c'était d'elle qu'il était question dans les paroles que j'ai entendues, eh bien, qui sait si elle ne vous renseignera pas ?

— Voyez Mlle Bertignolles, monsieur de Soulaïmes. Par elle nous arriverons à la vérité...

Et hochant la tête :

— Il me semble que nous brûlons !

Deux jours après, Laurent se retrouvait chez Bertignolles.

Le mariage étant décidé, l'époque en étant fixée, le jeune homme allait revenir tous les jours à l'hôtel, auprès de sa fiancée.

Le matin, des fleurs arrivaient à l'adresse de Jenny, malgré Bertignolles, qui, dans sa dure et paternelle franchise, avait dit :

— Surtout, pas de folies ! pas de dé-

penses inutiles ! Jenny est une fille très simple. Elle est insensible à ces sortes d'attentions, et une tendresse de vous lui fera beaucoup plus de plaisir.

Il avait été convenu également que plusieurs fois la semaine jusqu'au mariage, Bertignolles conduirait sa fille à Nogent, auprès de la marquise.

L'aveugle s'était retrouvée avec cette enfant et chaque fois elle avait apprécié les qualités de son cœur.

Elle voyait cette union avec confiance, et si le souvenir de l'amour si vrai, si pur de Marie-Rose mettait en elle quelque regret, elle se disait du moins que Jenny, bien vite, par sa douceur, effacerait l'image de la Fée Printemps du cœur de Laurent.

Bertignolles était auprès de sa fille lorsque le comte de Soulaïmes se fit annoncer.

Le jeune homme était toujours reçu le sourire aux lèvres.

Un quart d'heure se passa.

Malgré tout, Laurent était préoccupé.

Les paroles de Gaume lui revenaient à l'esprit.

Jenny et Bertignolles s'apercevaient de cette inquiétude.

Et le maître devinait bien quel en était le motif.

Mais sans doute qu'il était rassuré, maintenant, et que le danger si menaçant des jours derniers n'existait plus pour lui, car il n'hésita pas à interroger le comte :

— Qu'avez-vous donc, mon cher Laurent ?

— Excusez-moi, si je suis un peu distrait auprès de vous, Jenny, dit-il avec un sourire à sa fiancée.

— C'est vrai, mon père a raison... vous paraissez inquiet.

— Inquiet, non pas, mais très occupé assurément...

— Par quoi donc ? Est-ce qu'il est possible que vous ayez des secrets pour nous ?

— Non, non, je n'en ai pas. Du reste, j'ai déjà entretenu votre père, le lendemain de votre fête, de la cause même de cette préoccupation...

— Ah ! ah ! dit Bertignolles, d'un air détaché... vous y pensez toujours ?

— Toujours.

Et se tournant vers Jenny, Laurent allait lui demander, à brûle-pourpoint, si elle n'avait pas remarqué ce cow-boy rôdant autour d'elle, avec lequel son père, pendant le bal, s'était entretenu si longtemps...

Mais Bertignolles le guettait.

Un peu d'émotion passa, rapide, sur son visage de brave homme.

Et, avant même que Laurent parlât, ce fut lui qui, s'adressant à sa fille, dit tout à coup :

— Au fait, mon enfant, tu pourrais sans doute être utile à Laurent ?

— De quoi s'agit-il ?

— Laurent t'a raconté qu'il avait cru reconnaître, chez un de nos invités, la voix de l'homme qu'il soupçonne d'avoir assassiné le caissier de son frère...

— Je me souviens.

— Eh bien, tu l'as peut-être remarqué, toi, cet homme, et peut-être, sous le masque, l'as-tu reconnu, ce qui est possible après tout.

— Il faudrait au moins que je connusse son déguisement.

— Il était en cow-boy.

— En cow-boy ? dit-elle.

Elle cherchait.

Laurent la regardait ardemment, guettant ses premières paroles.

Quant à Bertignolles, il souriait.

Et pour aider sans doute à la mémoire de sa fille, il ajouta :

— Il paraît que cet homme m'a adressé la parole à plusieurs reprises... Je n'ai pu, dans le nombre et au milieu d'une bousculade pareille, me souvenir des gens qui m'avaient interpellé, et si de ton côté, ta mémoire est plus fidèle que la mienne, je te prie de vouloir bien renseigner Laurent.

L'initiative venait de lui.

Il ignorait ce qu'allait répondre Jenny.

Sans doute, il était préparé au danger qu'il venait de susciter lui-même, un danger terrible pourtant, car son visage ne trahissait aucune émotion.

Sur ses lèvres, le même sourire.

Et dans ses yeux une sorte d'attente curieuse de ce qu'allait dire sa fille.

— Il me semble, fit Jenny, qu'il y avait deux ou trois de nos invités qui, sans doute, pour faire plaisir à mon père et lui rappeler sa première profession en même temps que la source de sa fortune, avaient choisi le costume pittoresque de cow-boy.

— Ah ! fit Bertignolles vivement...

Vous le voyez, Laurent, ma fille en a vu plusieurs ; vous, mon enfant, vous n'en avez vu qu'un, et moi, — dit le maître en riant, — je n'en ai pas vu du tout...

Et Laurent, la voix presque voilée, car il arrivait à peine à maîtriser son émotion :

— Et vous n'avez reconnu aucun d'eux, Jenny ?

— Je crois que l'un d'eux devait être Romain !...

— Romain ? fit Laurent, frappé par ce nom.

— Romain Goux, mon secrétaire, fit Bertignolles, très calme.

— Ah ! Et les autres ?

— Je ne sais...

— Je vous en supplie, Jenny, cherchez !

— Les autres ne me rappellent rien... mais je puis affirmer que Romain était déguisé en cow-boy.

— Et moi, dit Bertignolles, je me souviens maintenant que mon secrétaire m'a adressé, en effet, la parole... je ne sais plus pourquoi... j'avoue que je n'avais pas même remarqué son déguisement...

Ce costume de cow-boy est très familier à mes yeux, Laurent, je vous l'ai dit, et ne me frappe pas plus que ne vous surprendrait dans un bal ordinaire, un monsieur vêtu du traditionnel habit noir! pas plus que ne vous surprendrait, dans la rue, un passant vêtu d'un pardessus et d'un chapeau haut de forme!

— Oui, oui, je comprends, disait le comte, et je vous demande pardon de mon insistance!...

— Votre insistance est toute naturelle et je partage votre envie d'éclaircir cette affaire... Cependant, mon cher ami, permettez-moi de vous faire remarquer que, dans votre ardent désir de retrouver le meurtrier, vous abandonnez peut-être un peu la prudence qui vous est nécessaire. Ce qui vous fait rechercher ce cow-boy, c'est que l'agent qui vous est dévoué l'a entendu s'exprimer en français avec un accent anglais. Mais, mon pauvre enfant, je suis américain, moi; la plupart de mes amis, de mes connaissances, sont des Anglais ou des Américains. Les trois quarts de mes invités étaient des Yankee. Concluez vous-même. Ils avaient, à peu près tous, l'accent qui vous a bouleversé!

C'était vrai. Laurent s'en rendait compte. Et pourtant il restait perplexe.

Ce qu'il ne voulait pas faire remarquer à Bertignolles, — retenu en cela par une crainte vague qu'il ne songeait même pas à s'expliquer, — c'est que si l'accent anglais est le même souvent, la voix diffère et l'oreille exercée de Gaume ne s'était pas trompée.

Dans l'accent et dans la voix du cow-boy, cette oreille avait reconnu l'accent et la voix de Lazare Beermann.

Romain Goux!

Ce nom sonnait étrangement dans le cerveau de Laurent!

Quel était cet homme?

Il ne l'avait jamais vu! Il le connaissait de nom, seulement.

Et en ces instants rapides qui suivirent cette découverte, il rapprochait plusieurs indices.

La ressemblance du cow-boy avec Lazare Beermann.

Le même accent, la même voix.

La disparition inexplicable du cow-boy qui n'était pas sorti de l'hôtel et qui était resté introuvable!

Il ne fut tiré de ces réflexions que par la douce voix de Jenny.

— Mon père a raison, Laurent, dit-elle. Je pense comme lui que vous auriez tort de chercher parmi ceux-là...

Elle ajouta:

— Car je ne suppose pas que vous avez

eu, même un instant, la pensée que le secrétaire de mon père était l'homme que vous voulez livrer à la justice...

Il fit un geste de protestation.

Mais il se tut.

Tout un monde de pensées se heurtait en sa tête.

Et il avait beau vouloir s'en défendre, le soupçon, malgré lui, naissait, grandissait.

Et il regardait, à la dérobée, Bertignolles et sa fille; Bertignolles, surtout, car il se disait, en ce moment:

— Le maître savait que le cow-boy dont je cherchais le nom n'était autre que Romain Goux, son secrétaire. Pourquoi a-t-il refusé de me renseigner dès le premier jour? Pourquoi ne disait-il rien, tout à l'heure encore? Quel motif avait-il de se taire?

Mais un soupçon contre le maître lui semblait chose si énorme, si impossible à expliquer, qu'il le traitait mentalement de folie!

Si Romain Goux était l'homme qu'il cherchait, si Romain Goux était coupable assurément il l'était seul, Bertignolles n'était pas son complice!

Pourquoi se fussent-ils associés dans un crime commun?

Il repoussait cette idée avec horreur, comme inspirée par une imagination égarée.

Bertignolles n'était-il pas toujours le même?

Ainsi, en cet instant, le maître regardait Laurent avec des yeux très doux. On lisait la bonté sur son visage.

Il n'y avait ni inquiétude ni émotion.

Vraiment c'était folie que de se laisser aller à de pareilles idées!

Jenny disait en souriant:

— A quoi pensez-vous donc, mon ami?

Il eut honte de ce qu'il rêvait.

Il ne put s'empêcher de rougir.

Mais se taire plus longtemps n'était pas possible. C'eût été justement montrer que des soupçons étaient nés en lui.

Et cela devant Jenny, le pouvait-il?

— Je pense, Jenny, dit-il, — troublé malgré lui par tout ce qu'il venait d'apprendre, — que j'ai eu tort, ainsi que le disait votre père tout à l'heure, de m'en rapporter à ce vague indice de l'accent anglais, si commun à Paris...

— C'est vrai, mon père a raison.

— Il me reste à me faire pardonner mon importune démarche.

Bertignolles intervint:

— Vous n'avez pas à nous demander de pardon, mon cher enfant. Je comprends admirablement votre inquiétude, et s'il m'était possible de la faire cesser, croyez bien que je n'hésiterais pas... Mais, raisonnez un peu: que serait venu faire chez moi l'homme que vous cherchez?... Vous avez, assurément, dans

l'assassin de Jactel, un criminel vulgaire. Il a tué pour voler... Eh bien, mon cher ami, ce n'est pas dans le monde que vous fréquentez chez moi que vous le trouverez... Et puisque je suis en train de vous donner des conseils, écoutez-moi jusqu'au bout. Pourquoi ne laissez-vous pas la police s'occuper toute seule de cette affaire?... En ce moment surtout, soit dit sans vous adresser de reproches, où vous devriez être préoccupé de toute autre chose...

Et il regardait Jenny en souriant:

— L'homme que vous cherchez, qu'il l'ait voulu ou qu'il y ait là seulement un hasard, a failli conduire la maison de votre frère à la faillite... Mais cela, Laurent, c'est de l'histoire ancienne... A cette heure, la maison de Nogent va être plus brillante qu'elle n'a jamais été... Les craintes de faillite sont bien loin de nous! Toutes les surprises sont prévues... Nous n'avons, votre frère et moi, rien laissé au hasard... Il ne reste donc en somme de tous ces événements que le meurtre de Jactel... mais je répète ce que je vous disais tout à l'heure... C'est l'affaire de Gaume, ce policier avec lequel vous êtes lié... Votre frère n'est pas le premier négociant dont la caisse ait été volée et dont le caissier ait été assassiné... Et des négociants n'ont pas consacré leur vie à la recherche du coupable... A tout prendre, ce n'est pas vous que cela regarde, mais le marquis, votre frère... Donc mon cher Laurent, je me résume bien paternellement, car vous savez que je vous aime comme un père: occupez-vous moins de ce cow-boy et montrez-vous un peu plus amoureux et un peu plus empressé envers celle qui, demain, sera votre femme...

Jenny souriait toujours.

— Je ne donnerai pas tort à mon père, fit-elle, on dirait vraiment que vous ne m'aimez pas?

— Je vous laisse, dit Bertignolles. C'est à toi, ma Jenny, de lui faire oublier toutes les précautions, toutes les pensées qui ne se rapportent pas à toi uniquement, qui n'ont pas ton bonheur pour unique but.

Et en effet, il sortit.

Quand il fut rentré dans son cabinet, quand il fut bien sûr d'être seul, il se laissa tomber sur le fauteuil de son bureau.

Il s'était maîtrisé jusque-là.

Il avait fait un effort suprême de toute sa sauvage énergie.

Mais maintenant, les nerfs détendus, des frissons secouaient son robuste corps, de la sueur mouillait son front et ses mains.

Il s'essuya avec son mouchoir, nerveusement.

— Evidemment, il se doute de quelque chose, murmura-t-il... De quoi? Il ne le

sait pas lui-même... Mais ce doute grandira dans son esprit.... Il faut hâter ce mariage... Lui seul peut nous sauver... Car, s'il connaît la vérité, après son mariage, il sera trop tard !

Laurent et Jenny étaient restés seuls.

C'est en vain que Laurent essayait d'être gai, devant elle.

Il aurait voulu dissimuler ; il ne le pouvait.

Il aurait voulu trouver des mots de tendresse, des mots d'amour, pour cette enfant dont les jolis yeux l'imploraient, mais les tendresses expiraient sur ses lèvres.

Elle le comprit au bout d'un instant et devint sérieuse.

C'était vraiment d'étranges entrevues que celles-là.

Jamais il ne lui disait, jamais il ne lui avait dit ce doux mot qu'elle attendait, vers lequel elle aspirait de toutes les forces de son âme :

— Je t'aime !

On eût dit que cela devait lui brûler les lèvres en passant, et qu'il avait une insurmontable répulsion à le prononcer !

Elle poussa un profond soupir :

— Je voudrais que vous soyez tout à moi, Laurent, et mon père a raison, votre esprit est constamment préoccupé, toujours loin ; votre corps est ici, votre âme je la cherche vainement, je ne la trouve pas !

— Jenny... pardonnez-moi... je suis malheureux !...

— Malheureux, alors que vous savez combien je vous aime !

Et avec une sorte d'orgueil, sous la câlinerie timide du sourire dont elle accompagna ses paroles :

— Malheureux, lorsque je vous ai choisi entre tous, mon Laurent ! Malheureux, lorsque je vais être votre femme, votre esclave, votre bien !... Malheureux, lorsque je vous donne ma vie !...

— Oh ! certes, Jenny, je suis heureux et fier d'être aimé de vous ; les préoccupations qui m'assiègent, dont je ne puis éloigner ma pensée, lorsque je suis auprès de vous, vous les connaissez, Jenny.... Elles tiennent à mon honneur...

— Votre honneur n'est pas en jeu... croyez-le bien...

— Il y a du moins, une réhabilitation morale qu'il faut que j'acquière... J'ai été accusé de choses odieuses... Les plus infâmes soupçons ont pesé sur moi...

— Le hasard, Laurent !

— Non point le hasard, Jenny, mais une main mystérieuse et cent fois criminelle me poursuivait dans l'ombre, ma famille mon frère et moi... C'est cette main que je veux connaître et que je veux châtier.

— N'a-t-elle pas cessé son oeuvre, mon ami ?

— Peu importe ! Ah ! Jenny, pardon

de vous entretenir de ces projets de vengeance, alors que je ne devrais vous parler que de nous, que de notre mariage, que de nos projets d'avenir... Et voilà pourquoi je suis malheureux.

Et il se tut.

Elle lui prit la main.

— Soit donc, Laurent, dit-elle avec tristesse... puisque nous ne pouvons point parler de notre amour... parlons de votre vengeance...

Il tressaillit.

Il avait, depuis le départ de Bertignolles, le désir de l'interroger sur ce Romain Goux, secrétaire de son père, dont le nom avait été prononcé tout à l'heure :

Il n'osait.

Et voilà qu'elle lui en facilitait tout à coup le moyen.

— Me pardonnerez-vous, du moins, Jenny ?

— Hélas ! mon ami, ne suis-je pas habituée, déjà, à vous pardonner ?

Il comprit le reproche discret. Son cœur s'en émut.

Pourtant il continua :

— Je me reprocherais plus tard de ne vous avoir pas demandé, aujourd'hui même, quelques renseignements sur...

— Sur ?

— Ce Romain Goux dont nous parlions tout à l'heure...

— Parlez, ami.

— Vous le connaissez depuis longtemps cet homme ?

— Il a toujours été au service de mon père... Il a été rencontré par lui sur le port de New-York, alors qu'il était enfant... Depuis il ne nous a point quittés...

— Et vous n'avez rien eu à lui reprocher ?

— Rien. Jamais.

— Comment se fait-il que je ne l'aie jamais vu ?

— Le hasard, Laurent.

— Peut-être m'évitait-il ?

— Pourquoi ? Pour quelle raison ?

— Il a sans doute deviné votre amour et les intentions de votre père et il a entendu parler de ce mariage...

— Eh bien, serait-ce une raison pour vous éviter ?

— Oui, s'il vous aime.

— Que dites-vous, Laurent ?

— Peut-on vivre auprès de vous sans vous aimer ? dit-il.

— Romain m'aimerait ?

Et elle réfléchissait ; elle se rappelait maintenant mille détails, mille choses en apparence insignifiantes auxquelles elle n'avait pas prêté attention, — elle était si loin de se douter, — et qui la frappaient maintenant.

On eût dit qu'on venait de lui ouvrir les yeux.

— Vous ne l'aviez jamais remarqué ?

— Jamais ! Et qui a pu vous le dire ?

— Personne. J'ai supposé, voilà tout.

— Cependant, cette supposition, Laurent... qui vous l'a inspirée ?

— Une phrase surprise dans la bouche du cow-boy que Gaume a entendu et qu'il m'a répétée. Cette phrase prouve qu'il est profondément amoureux et prêt à tout pour empêcher qu'on ne lui enlève la jeune fille qu'il aime.

— Ah ! reste à savoir si ce cow-boy est bien Romain. Autrement votre hypothèse tombe d'elle-même... Il ne s'agit plus de Romain et il ne s'agit plus de moi...

— Cet homme est grand et fort...

— Romain aussi...

— Les épaules très larges, la tête puissante, les cheveux roux et coupés très ras, les yeux bleus... un ensemble très énergique...

Il s'arrêtait après chaque mot.

Et chaque mot qu'il prononçait la rendait plus pâle.

Elle s'épouvantait de ce qu'il disait.

Et quand il eut fini de donner ce signal :

— Ce portrait est, en tous points, celui de Romain, dit-elle... Et voilà qui est bien étrange... Vous le connaissez donc ? Et vous prétendiez tout à l'heure...

— Je ne le connais pas... Mais le portrait que je viens de vous faire est celui d'un employé de mon frère... nommé Lazare Beermann, qui s'est présenté à la fabrique avec de faux papiers, de fausses références, que nous soupçonnons d'avoir assassiné Jaetel...

— Mais qui vous prouve que ce Lazare Beermann et Romain Goux soient une seule et même personne ?

— La ressemblance !

— Elle peut être fortuite.

— L'accent !

— Cet accent ne vous prouverait rien, mon père vous l'a dit tout à l'heure.

— La voix qui est la même !

— Et sur un indice aussi léger, vous appuyez votre accusation ?...

— Non, je n'accuse pas, Jenny, mais je suis infiniment troublé en ce moment par toutes ces découvertes. Et c'est pourquoi, au nom de l'amour même que vous avez pour moi, je vous prie de m'aider dans mes recherches.

— De tout mon pouvoir, ami, mais comment le ferais-je ?

— En me répondant sans crainte avec franchise.

— Que craindrais-je et pourquoi mentirais-je ?

— Romain Goux s'est-il absenté de l'hôtel ?

— Je ne le pense pas.

— Réfléchissez. Souvenez-vous. S'il est coupable, c'est lui qui sous le nom de Lazare Beermann, était, — avant le crime,

— depuis six semaines, à Nogent, employé à la fabrique. Pendant ces six semaines vous n'auriez donc pu le voir à l'hôtel, comme auparavant, avec la même régularité. Et si vous l'avez vu, ce n'a pu être que le soir à son retour de Nogent, ou les dimanches, lorsque les bureaux étaient fermés... Réfléchissez à tout cela, je vous en prie... Cela est grave !

— Je passais souvent des jours sans le voir, pourtant...

— Parlez, Jenny, parlez...

— Il arrivait fréquemment que lorsque nous étions seuls, mon père et moi, Romain déjeunait ou dînait avec nous...

— Et depuis six semaines ?

— J'ai remarqué, en effet, qu'il venait plus rarement.

— Vous ne pouvez préciser ?

— Non... Ce que je puis affirmer, par exemple, c'est qu'il n'a jamais cessé de venir, même pendant la semaine...

— Il le pouvait à la rigueur, en supposant que Lazare Beermann ce fût lui, — car les bureaux de Nogent fermaient à six heures... Il pouvait être avenue de Friedland vers sept heures.

— Et nous ne dînons qu'à sept heures et demie.

— A plus forte raison.

— Tout cela est bien vague, mon cher Laurent... Du reste, je ne puis, moi, vous donner que des renseignements incertains... Mais mon père, lui, vous renseignerait à coup sûr... Si Romain s'est absenté, nul mieux que mon père ne peut le savoir.

— C'est vrai.

— Il est un moyen bien simple de vous assurer que ce Lazare Beermann et Romain Goux ne sont pas le même homme.

— Ce serait de prier votre père de faire venir Romain devant moi.

— Justement.

— Malheureusement ce moyen, en ce qui me concerne, ne peut m'être utile... Je n'ai pas connu ce Lazare Beermann dans les bureaux de mon frère... Je ne fréquentais plus la maison de Nogent à cette époque. L'homme qui s'est présenté rue de Bruxelles, avec des faux billets, était déguisé, portant une perruque et une fausse barbe. La voix seule le trahirait, et j'hésite à me confier à ce détail si subtil, si dangereux, et à étayer une aussi grave accusation sur un indice aussi léger...

— Oui, soyez prudent, ami...

— Voici donc ce que je vais faire, Jenny... Je vais télégraphier à Nogent et faire venir mon frère... En même temps j'irai prévenir Gaume... Je me présenterai avec eux chez votre père... Et de notre entrevue sortira, cette fois, une entière certitude...

— A ce soir donc, mon ami... J'ai hâte de voir en votre esprit d'autres préoc-

eupations plus riantes pour vous... et plus tendres et plus gaies pour votre femme.

Elle avait des larmes dans les yeux en disant cela.

Il envoya aussitôt une dépêche à son frère en lui donnant rendez-vous chez lui, rue de Bruxelles.

Puis il courut à la Préfecture.

Il dut attendre Gaume assez longtemps. L'agent ne rentra que fort tard et fatigué de toute une journée de surveillance exercée dans une commune de la banlieue.

Néanmoins, aux premiers mots de Laurent, il dit :

— Cette affaire me tient trop au coeur. Je suis prêt à vous suivre. Cependant je n'ai rien mangé depuis ce matin. Voulez-vous venir avec moi chez le marchand de vin ? Pendant que je casserai une croûte en mangeant un morceau de gruyère, vous fumerez une cigarette. Votre frère sera chez vous, je suppose ?

— Assurément.

— Alors, rien à craindre. M. Bertignolles nous attend-il ?

— Je l'ignore. Moi, je ne l'ai pas prévenu... Mais Jenny lui a sans doute parlé de notre visite...

— C'est probable. J'aurais préféré le surprendre.

— Pourquoi ?

— Parce que les hommes, lorsqu'ils sont pris à l'improviste, préparent moins leurs réponses... et leur physionomie.

— Mais M. Bertignolles n'a aucun intérêt à cacher la vérité, et si son secrétaire est coupable, il doit n'en rien savoir.

— Possible ! possible ! murmura Gaume.

Ils étaient entrés chez un marchand de vin, sur le boulevard du Palais, et l'agent s'était fait servir.

Laurent le considérait à la dérobée.

Gaume restait silencieux ; il engouffrait d'énormes morceaux. Il mourait de faim et il avait, en général, un vigoureux appétit.

— Gaume, fit le comte, vous avez une pensée que vous ne me dites pas... Pourquoi ?

— J'ai une idée, possible, mais si vague, et surtout si étrange, si invraisemblable... Inutile de vous en faire part, maintenant... si elle est mauvaise, vous ne la connaîtrez jamais... Et si elle est bonne...

Il s'arrêta pour manger, s'essuya la bouche et but une rasade.

Puis il acheva :

— Si elle est bonne, eh bien, vous vous en apercevrez bientôt.

Et il ne voulut pas s'expliquer autrement.

Quand il se fut restauré, ils arrêtaient un fiacre.

Ils donnèrent l'adresse de la rue de Bruxelles.

Le marquis de Soulaimes les y attendait.

Un quart d'heure après, ils descendaient tous les trois devant l'hôtel de l'avenue de Friedland.

En chemin, Laurent avait eu le temps de raconter à son frère la conversation de la veille avec Bertignolles et surtout de lui parler des renseignements fournis par Jenny.

Le marquis avait répondu :

— Nous suivons, à mon avis, une fausse route. Comment pourrait-il se faire que Romain Goux, le secrétaire de M. Bertignolles, fût l'assassin de Jactel ?... Cette hypothèse ne tient pas debout après une minute de réflexion... Et je trouve que nous commettons en agissant ainsi une imprudence très grave, car nous pouvons nous aliéner Bertignolles... Nous avons l'air de le soupçonner, lui aussi... Et cela, je vous le demande, Gaume, et toi, réfléchis un peu, Laurent... Est-ce possible ?... Et que va-t-il arriver ? peut-être... que M. Bertignolles va rompre les projets de mariage entre toi et sa fille, et que d'autre part, me retirant l'appui qu'il m'avait promis, je ne saurai que devenir. Avant d'agir ainsi à la légère, avez-vous pensé à tout cela ?...

Laurent paraissait très perplexe.

Quant à Gaume, était-ce conviction intime, était-ce indifférence, il ne parut point remarquer ces paroles, ni être touché de ces reproches discrets.

Il sifflotait un air de chasse entre ses dents en regardant la portière du fiacre.

Laurent murmura :

— Frère, je ferai ce que tu voudras... Nous n'irons pas chez M. Bertignolles et nous ne nous occuperons plus de ce Romain Goux, si tel est ton désir...

C'était à ce moment qu'ils étaient descendus de voiture devant l'hôtel.

Et là, ils eurent tous trois une minute d'hésitation suprême.

Tous trois, non point, car Gaume paraissait résolu. Il attendait seulement, par déférence, le bon plaisir des deux frères.

C'est qu'en effet, c'était une démarche singulièrement grave qu'ils allaient tenter là.

Il pouvait en ressortir une accusation formulée contre Romain Goux, et cette accusation, passant par-dessus la tête du secrétaire, n'irait-elle pas atteindre Bertignolles lui-même ?

Ils sentaient cela confusément, sans se rendre compte de leurs craintes, ni de leurs impressions.

Le silence se prolongeant, ce fut Laurent qui le rompit.

— Mon frère, je crois que nous allons trouver ici aujourd'hui la solution de l'énigme qui nous occupe tant. Entrons !

— Soit ! dit le marquis. Et à la grâce de Dieu !

Ils sonnèrent, traversèrent la cour et montèrent le perron.

Ils se firent annoncer à Bertignolles.

Le maître était chez lui.

Quand le valet lui remit les trois cartes des visiteurs, il eut un terrible froncement de ses gros sourcils.

Pourquoi venaient-ils tous trois ?

Pourquoi, surtout, cet agent avec eux ?

Sans nul doute, il allait être question de Romain Goux !

— Qu'ils entrent ! dit le maître au valet debout sur le seuil.

Un minute après, les quatre hommes étaient en présence au salon.

Bertignolles les avait accueillis avec sa franchise et sa cordialité habituelles. Il était allé à eux les mains tendues.

Et sans même attendre leur première question, courant bravement au devant du danger, comme s'il n'avait rien à craindre, comme si le danger n'existait pas pour lui :

— Je devine l'objet de votre visite... Il s'agit encore de votre mystérieux cowboy, n'est-ce pas ?

— En effet, dit Laurent.

— Eh bien, voyons, parlez... que désirez-vous savoir ?

— Mlle Jenny, dit Gaume, prenant la parole brusquement à la place du comte de Soulaimes, a cru reconnaître votre secrétaire Romain Goux, — c'est bien son nom ? — sous le déguisement de l'homme que j'ai vu s'entretenir avec vous.

— Elle l'a cru sans toutefois l'affirmer.

— D'autre part, le portrait que Mlle Jenny a tracé de M. Romain Goux à M. le comte de Soulaimes nous a rendu, traits pour traits, le signalement d'un homme que nous recherchons vainement depuis le crime et qui reste introuvable.

— Et cet homme ?

— Un employé de la fabrique : Lazare Beermann... Il y a un moyen bien simple de faire lever tous les doutes et cesser toutes nos inquiétudes, car vous pensez bien, monsieur Bertignolles, que nous ne soupçonnons en aucune façon votre secrétaire !... Ce moyen, vous le devinez ?...

— Mais oui, dit Bertignolles en souriant avec bonté, c'est tout bonnement de faire venir en votre présence Romain Goux. Vous êtes deux à connaître Lazare Beermann et à vous rappeler ses traits, vous, monsieur Gaume, qui l'avez vu et entendu le premier jour de l'enquête, m'a-t-on dit, et vous, monsieur de Soulaimes, qui l'avez eu pendant près de deux mois comme employé...

Michel et Laurent respirèrent comme soulagés d'un grand poids.

Du moment que Bertignolles offrait lui-même ce moyen, tous les doutes s'effaçaient d'eux-mêmes.

Gaume, impassible, semblait attendre.

La lutte, — car c'était une lutte véritable et mortelle, — était bien entre l'agent et le maître.

Du reste, depuis qu'ils étaient là, Bertignolles ne s'occupait pas des deux autres.

Il ne voyait, ne regardait que Gaume.

C'était là l'ennemi.

En lui il devinait les premiers soupçons qui grandissaient encore inexplicables, mais qu'un hasard, un trait de lumière éclairerait bien vite, un jour ou l'autre.

Pour Bertignolles, les deux frères ne comptaient pas.

L'agent seul était redoutable.

Gaume murmura, répondant par un sourire au sourire du maître.

— C'est en effet, le seul moyen de nous tirer d'embarras et d'effacer entre nous tout malentendu... Voudriez-vous avoir l'obligeance de faire appeler M. Romain Goux. Oh ! sous un prétexte quelconque, pour lui donner quelques instructions... Il ne faut pas qu'on l'inquiète ce brave garçon... Il viendra, vous lui parlerez... Vous le retiendrez cinq minutes... cinq minutes seulement, — et M. le marquis de Soulaimes et moi nous aurons tout le temps nécessaire pour le reconnaître...

— Par malheur, cela m'est impossible, dit Bertignolles.

— Comment cela ? dirent les trois hommes, brusquement, et comme cinglés par le même coup de fouet...

— Du moins, impossible aujourd'hui... Oh ! ne vous désolerez pas... Ce qui est différé n'est pas perdu...

— Expliquez-vous, monsieur ! dit Gaume dont la voix changeait tout à coup et dont les yeux lançaient des éclairs.

— Je ne m'attendais pas, messieurs, vous le pensez bien, à tout ce qui arrive. Je ne m'attendais pas à ce qu'on soupçonnerait ce garçon qui est mon secrétaire, que j'ai élevé et qui est presque mon enfant... Ne soyez donc point trop surpris si je vous annonce l'absence momentanée... de Romain Goux...

— Où est-il ? Il va revenir ? Nous avons le temps... Nous attendrons aussi longtemps qu'il le faudra, une heure, cinq heures, toute la nuit même au besoin...

— Il faudrait l'attendre plus longtemps encore...

— Il a quitté Paris ?

— Oui.

— La France aussi, sans doute, dit Gaume avec ironie.

Et il mordit ses lèvres jusqu'au sang pour contenir sa colère.

— La France aussi, oui, monsieur Gau-

me... N'en soyez point étonnés ou inquiets, je vous prie... Romain Goux est au courant de mes affaires. Il me supplée en maintes occasions... Je l'ai envoyé en Amérique où sans lui j'aurais été obligé de me rendre moi-même, ce qui eût forcément retardé le mariage de ma chère Jenny...

— Depuis combien de jours est-il parti ?

— Il a dû s'embarquer ce matin au Havre sur la "Normandie."

— Et il reviendra ?

— Oh ! fit Bertignolles, d'un air détaché, dans un mois, j'y compte, toutes ses affaires seront terminées, — et si dans un mois, monsieur Gaume, vous voulez bien me faire l'honneur d'une nouvelle visite, je mettrai Romain à votre entière disposition.

Gaume, très pâle, murmurait :

— Nous sommes joués !...

Gaume ne cachait pas son désappointement à ses deux amis. Il avait cru, un instant, toucher au but.

Et ce but, brusquement, venait de s'éloigner de lui.

En quittant l'hôtel, où il n'avait plus rien à apprendre, ils s'étaient rendus chez Laurent, rue de Bruxelles.

Ils avaient besoin de se concerter.

— Nous sommes joués ! répétait Gaume.

Les deux frères n'avaient pas le plus léger soupçon contre M. Bertignolles, de telle sorte que le marquis répliqua :

— Si nous sommes joués, monsieur Gaume, je suppose que ce ne peut être par M. Bertignolles ?... Vous ne l'entendez pas ainsi ; car ce serait supposer que, dans le cas où Romain Goux est bien l'homme que nous recherchons le maître serait complice de son secrétaire ?...

— Je suis tenté de le croire ! fit Gaume brutalement.

Laurent et Michel se dressèrent.

— Gaume ! fit Laurent... Une pareille accusation !...

— Je n'accuse personne. Je vous dis qu'elle est ma conviction intime, simplement. Il est bien certain que je ne vais pas aller prier M. Chabert, le juge d'instruction chargé de l'affaire contre Mirador, de décerner tout de go un mandat d'arrêt contre l'Américain... Je me trouverais fort empêché de lui expliquer, au juge, les raisons d'une pareille demande... Il n'en est pas moins vrai que, pour moi, cela ne fait pas de doute, Romain Goux est le meurtrier de Jactel, et que ce meurtre ait été ou non inspiré par M. Bertignolles, ce dernier en a eu connaissance puisqu'il cherche à sauver son secrétaire de nos mains...

— Mais qui vous fait croire ?... Excusez notre émotion, monsieur Gaume, elle est bien naturelle !... Songez que M. Ber-

tignolles est sur le point d'entrer dans notre famille, par le mariage de Jenny avec mon frère... Il va devenir un des nôtres, nous allons être solidaires de son honneur ; nous acceptons son passé ; nous partageons la responsabilité de ses actes : nous les approuvons... Songez à tout cela, monsieur Gaume !

— Eh ! pardieu ! si vous croyez que je n'y ai point pensé ! dit l'agent qui semblait furieux contre tout le monde et contre lui-même. Mais réfléchissez, je vous en prie, monsieur le marquis, et vous aussi, monsieur Laurent... Tout d'abord, la disparition mystérieuse du cow-boy dans ce bal ne nous prouve-t-elle pas que notre homme, demeurant dans l'hôtel même, n'avait besoin de sortir ni par la porte de devant, ni par la porte de derrière ?... Nous étions si loin d'un pareil soupçon, l'autre jour, que cette idée ne pouvait nous venir... Elle nous semble toute naturelle aujourd'hui... Nous avons fait du chemin, vous voyez, sans nous en douter... En outre, ce cow-boy, c'est Romain Goux... Mlle Jenny nous l'a déclaré avec franchise... Troisième point: M. Bertignolles interrogé sur l'invité avec lequel il s'entretenait, a déclaré ne se souvenir de rien... Nous avons eu beau solliciter sa mémoire, celle-ci s'est montrée singulièrement rebelle... Cela est vrai, n'est-ce pas, monsieur Laurent ?

— En effet, dit le comte. Et j'en ai été surpris !...

— Entre ce bal et l'heure où nous sommes, deux ou trois jours se passent, et ces deux ou trois jours, M. Bertignolles les met à profit. Comme il se doute bien que nous l'interrogerons sur son secrétaire, et que nous lui demanderons de nous amener, une bonne fois, devant nous, cet être mystérieux, il prend ses précautions, car il redoute avec raison une confrontation pareille, et le jour où nous arrivons, plein de l'espoir d'en finir, pour le prier de nous tirer d'embarras, l'oiseau s'est envolé, Romain Goux a disparu.

— En effet, murmura le marquis, au premier abord tout cela peut paraître bien étrange... Cependant les explications que nous a données M. Bertignolles semblent également naturelles... et puisque Romain Goux sera de retour dans un mois... Eh bien, dans un mois, nous serons fixés !

Gaume, toujours en colère, eut un ricardement assez peu poli :

— Moi, je prétends que Romain Goux ne reviendra pas de New-York dans un mois...

— Et ce qui vous le fait croire ?...

— Ce qui me le fait croire, c'est bien simple... Je jurerais que Romain Goux n'est pas parti !

— Mais alors ?

— Mais alors, ce serait bien là, n'est-ce

pas, une preuve qu'entre M. Bertignolles et son secrétaire, il y a une entente ?

— Certes.

— Eh bien, ce sera chose facile que de vous donner cette preuve, car je vais immédiatement envoyer au Havre un agent intelligent auquel je remettrai le signalement de Romain Goux, et qui saura bien me dire si notre homme a quitté la France ce matin, ainsi que le prétend M. Bertignolles.

Les deux frères, consternés, se regardaient silencieusement.

— Enfin, monsieur Gaume, disait Laurent, quelle serait la raison d'une pareille complicité, chez M. Bertignolles ?

— Ma foi, je ne la devine pas, je l'avoue...

— En ce cas ?...

— En ce cas, cela m'est égal... Ce qui m'arrive aujourd'hui est nouveau dans ma vie de policier. En général, étant donné un crime, j'en cherchais les mobiles. Et de là, aisément, je remontais jusqu'à son auteur... Tout est changé, en ce qui nous occupe... car le hasard a su si bien singulièrement arranger les choses que nous allons découvrir très probablement le criminel avant même de connaître les causes de son crime...

D'une voix tremblante, Laurent demanda :

— Mais Jenny ? Jenny ? Que va-t-elle devenir en tout cela ?

La voix rude de Gaume, — dont la colère n'était point tombée, — s'adoucit en cet instant au nom de la jeune fille.

Et il y eût, sur ses traits, comme un nuage de tristesse.

— Oui, dit-il, Jenny !... Ce sera un malheur ! un très grand malheur, car celle-là serait victime, assurément... elle eût mérité d'être heureuse... elle eût mérité d'être aimée de vous, monsieur Laurent... Oh ! ne vous en défendez pas... Je sais que vous n'avez guère peu de pitié pour son amour... mais que votre cœur, c'est toujours Marie-Rose qui le possède en entier.

Et hochant la tête, comme répondant à une pensée intime qu'il ne voulait pas expliquer encore :

— Et, voyez-vous, si vous aviez aimé Jenny, il est possible que vous n'auriez jamais eu besoin d'avoir recours à mes services... Si vous aviez aimé cette adorable jeune fille, qui sait si Jaotel ne serait pas encore vivant ? si la maison de Nogent serait près de sa ruine ? si vous monsieur Laurent, vous auriez eu tant à souffrir et de si odieuses accusations à repousser ?...

Ils l'écoutaient, très pâles, si troublés par tout ce que ces paroles, si vagues fussent-elles, leur faisaient entrevoir de terrible qu'ils en restaient tremblants.

Mais Gaume comprenant sans doute

qu'il était allé trop loin, se hâta d'ajouter avec un sourire :

— Après tout, ce sont des inventions assez romanesques que tout cela, et qui peut-être ne tiendront pas debout dans deux jours, quand l'agent que je vais expédier au Havre sera de retour. Attendons jusque-là, voulez-vous ?

— Il le faut bien !

— Et veuillez, je vous prie, vous, monsieur le marquis, ne rien changer à vos rapports avec M. Bertignolles, — et vous, monsieur le comte, ne rien laisser soupçonner de vos inquiétudes à Mlle Jenny. Je ne sais pourquoi je me sens pris de pitié pour cette pauvre enfant... Et je donnerais la moitié d'un doigt pour que tout ce que je prévois et que je redoute ne fût que des bêtises !

Gaume les quitta sur ce mot.

Il les laissait fort perplexes.

— Que penses-tu de tout cela ? demanda le marquis à son frère.

— Malgré tout je suis convaincu que ce brave garçon se trompe... Du reste, il n'est pas entêté. Il sera le premier, lorsqu'il reconnaîtra qu'il s'est trompé, à revenir sur son erreur !...

— Plaise à Dieu ! fit Michel.

Laurent fut deux jours sans revoir l'agent.

Il était au lit, le matin du troisième jour, lorsqu'il entendit sonner à sa porte.

C'était Gaume qui demandait à être introduit sur-le-champ.

Laurent sauta hors du lit, passa un pantalon et un veston de chambre et fit entrer l'inspecteur.

Gaume semblait très animé.

Ses yeux brillaient. Il triomphait sans doute.

Et sans savoir pourquoi, Laurent vit tout à coup se dresser devant lui, l'image de Jenny, mais d'une Jenny qu'il ne connaissait pas... Ce n'était plus la radieuse jeune fille qui l'avait tant aimé... si jolie, si élégante, si séduisante... Il la voyait dans son lit, blême, morte, les mains croisées sur la poitrine, et un sourire navré resté sur les lèvres jaunies !

Le triomphe de Gaume n'était-ce pas ce que cela voulait dire ?

Et cette image fut si visible, la sensation, chez le jeune homme, en fut si forte, qu'il en éprouva une violente émotion.

Il oubliait de saluer Gaume et de lui serrer les mains.

— Eh bien, dit l'agent en riant, c'est ainsi que vous me recevez ?

— Pardon ! pardon ! dit Laurent.

Et il ajouta, passant la main sur ses yeux :

— C'est que je vous vois si... gai que j'ai peur de ce que vous allez m'apprendre.

— Tiens ! c'est drôle, vous redoutez les bonnes nouvelles, à présent ?

Il s'assit et regarda le comte en silence.

Puis, d'une voix brève :

— Mon agent est revenu du Havre ?...

— Et vos renseignements ?

— Sont bien ceux sur lesquels je comptais.

— Romain Goux ?

— M. Bertignolles nous avait annoncé son départ sur "La Normandie..."

— Sur "La Normandie," en effet.

— Mon agent n'a relevé aucun nom se rapprochant de celui-là sur les paquebots partis depuis huit jours... En outre, "La Normandie" est signalée comme revenant de New-York et a dû entrer en rade du Havre hier au soir... M. Bertignolles nous a donc menti... Et j'ajoute, — ce que j'ai dit déjà, — que ma conviction formelle est que Romain Goux n'a point quitté Paris...

— Cependant Romain Goux doit se cacher, s'il est coupable... Et s'il ne quitte pas Paris, c'est qu'il ne craint rien...

— A moins, dit Gaume lentement, qu'il n'ait dans le coeur quelque passion qui lui fasse oublier toute prudence...

— Jenny ?

— Oui... N'oubliez pas ce que disait le cow-boy à Bertignolles. Cela expliquerait certaines choses...

— Peut-être, fit Laurent pensif.

Et avec un soupir :

— Que dois-je faire ? Car, je l'avoue, mon ami, je suis si troublé par tous ces soupçons, par tout ce monde d'êtres sinistres que vous remuez autour de moi, que je ne sais plus... Je ne puis croire M. Bertignolles, le père de Jenny, l'homme qui a comblé de sa générosité ma famille et moi-même, je ne puis le croire complice de tant d'infamies !... Ce serait supposer, chez lui, des calculs odieux, abominables...

— Oui, oui, je me dis comme vous que tout cela est très grave... et pourtant... maintenant que je vous ai mis le soupçon au coeur, hésiteriez-vous ?... Je vous laisse libre, monsieur Laurent... en toute franchise, je vous le dis... je vous laisse libre de la conduite à tenir... Je me rends compte du grand trouble où vous êtes... de la perturbation profonde qu'une pareille découverte peut jeter dans votre vie et dans votre famille... C'est votre mariage avorté, — cela, encore, à tout prendre, vous est indifférent, — mais c'est la ruine pour votre frère, et plus que la ruine le déshonneur, car il s'agit d'une menace de faillite d'une plainte en banqueroute frauduleuse... Il s'agit de la vie d'une jeune fille, innocente, intéressante entre toutes, digne de tous les bonheurs, et qui sera la première victime que nous allons frapper... la victime expiatoire des rêves coupables de son père... Vous êtes libre de choisir, mon-

sieur Laurent, fit Gaume avec émotion... Je vous suis dévoué... mon silence vous est acquis... J'ai, dans le coeur, plus d'un redoutable secret dont la divulgation déshonorerait plus d'une famille aussi noble et aussi justement fière que la vôtre... Je le répète, choisissez !... Je rentre dans ma coquille... Bertignolles n'entend plus parler de moi et Romain Goux, soulagé, pourra en toute sécurité revenir à l'hôtel de l'avenue de Friedland.

Il parlait avec une singulière gravité.

Il y avait même une sorte d'émotion solennelle en ce qu'il disait, et Laurent l'écoutait, la tête basse.

— Soit, je choisirai, puisque vous me laissez libre, mon cher Gaume, et jamais je n'oublierai ce que vous venez de me dire si noblement, si franchement... Je n'ai jamais aussi bien compris qu'il y a en vous, pour moi, plus que du dévouement... mais une amitié très vraie.

— Vous ne vous trompez pas, dit l'agent avec simplicité.

— Avant de prendre une résolution, laissez-moi vous interroger encore. Il faut que je sois éclairé jusqu'au bout. Il est une dernière question que je désire vous adresser. Promettez d'y répondre.

— Ai-je vraiment besoin de promettre ?

— Bien. Vous avez parlé tout à l'heure de Bertignolles et, en parlant de lui, vous avez dit que Jenny serait la victime qui expierait ses rêves coupables... Vous semblez connaître, sur Bertignolles, des choses que j'ignore. De quels rêves parlez-vous ?

Gaume parut hésiter :

— Vous allez me traiter de rêveur !

— Non.

— D'homme d'imagination ! De romancier ! la pire injure que l'on puisse faire à un policier comme moi !

— Ne m'avez-vous pas dit vous-même que votre vie de policier se passait au milieu des romans ?

— Et des romans de la vie réelle dont tous les récits n'approchent guère.

— Parlez donc sans crainte ! N'ai-je pas eu, à maintes reprises, l'occasion d'apprécier votre logique et la justesse de votre raisonnement ?

— Je réponds donc à votre question, Laurent. Oui, j'ai parlé de rêves coupables. N'est-ce pas un rêve coupable que celui de vouloir entrer dans une famille intègre en forçant la porte par des moyens criminels ?... N'est-ce pas un rêve coupable que celui de déshonorer un des membres de cette famille, que de ruiner cette famille, que de ne plus lui laisser d'autre alternative que celle de la honte ou d'un mariage qu'on n'eût point accepté, sans doute, en d'autres moments ?

— Que dites-vous, Gaume ?

— Je dis, mon cher Laurent, que depuis le jour où Bertignolles a refusé de me di-

re le nom du cow-boy, il a, pour moi, été le complice de Romain Goux, car Romain Goux est coupable. Dès lors, j'ai traité Bertignolles comme on a traité ce pauvre Mirador, comme on traite un vulgaire accusé. J'ai pris sur lui des renseignements. J'y ai passé des nuits entières, et je ne vous dirai jamais combien j'ai envoyé de dépêches et combien j'en ai reçu ! Un nombre incalculable... J'ai remué les préfetures et les sous-préfetures de France ! J'ai fait prendre des renseignements auprès des membres les plus connus et les plus influents de la colonie américaine.

— Mais pourquoi, dans quel but ?

— Eh ! mon Dieu, parce que je voulais savoir ce qu'est ce Bertignolles, d'où il vient. Il n'est pas sorti tout armé et casqué en tête de la cuisse de Jupiter, je suppose ? Il a un père comme tout le monde, que diable !

— Et vous avez découvert ?

— Un Américain qui a connu son père, et qui, sans me donner d'autres renseignements, m'a tout simplement appris de quel pays de France était le père Bertignolles, d'un village de Poitou.

— Eh bien, vous êtes parti de là ?

— Je suis parti de là à coups de dépêches, pour suivre les différents avatars de Bertignolles qui, entre autres fonctions, occupa pendant un certain temps celle de valet de chambre de votre famille...

Laurent, brusquement, venait de se lever.

Et il dit d'une voix altérée :

— Oui, ma mère m'a rappelé ce détail, en un jour de ma vie qui ne sortira jamais de ma mémoire...

— Je suis curieux de vous entendre répéter ce qu'elle vous a dit.

— En m'entendant prononcer le nom de Bertignolles, duquel je venais d'accepter le poste de directeur de la mine de Sans-Souci, dans le Nord, ma mère a paru surprise et m'a adressé certaines questions.

— Ces questions ?

— Se rapportaient à l'âge de Bertignolles.

— Et pourquoi vous les adressait-elle ?

— Elle venait de se souvenir qu'un Bertignolles avait été valet du marquis de Soulaimes, mon père...

Gaume fit un geste et l'interrompit.

— Je vais vous dire ce que votre mère ajouta...

— Oui, oui, disait Laurent au comble de l'émotion.

— Elle ajouta que ce valet de chambre avait été surpris en flagrant délit de vol par votre père qui le fit condamner à la prison.

— En effet, et ce Bertignolles ?

— C'est le père de votre bienfaiteur...

— Vous en êtes sûr ? La preuve ?

— Je n'en ai point... et voilà pour-quoi je vous mettais en garde tout à l'heure contre l'accusation d'exagération que vous pouviez porter contre moi... Ce Bertignolles, le valet de chambre et le voleur, avait un fils... Ce fils, c'est le père de Jenny... Moi, je ne me donne même pas la peine d'en douter... Quant à vous, Laurent, si vous doutez encore, eh bien, demandez-le à Bertignolles lui-même, — et cela, devant moi, — il ne prendra pas la peine de mentir, je vous en réponds !

Et s'animant de plus en plus :

— Comprenez-vous enfin ces mots de rêves coupables que je prononçais tout à l'heure ?... Vous les touchez du doigt, ces rêves... Et n'était-ce pas un beau rêve, pour un ancien éleveur de bestiaux, que d'entrer dans une famille où son père avait servi comme valet de chambre et d'où il avait été chassé comme voleur ?

— Vous croyez ?

— Mon Dieu, oui, je crois, mais sans preuve, comme toujours. Mais qu'à cela ne tienne. Depuis quelque temps nous sommes habitués à l'étrange en toute cette affaire. Et le plus étrange sera d'être arrivé à une conviction absolue, sans pouvoir étayer cette conviction d'aucune preuve certaine. Mais moi, il y a bel âge que rien ne m'étonne plus. Et maintenant, monsieur de Soulaïmes, que j'ai répondu à votre question, vous pouvez choisir entre laisser toutes ces choses en état, sans paraître vous douter de rien par compassion pour Jenny, ou bien continuer notre enquête, attendre le moment favorable, saisir Romain Goux et le livrer à la justice. Je connais quelqu'un qui ne s'en plaindra pas et qui doit trouver le temps long à Mazas : c'est Mirador.

— Laisser tous ces crimes impunis... est-ce possible ?

— Moi, je n'ai pas d'opinion. Cela vous regarde. Il y a du pour et du contre, allez... Mettons en dehors l'intérêt sacré de la justice... Rendons Mirador à la liberté avec des excuses, même... Et examinons ce qui reste à faire... En somme, il y a un meurtre à venger, celui de Jactel, mais, à l'exception de la société, qui réclame le châtement du meurtrier ? Personne. Ce pauvre diable de Jactel était inconnu de tous... Il n'était pas marié, il vivait seul, absolument seul. A l'heure qu'il est, tout le monde l'a oublié... Si le châtement du meurtrier doit amener des catastrophes, une mort peut-être, celle de Jenny, une ruine assurément, celle de votre frère, croyez-vous qu'il ne serait pas préférable de laisser le crime impuni ?...

Et comme Laurent allait protester :

— Oui, oui, vous vous indignez... mais enfin j'examine les choses froidement, moi. Jusqu'à aujourd'hui mon amour propre était en jeu... mon orgueil de policier... Mais puisque je triomphe, il n'y

a plus ni amour-propre ni orgueil... Reste la raison... Si nous mettons le père Jactel à part, que restera-t-il ?... Le scandale du cercle de la rue de la Paix ? Il est bien oublié, ce scandale ; à Paris, on est indulgent et quand un an ou deux de vie de travail et de probité auront coulé dessus, du diable si quelqu'un songera à vous jeter cette mauvaise affaire à la tête... D'autant plus que vous n'étiez pas coupable. Ensuite, qu'avons-nous encore ? Les billets faux ?... Vous avez été accusé, traité de faussaire... mais cette accusation n'est pas sortie de votre famille et n'a pas tenu longtemps devant votre désespoir, et devant vos larmes... Reste le dommage matériel, très réel et très grand, causé à votre frère par le remboursement de ces billets et par le vol de la caisse, — un vol qui pourrait bien avoir été combiné pour empêcher le marquis de faire face à ses échéances, — mais là encore le dommage est couvert, il n'existe plus... Bertignolles ne devient-il pas l'associé de votre frère ?...

— Où est le dommage dès lors ?

— Gaume, si je ne connaissais votre amitié pour moi, si vous ne m'en aviez donné des preuves, je croirais que M. Bertignolles vous a gagné à sa cause.

Gaume soupira. Il répondit avec tristesse :

— Je vous l'ai dit, mon cher Laurent, je crains les catastrophes. Et je ne puis m'empêcher de penser à cette pauvre Jenny...

— Il est une autre jeune fille aussi digne que Jenny d'être heureuse, aussi belle, aussi bonne que Jenny, et qui me semble être victime aussi, celle-là...

— Marie-Rose !

— Marie dont je n'ai jamais compris la singulière conduite, dont jamais je n'ai pu m'expliquer l'abandon... Marie que j'aime de tout mon cœur... Marie à qui je dois de vivre... et bien mieux, à qui je dois de m'être arrêté sur la voie fatale où je roulais !... Qui me dit que Marie, elle aussi, n'a pas été atteinte par l'intrigue de Bertignolles ?...

— Marie-Rose vous aime... Elle n'a jamais cessé de vous aimer.

— Gaume ! vous l'avez vue ? Vous savez où elle s'est réfugiée ?

— Chez son oncle ! Je manque à ma parole en disant cela, mais je ne prévoyais pas non plus tous ces événements... Oui, Marie-Rose vous adore... Et l'abandon étrange que vous lui reprochez, dont vous vous étonnez, est une preuve de cet amour... Elle n'a cédé qu'aux instances de votre mère et de votre frère... Cette preuve d'amour, ils la lui ont demandée... Ce sacrifice d'elle-même, ils lui ont persuadé qu'il était nécessaire... parce que, si elle refusait de se sacrifier, si elle vous retenait auprès d'elle, elle vous

perdrait et elle perdrait votre frère... Alors, convaincue, mais le désespoir dans le cœur, elle a cédé.

— Ah ! c'est mal, c'est mal !... Pauvre Marie ! Pauvre Fée Printemps ! Vous voyez donc que j'ai raison de l'opposer à Jenny... Laquelle des deux mérite plus de pitié... J'aime Marie et je n'aime pas Jenny... Laquelle des deux dois-je sacrifier ?

— Pauvre Jenny ! dit Gaume.

Puis tout à coup, reprenant son ton habituel, fait de gaieté, beaucoup plus que de mélancolie, après un effort pour chasser les tristes préoccupations qui l'assiégeaient depuis quelques minutes :

— Résumons-nous, monsieur de Soulaïmes. Nous avons examiné le pour et le contre ! Etes-vous pour le châtement ? Ou bien voulez-vous fermer les yeux sur ce qui s'est passé ?

— Le châtement, Gaume ! fit Laurent avec gravité.

— Quel qu'il soit ?

— A la grâce de Dieu !

— Quelles qu'en soient les tragiques conséquences ?

Laurent hésita, baissa la tête.

Puis d'une voix étouffée :

— Oui, dit-il, quelles qu'en soient les conséquences.

— C'est bien... Voilà une affaire entendue. A présent nous pouvons marcher sans plus d'hésitations.

— Que comptez-vous entreprendre ?

— Puisque vous voulez le châtement, vous en voulez les moyens. Un des moyens, pour que nous réussissions, est de ne rien changer à la situation présente.

— Comment ! Jenny ?

— Oui, oui, vous continuerez de faire la cour à Jenny... La date de votre mariage est fixée ?...

— Dans huit jours !.. lundi prochain !

— Le contrat va être signé ?

— Après-demain.

— Le mariage à la mairie ?

— Aura lieu le même jour que le mariage à l'église.

— Eh bien, il ne faut rien changer à tout cela !

— Gaume, vous êtes fou !

— Non pas que je sache ! fit naïvement le brave garçon.

— Mais Marie-Rose ?

— Vous ne la reverrez pas.

— Est-ce possible... puisque vous m'affirmez qu'elle m'aime ?

— Vous ne la reverrez pas. Il le faut. Ou je ne me mêle plus de rien.

— Mais, Gaume...

— Elle a bien attendu... Elle attendra encore...

— Mais ce mariage ne peut se faire...

— Il ne se fera pas...

— Qui l'empêchera ? D'où viendra l'obstacle ?...

— Je n'en sais rien encore... mais l'obstacle viendra.

— Cependant il se peut que vos prévisions soient trompées...

— Elles ne le seront pas.

— Supposons-le pourtant.

— Eh bien, vous épouserez Jenny...

— Gaume !

— Oui, si je me suis trompé, vous épouserez Jenny, parce qu'alors, si l'obstacle que je prévois ne surgit pas, c'est que rien n'existe de ce que je me suis imaginé. L'échafaudage croule. Et en ce cas Romain Goux est innocent... tout le monde est innocent... C'est moi qui ne serai qu'un imbécile...

— Et vous ne m'expliquerez pas ?...

— Ce n'est pas la peine.

— Gaume, je ne puis vous obéir ainsi, les yeux fermés.

— Alors, adieu ! Aussi bien, tout ce que je prévois ne devant pas être gai, j'aime autant m'en aller tout de suite...

Et il fit mine de gagner la porte, le chapeau sur la tête.

Laurent le rappela.

— Gaume !

L'agent s'arrêta, attendant.

— Je ferai ce que vous ordonnerez !

— Je n'ai aucun ordre à vous donner. C'est un conseil seulement. Ne changez rien à ce qui est... Laissez aller les choses... comme si vous deviez vous marier avec Jenny... et dites-vous bien que vous vous marierez peut-être...

— C'est bien !

XIII

TOUT PRES DU BONHEUR

Bertignolles commençait, après les craintes des derniers jours à être plus tranquille.

Il venait de traverser une crise terrible.

Romain Goux soupçonné, arrêté, c'était le renversement de ses projets, l'anéantissement de ses rêves.

Gaume ne se trompait pas, et l'agent qu'il avait envoyé au Havre l'avait bien renseigné.

Bertignolles mentait en prétendant que son secrétaire avait quitté Paris et n'y reviendrait qu'après un mois.

Un mois !

C'était plus qu'il n'en fallait au maître pour mener à bonne fin son intrigue.

Un mois !

C'était trois semaines de trop puisque dans huit jours Jenny serait mariée !

Romain Goux avait quitté l'hôtel Bertignolles lorsqu'il avait vu, se rendant à l'évidence, que le danger le serrait de trop près.

Bertignolles lui avait dit :

— Vous avez été entendu, pendant le bal. On a reconnu votre voix. Le marquis de Soulaimes a reconnu votre taille, votre

allure. Enfin, ce qui est plus grave, Jenny elle-même a dit que le déguisement du cow-boy cachait votre nom... Vous êtes perdu si vous restez...

— Je ne veux pas quitter Paris...

— Du moins, éloignez-vous de l'hôtel...

J'inventerai une histoire...

— Soit.

Et en partant, la menace dans les yeux, Romain ajouta :

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit, monsieur Bertignolles... J'attendrai, s'il le faut, jusqu'au dernier moment... Mais j'aime mieux voir Jenny morte qu'appartenant à un autre.

Bertignolles ne répondit rien.

Il ne croyait pas à cette menace.

Il se disait que l'amour de Romain Goux pour Jenny serait plus fort que la jalousie et l'empêcherait toujours de faire le malheur de la jeune fille.

Voilà ce qu'il pensait.

Romain n'avait plus reparu à l'hôtel à compter de ce jour.

Il était allé louer une chambre garnie dans le quartier du parc Monceau, rue de Courcelles.

Mais de là il guettait la haine au coeur, dévoré par sa jalousie insensée, prêt à tout.

Les journaux s'entretenaient déjà de ce mariage.

Les échos des feuilles mondaines avaient donné les dates.

Romain se tenait ainsi au courant.

Il n'était pas le seul, du reste, à chercher avidement dans ces journaux, les détails relatifs à ce mariage.

Marie-Rose, dans sa retraite, les lisait aussi.

Et chaque mot tombait sur son coeur et le brûlait.

Elle n'avait pas repris ses leçons.

Dans la famille du frère de son père, elle vivait en apparence très calme et très heureuse. Et sans l'amour qui détruisait sa vie, elle eût en effet été très heureuse auprès de son oncle dont la loyale figure, trait pour trait, lui rappelait le capitaine Velladier.

Mais que de nuits en larmes elle avait passées, depuis la visite, rue de Vintimille, de la marquise et de son fils !

Avec quelle ardeur elle cherchait ces tristes preuves du bonheur et du triomphe de Jenny, dans ces journaux qui lui tombaient sous la main ! Et avec quelles souffrances elle s'en repaissait, pour ainsi dire !... C'est qu'ils ne tarissaient point, ces journaux !

On avait donné le portrait de Laurent de Soulaimes et il avait été longuement parlé de la noblesse de sa famille.

"Noblesse de titres, noblesse d'argent", avait-on dit en parlant de l'alliance de cette famille avec la fille du riche aventurier américain.

On avait également très longuement parlé de Jenny.

Les feuilles avaient détaillé ses charmes, un journal s'était procuré sa photographie et en avait reproduit une gravure.

Et Marie-Rose l'avait conservé ce portrait.

Elle passait des heures devant lui, à le considérer.

Comme elle était belle et comme elle paraissait heureuse !

Sans doute Laurent l'aimait déjà.

En tout cas, il l'aimerait, cela était certain.

On ne résistait pas à tant de séduction exquise, à un charme aussi grand.

Et des larmes de rage lui venaient aux yeux.

Elle était jalouse.

Une fois, elle n'y résista plus.

Elle voulait le revoir, la voir, elle aussi.

Mais comment faire ? Le pouvait-elle ?

S'introduire dans l'hôtel, elle n'y songeait pas. Le prétexte eût été facile à trouver : une visite à Jenny, son ancienne élève ! Mais elle eût risqué de rencontrer Laurent ! Et cela elle ne le voulait pas... Elle eût perdu toute sa force devant lui... Et puisque c'était pour son bonheur et le bonheur de sa famille qu'elle se sacrifiait, elle ne voulait pas faiblir au dernier moment. Elle voulait se sacrifier jusqu'au bout.

Mais alors, comment ?

Elle alla rôder deux fois, aux alentours de l'hôtel, avenue de Friedland, guettant ceux qui entraient, ceux qui sortaient.

Mais elle ne vit ni Laurent, ni Jenny.

Ce fut le hasard qui la servit en cette circonstance.

La veille même du jour où devait se signer le contrat, à l'hôtel, Bertignolles avait emmené sa fille à l'Opéra-Comique.

Laurent de Soulaimes accompagnait sa fiancée.

L'oncle Velladier, sachant que Marie-Rose aimait beaucoup la musique, la conduisait souvent à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique.

Marie, ce même soir, s'y trouvait.

Elle aperçut Bertignolles et Jenny dans une loge.

Et son coeur battit bien fort en reconnaissant Laurent de Soulaimes dans le cavalier élégant qui accompagnait Jenny.

A partir de ce moment, il n'exista plus rien sur la scène, plus rien au monde, en dehors de cette loge où Laurent souriait à la fille de Bertignolles.

Comment eût-elle deviné le drame intime, si douloureux pourtant, qui se passait dans le coeur de son ami ?

Elle ne pouvait s'en fier qu'aux apparences.

Et, obéissant aux instructions de Gaume, Laurent semblait heureux.

Si parfois, dans une seconde fugitive, son front se plissait, si ses lèvres s'abaissaient, tristement, si ses yeux se voilaient, Marie-Rose ne pouvait le voir.

Et elle se torturait le coeur, comme à plaisir, par l'image de cette félicité, dont elle était le témoin, et qui eût pu être la sienne, si Dieu l'avait voulu.

Car c'était elle, et non Jenny, qu'il aurait dû entourer de soins et de tendresses, ainsi qu'il le faisait, à ce moment-là...

C'était elle, et non Jenny, qui eût dû entendre ses douces paroles.

C'était elle, et non Jenny, qui eût dû recevoir ses sourires.

Et des larmes lui venaient aux yeux.

Elle désirait ardemment que son regard rencontrât le regard de Laurent.

Mais il était si occupé de Jenny !

Il ne voyait qu'elle !

Et Bertignolles, heureux, lui aussi, le brave homme, de tout ce bonheur qui était son oeuvre, les considérait, sa fille adorée et celui-là qui serait demain son fils, d'un oeil attendri.

Velladier et Marie-Rose occupaient deux places au balcon et Bertignolles était dans une avant-scène.

Laurent n'avait pas une seule fois, regardé dans la salle.

Pendant un entr'acte, cependant, il se mit à lorgner les fauteuils d'orchestre, d'abord, puis, remontant promena sa lorgnette dans les loges et le long des fauteuils de balcon.

Marie-Rose toute pâle, le coeur s'arrêtant de battre, ne le quittait pas des yeux.

Elle ne perdait pas un de ses mouvements.

Tout à coup elle le vit tressaillir brusquement ; la jumelle se reposa sur le bord de l'avant-scène et Laurent, surpris, aussi pâle que la jeune fille assurément, la dévorait du regard.

Est-ce qu'il ne se trompait pas ?

Était-ce bien la Fée Printemps, si chère à son coeur ?

Comme elle lui paraissait changée !

Comme tout, dans son air, dans ses traits, accusait la douleur, la fatigue, l'amer regret du bonheur envolé !

Il sentait des larmes monter sous ses paupières.

Et il n'avait pas la force de détourner les yeux.

Elle non plus du reste.

Et ils semblaient échanger leur coeur, comme par le passé, et se comprendre et n'avoir pas besoin de paroles pour cela.

Alors, elle l'aimait, toujours, avec l'ardeur d'autrefois, et c'était pour obéir aux ordres de la marquise qu'elle avait consenti à paraître coquette, oublieuse, sans âme !

C'était la preuve la plus certaine, en même temps que la plus exquise, de son affection qu'elle avait donnée là, et il n'avait rien deviné, lui, il l'avait méconnue !

Tout cela, il aurait voulu le lui dire, le lui crier, mais il ne le pouvait.

Dans la triste mission qu'il avait acceptée, il fallait aller jusqu'au bout, sous peine d'échouer, et quelles que fussent être les tortures morales rencontrées en chemin !

Pourtant, cela était bien difficile de ne pas se rapprocher d'elle !

Il l'essaya.

Il sortit seul de l'avant-scène pendant un entr'acte.

Et il alla se promener dans les couloirs, au foyer, partout où il espérait rencontrer Marie-Rose.

Il ne vit personne.

Elle l'avait bien vu quitter la loge après un dernier regard qui lui était adressé, elle avait bien compris ce qu'il voulait.

Mais, fidèle à la promesse faite à la marquise, elle se sacrifiait, elle ne sortit pas.

Seulement, craignant une rencontre, après le spectacle, ne voulant pas surtout se trouver en présence de Jenny, ni subir la vue de son bonheur, elle n'attendit pas la fin.

Et Laurent, après quelques minutes d'inattention pendant lesquelles il parut suivre la pièce et écouter la musique, en reportant tout à coup son regard sur les fauteuils de balcon, s'aperçut que Marie-Rose et son oncle avaient disparu !...

Ayant revu Gaume le lendemain, de bonne heure, il lui fit part de cette rencontre.

— Patience ! fit l'agent. Nous arrivons à la fin de notre besogne.

Laurent secoua la tête :

— Et moi, Gaume, je suis persuadé que nous échouerons.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ?

— Quelques jours à peine nous séparent du mariage.

— Quatre jours, je le sais.

— Et aujourd'hui même on signe le contrat.

— Aujourd'hui à deux heures, je le sais également.

— C'est le premier chaînon de la chaîne qui va me lier, mon ami.

— Bon, bon... vous n'avez pas confiance en moi, vous êtes libre !...

— J'ai confiance en vous, mon cher Gaume.

En effet, le jour du contrat était arrivé.

Bertignolles ne vivait plus, dans l'exubérance de sa joie. Tout danger lui paraissait écarté. Il avait redouté quelque entreprise de Romain Goux, jusqu'au dernier moment. Et c'était, on le sait, sa seu-

le crainte. Le reste lui importait peu. Toutes ses précautions étaient si bien prises qu'il ne voyait de péril nulle part.

Et Romain Goux n'était point apparu !

— Il a peur, pensait Bertignolles.

Non qu'il crût que Romain avait peur de lui. Il l'avait mesuré à sa taille, un jour, menaçant et terrible.

Mais ce qui le retenait — et Bertignolles l'avait toujours pensé ainsi, dans son astuce, — c'était la crainte de faire souffrir Jenny, la crainte du malheur pour elle, la crainte de la mort !

Une petite fête intime avait été préparée pour le contrat ; des amies de Jenny avaient été invitées ; un petit bal devait être organisé, et le soir un dîner réunirait les amis de Bertignolles avec la famille de Soulaimes.

Depuis quelques jours, la marquise Françoise habitait l'hôtel de l'avenue de Friedland.

Sur la prière de Jenny, elle n'était point retournée à Nogent et elle passait ses journées auprès de l'adorable fille qui retrouvait en l'aveugle une mère tendre, intelligente et de bon conseil.

Aussi entre le vieillard et l'enfant les heures passaient-elles fugitives, en douces causeries dont Laurent, presque toujours, faisait tous les frais.

Maintenant qu'elle touchait au bonheur tant rêvé, jamais Jenny n'avait été si joyeuse. Toute sa jeunesse éclatait, pour ainsi dire, dans sa gaieté et dans son exubérance.

Elle racontait à la marquise, qui ne pouvait les voir, quels nombreux et riches cadeaux elles avaient reçus des amis de son père, millionnaires comme lui.

Bibelots coûteux, jolis riens d'un prix fou, diamants, colliers de perles, vases, dentelles, tout cela était exposé dans un salon où les visiteurs pouvaient passer et admirer.

La marquise souriait en l'écoutant.

Puis elle lui rappelait doucement que son mari était pauvre et qu'il faudrait avec grand soin ne point froisser son orgueil. Elle devrait oublier qu'elle apportait une fortune immense si ce n'est pour répandre le bien autour d'elle et vivre simplement.

Jenny l'embrassait avec tendresse.

— Oh ! mère, disait-elle ne craignez rien de moi... Et si, sur toutes ces choses délicates dont vous me parlez, mon éducation n'est pas aussi parfaite qu'il le faudrait, j'aime tant Laurent que mon amour suppléera à tout ce que j'ignore.

C'est ainsi qu'elle avait répondu à tout.

Cependant, Bertignolles se trompait lorsqu'il pensait que Romain Goux avait renoncé à tout projet de vengeance.

(A suivre)

MME J. BOIVIN

DECIDE D'ALLER VOIR LE MEDECIN DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
SUIT SON TRAITEMENT, PREND LES **PILULES ROUGES** ET SE GUERIT. APRES SIX MOIS
ELLE PESE TRENTE-SIX LIVRES DE PLUS.

SON MEDECIN LUI AVAIT RECOMMANDE DE SE RENDRE A L'HOPITAL TANT SON CAS
ETAIT GRAVE ET TANT ELLE ETAIT FAIBLE.

D'AUTRES GUERISONS AUSSI DUES AUX **PILULES ROUGES**.

"Au découragement n'ouvrons jamais nos portes".

Il est de malheureuses existences qui semblent vouées à la douleur. Rien ne vient les consoler, et rien ne peut les soulager, croient-elles.

Elles ont tellement essayé de médecins et consommé inutilement de drogues, qu'elles se croient incurables, invalides pour toujours.

Jusqu'au médecin, peut-être, qui les a condamnées. Alors le découragement est entré dans l'âme de ces pauvres malades. C'en est fait d'elles.

Braves femmes qui lisez ces lignes et qui dans ce tableau, reconnaissez votre situation, c'est tout particulièrement à vous que nous disons: Ne vous laissez pas aller au découragement. Tous vos maux nous les connaissons, toutes vos maladies, notre médecin les a étudiées et, depuis longtemps, il traite avec succès de multiples cas semblables.

Nous venons donc relever votre courage, vous parler d'espérance et vous recommander les souveraines Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Si vos forces sont épuisées, les Pilules Rouges les ranimeront; si votre sang est vicié et trop pauvre, elles le purifieront et le rendront plus riche et plus abondant.

Nous vous recommandons encore de consulter un spécialiste comme le Dr Emile Simard, qui ne traite que les maladies des femmes qu'il a étudiées en Europe, et qui a en mains de merveilleux remèdes glorifiés par une longue série de succès.

Lisez ce que nous citons aujourd'hui:

"Je souffrais depuis longtemps de douleurs internes et j'étais beaucoup affaiblie. Je ne mangeais presque pas, j'avais bien maigri et je ne pesais pas cent livres. Le médecin qui m'avait soignée ne sachant que faire, crut devoir me recommander un traitement à l'hôpital. Je n'avais alors que dix-huit ans et j'étais mariée. J'ai voulu avant de me décider à cet avis consulter le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, et ce fut mon salut. Le traitement spécial qui me fut recommandé et les Pilules Rouges que j'ai prises ont eu de si bons effets qu'après quelques semaines seulement il s'était opéré beaucoup de changement. L'appétit me revenait, les forces aussi et au bout de six mois j'avais engraisé de trente-cinq livres et j'étais guérie".—Mme Jos. Boivin, 617 rue Maisonneuve, Montréal.

"Pendant deux ans j'ai souffert d'un mal interne qui me tenait toujours sans force. Des étouffements, des douleurs de reins, des palpitations et des maux de tête me faisaient aussi souffrir. Je m'étais fait soigner par plusieurs médecins et aucun changement ne s'étant opéré je suis allée consulter le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. En suivant ses conseils je me suis mise à prendre des Pilules Rouges et je suis bientôt revenue à la santé".—Mme Wilfrid Courcelle, 75 rue Champion, Montréal.

"Depuis deux ans j'avais des engourdissements dans les bras et les jambes, des douleurs de reins et des migraines qui me tenaient au lit des journées entières. Quand j'ai commencé à prendre des Pilules Rouges, il y a deux ans, j'étais très souffrante et très faible. Quelques boîtes m'ont bien remise. Depuis, quand les forces me manquent, je prends les Pilules Rouges et je reviens tout de suite".—Mme J. Larivière, 549 State Road, Greylock, Mass.

"Je n'éprouvais aucune douleur, mais j'étais traînante, me sentais toujours fatiguée et avais souvent des étourdissements. Je n'avais encore pris aucun remède lorsqu'une de mes soeurs à qui

les Pilules Rouges faisaient un grand bien, m'engagea à en prendre et m'en apporta quelques boîtes. Bientôt, cette sensation d'abattement qui me décourageait, cessa, l'appétit me revint, les étourdissements disparurent et je me rétablis parfaitement. J'ai maintenant la plus grande confiance dans ce remède".—Mme S. Drouin, 1560 rue Saint-Hubert, Montréal.

"Ma santé était délicate et comme je travaillais beaucoup, bientôt je remarquai moins de force, une digestion moins régulière, puis après vinrent des crampes d'estomac, des étouffements. J'employai toutes sortes de médicaments, mais mon état empira, je devins de plus en plus faible et eus des maux de tête affreux. Je suis alors allée consulter le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et les Pilules Rouges qui me furent conseillées me fortifièrent bientôt. J'ai pris vingt-quatre boîtes de ces bonnes pilules qui m'ont fait beaucoup de sang et ont rétabli ma santé".—Mlle Lucienne Vézeau, 533 rue Champlain, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Les consultations du Dr Simard se donnent tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 5 heures du soir pour la saison d'été, au No 274 rue Saint-Denis. Les femmes qui ne peuvent venir voir notre médecin sont invitées à lui écrire.

AVIS IMPORTANT.—Les Pilules Rouges pour Femmes Pâles et Faibles sont en vente chez tous les marchands de remèdes, 50c la boîte, ou six boîtes pour \$2.50; elles ne sont jamais vendues autrement qu'en boîtes contenant 50 pilules, jamais au 100; elles portent à un bout de chaque boîte la signature de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE et un numéro de contrôle. Nous engageons notre nombreuse clientèle à refuser toute SUBSTITUTION. Lorsque vous demandez les Pilules Rouges, n'acceptez jamais un autre produit que l'on vous recommanderait comme étant aussi bon. **REFUSEZ CATEGORIQUEMENT.** Défiez-vous aussi des COLPORTEURS; les Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte. Rappelez-vous que les **PILULES ROUGES** sont la grande **SPECIALITE** pour la femme, celle qui guérit tous les jours un grand nombre de personnes. **ET QUI VOUS GUERIRA AUSSI.**

Si vous ne pouvez vous procurer dans votre localité les véritables **PILULES ROUGES** pour Femmes Pâles et Faibles, **ECRIVEZ-NOUS**, nous vous les ferons parvenir **FRANCO.**

Adressez toute correspondance: **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE (LIMITEE)**, 274 rue St-Denis, Montréal.



CONSOMPTION

Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux **Capsules Cresobène (produit Français)** qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consommateurs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les toux et les oppressions les plus tenaces. *Prix: 50 cts le flacon.*

Dépôt: Arthur Décar, Pharmacien, Bureau de Poste, Boîte 592, Montréal, Canada. Nous envoyons gratuitement sur demande un livre: "Comment lutter contre les maladies des poumons."



LE VOYAGE MERVEILLEUX DE FRANÇOIS

XI.—La Fleur rouge et la Sorcière furiieuse.

No 2 "SUITE"

Il se précipita vers l'arbre, mais il était trop tard. La forme ailée était juste au-dessus de lui, prête à le saisir avec ses grandes griffes horribles. Avec un cri de frayeur, François se coucha auprès d'un buisson, certain qu'en moins d'une minute ces griffes s'enfonceraient dans sa chair. Mais, comme il tombait, il laissa échapper la fleur rouge et, dès que la sorcière—car c'était la sorcière—la vit, elle poussa un rugissement de fureur et s'envola vers l'endroit d'où elle était venue.

François ne pouvait comprendre pourquoi elle avait renoncé tout d'un coup à sa proie, quand il vit la fleur rouge sur le sol, près de lui. Alors, il lui revint à l'esprit ce qu'avait dit Ours: "Ne ramasse pas de fleur rouge en chemin, de crainte que la sorcière ne t'emporte dans sa tanière et ne te change en animal, comme nous." "J'avais laissé tomber la fleur rouge; voilà donc pourquoi elle s'est envolée si vite, dit François. Eh bien! je vais faire attention à ne plus ramasser de ces fleurs. Je vais d'abord aller voir si je ne peux trouver l'épée d'or; puis, il me faudra partir pour le sommet de la colline et m'emparer de l'anneau."

XII.—Découverte de l'Épée d'Or magique

Ce disant, François arriva au pied de l'arbre. Il n'était pas difficile d'y grimper et il fut bientôt installé sur la branche du haut, où était suspendue une grande épée faite de l'or le plus pur. François la prit, redescendit et mit en fuite un énorme dragon vert.

Puis, il poursuivit son chemin. Il monta, monta, monta; et, à la fin, il se trouva si exténué qu'il sentit qu'il ne pouvait

Commencé dans le No du 3 juin.

plus marcher; il s'étendit donc pour se reposer sur un moelleux lit de mousse qui poussait le long de la route, au milieu des rochers. Mais il s'aperçut qu'il ne pourrait se coucher à l'aise avec l'épée à son côté; aussi, il défit la courroie qui la retenait, et déposa l'arme près de lui sur la mousse. Il n'avait pas l'intention de s'endormir; mais, avant qu'il eût eu le temps de la réflexion, ses yeux se fermèrent et il partit pour le pays des rêves.



Rencontre de François et du Dragon

Quand il se réveilla enfin, François se leva d'un bond, furieux de s'être endormi et d'avoir perdu tant de temps. Sans même regarder si, par hasard, il n'oubliait rien derrière lui, il repartit pour son ascension pénible.

XIII.—Au Château du Géant. Les Serpents siffleurs.

Quand il atteignit l'allée qui menait au château, il vit deux serpents placés chacun sur un des piliers de pierre qui flan-

quaient la grille. En voyant François, ils levèrent leur longue tête en poussant un sifflement, tout en se mettant à dérouler leurs anneaux, prêts à l'attaquer dès qu'il serait à leur portée.

François porta la main à sa ceinture pour y prendre son épée; mais, à sa grande terreur, il sentit qu'elle n'était plus là. Il l'avait laissée à l'endroit où il avait dormi. "Quel imbécile je fais! s'écria-t-il; il faut que je retourne tout de suite la chercher!"

Il fit donc demi-tour et redescendit la colline qu'il venait de gravir. Dans sa hâte, il tomba plus d'une fois, et se fit maintes contusions et maintes blessures.

Enfin, il arriva en vue du lit de mousse où il avait dormi. Avec un cri joyeux, le petit garçon courut ramasser son épée; mais un formidable rugissement le fit tressaillir: là, près de son épée, était étendu le dragon vert qui l'avait poursuivi quand il montait vers le château.

"Qu'est-ce que je vais faire? dit l'enfant, tout haut. Je ne puis m'en retourner, car le dragon est sur le chemin, et je ne puis continuer ma route, avant d'avoir l'épée pour combattre contre les serpents".

XIV.—Comment François reconquit l'Épée perdue.

Appuyé contre un gros rocher, il laissa tomber sa tête sur son bras, comme s'il avait abandonné tout espoir. Le rocher était rond comme un galet et, comme François le touchait, il crut sentir qu'il remuait. Puis, soudain, une idée lumineuse lui vint à l'esprit. Le rocher était juste au-dessus du dragon. S'il pouvait faire rouler jusqu'à lui la grosse pierre et le tuer? De toutes ses forces, François essaya de remuer le rocher. Enfin, d'une puissante poussée, il l'envoya rouler tout en bas, tout en bas, le long de la colline à pic. Il tomba avec fracas juste sur le dragon, et les cheveux du petit garçon se dressèrent sur sa tête, quand il entendit les os de l'énorme bête craquer sous le poids de la pierre, et le rugissement qu'elle poussa en mourant.

Il attendit un moment pour être bien sûr qu'elle était réellement morte; puis il descendit en courant très vite et saisit son épée, qu'il rattacha bien solidement à son côté.

Il reprit l'ascension de la colline jusqu'à la grille du château. Comme auparavant, les serpents levèrent la tête et se mirent à siffler dès qu'il fut en vue. Mais, cette fois, il n'avait pas peur. Il leva son épée et, comme par magie, ils rassemblèrent leurs anneaux sur leurs piliers, de sorte que François ne vit plus que quelque chose de pareil à deux pierres rondes, chacune d'un côté de l'allée.

XV.—Comment l'Épée l'aida au Château

Ayant ainsi échappé aux serpents, François franchit la grille, et s'avança sur la longue allée, son épée à la main. Il vit beaucoup de drôles de bêtes, entendit des sons bizarres; mais comme il poursuivait son chemin, l'épée en main, toutes les créatures vivantes s'enfuyaient à son approche.



Les serpents siffleurs.

Il arriva enfin à la porte du château. Il entra d'abord dans une grande salle très haute, en marbre blanc, dont le plafond était soutenu, à chaque extrémité, par une colonne de marbre vert. D'un coup d'oeil rapide, François vit que la salle était tout à fait vide. De chaque côté se trouvaient de larges marches en marbre, vers lesquelles il se dirigea. Quand il les eut presque toutes gravies, il s'arrêta, car un bruit terrible parvenait à son oreille. C'était comme le rugissement d'une troupe de lions, ou les hurlements d'une meute de loups, et cela semblait venir de quelque endroit tout proche.

Malgré ses craintes, il se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit et il vit un spectacle étrange.

XVI.—Dans la Chambre du Géant. Ce que François vit et ce qu'il dit

Il était dans une grande chambre. Le parquet était couvert de tapis de fourrure, et des tentures de fourrure cachaient également tous les murs. A un bout de la pièce se trouvait un lit, dix fois plus grand que tous ceux que François avait vus; il était aussi jonché de peaux sur lesquelles était étendu le géant. Il était profondément endormi, et les bruits que le petit garçon avait entendus étaient les ronflements sonores qui sortaient de sa bouche grande ouverte.

François sauta presque de joie en voyant le géant endormi. "J'ai de la chance de le trouver comme cela, dit-il; main-

tenant, je n'ai plus qu'à dire les mots que m'a indiqués le bon renard, à prendre l'anneau, et à retourner vers la grande grille."

Mais cela n'allait pas être aussi facile que François l'espérait. Il se mit à prononcer les mots magiques, et puis, il ne crut pas être certain de les dire exactement. "Allons, se dit-il, sûrement c'était: "Dors géant, pour toujours", ou bien, était-ce: "Continue à dormir nuit et jour?" Non, je suis presque certain que c'était: "Dors, ô géant, pour toujours." A tout prix, j'essayerai de cette phrase."

Il la répéta donc trois fois, et puis il s'avança vers la couche du géant. La main de celui-ci pendait au bord du lit, et l'un des doigts de sa main était orné de l'anneau pour lequel François avait tout bravé.

XVII.—L'Anneau magique est enfin conquis

L'enfant s'empara de la grande main pour en retirer l'anneau; mais avant qu'il eût pu le faire, le géant ramena sa main vers lui et ouvrit les yeux.

François se glissa sous le lit et attendit.

Le géant se frotta les yeux et s'assit. "Qu'est-ce qui peut bien m'avoir réveillé?" dit-il d'une voix qui fit frissonner François. "Je ne me réveille jamais, à cette heure-ci, à moins que quelqu'un ne soit près de moi." Il jeta les yeux autour de lui, mais il ne vit personne; il se recoucha donc avec ces mots: "C'est peut-être une souris qui courrait sur ma main."

Tandis que François était assis sous le lit, il se creusa bien la tête pour chercher s'il avait dit comme il fallait les mots du charme magique. "Non, je ne crois pas que c'était: "Dors, ô géant, pour toujours;" ah! m'y voici, maintenant; c'était: "O géant, dors encore un jour et une nuit." Eh bien! voyons si ceux-là agiront."

Il sortit en rampant de sa cachette et se glissa vers le bord du lit. Mais avant qu'il eût dit un seul mot, le géant commença à bouger et se dressa à moitié; alors, François prononça, aussi vite que les mots pouvaient sortir de sa gorge: "O géant, dors encore un jour et une nuit." Et, au moment où il venait de les répéter pour la troisième fois, le géant se renversa sur le lit, sa bouche s'ouvrit toute grande et il en sortit un ronflement si énergique qu'il fit reculer de terreur le petit garçon.

Pourtant, il s'empara hardiment de la main du géant et tira sur la bague.

Elle était un peu juste, et quand enfin elle sortit après une secousse, elle était si lourde que le petit garçon tomba par terre, la bague sur la tête. Il se leva, se frotta la tête à l'endroit où elle avait heurté

le sol, puis regarda la bague d'un air surpris, tout à fait comique: "Je ne croyais pas qu'elle serait aussi grosse, dit-il. Comment vais-je pouvoir la descendre jusqu'au bas de la colline?"

Après mûre réflexion, il décida de la faire descendre comme un cerceau; elle roulait si vite qu'il dut courir après, et il l'atteignit au moment où elle venait de frapper contre le grand mur. Puis, donnant trois coups de pied contre celui-ci, il arriva sur la route qui s'étendait au delà.

XVIII.—Comment l'Anneau refit des cinq bêtes cinq heureux enfants.

Et là, tels qu'il les y avait laissés, se tenaient le lion, l'ours, le loup, le renard et la petite souris. Ils bondirent vers lui avec des cris de joie; vers lui ou, plutôt, vers l'anneau. Chacun y porta la patte, et alors, au lieu des gros quadrupèdes, François vit quatre petits garçons à peu près tous de la même taille, tandis que la souris s'était transformée en une jolie petite fille, aux boucles dorées et aux grands yeux bleus.

Elle vint à François et lui prit la main en disant: "Laisse-moi t'accompagner. Je veux retourner à la maison, mais je n'aimerais pas y aller seule.



Le géant endormi

—C'est que je ne retourne pas encore tout de suite chez nous, dit le petit garçon, en passant un de ses bras autour des épaules de la fillette. Je veux aller voir le Pays d'au-delà des Brumes. Veux-tu venir avec moi? Ensuite, nous irons chez nous. Voulez-vous venir aussi? ajouta-t-il se tournant vers l'endroit où, un instant avant, se trouvaient les petits garçons. Mais il n'en restait plus un seul. Tous étaient partis en hâte, sans même un "merci" au courageux François qui les avait délivrés du pouvoir de la cruelle sorcière.

AU FIL DE LA PLUME

Choses d'Actualité

UN philologue américain constatait dernièrement qu'aussitôt tiré le premier coup de fusil de la guerre, la langue anglaise s'était trouvée enrichie de trois mots français: "communiqué, démarche et pourparler." Je n'oublie pas, disait-il, que le mot "pourparler" n'est pas nouveau et qu'on le rencontre déjà au temps de Henri VIII sur les parechemins d'Etat. Mais il y dormait depuis de longues années, et sans la guerre il y dormirait encore. Depuis le commencement des hostilités d'autres mots français sont entrés non seulement dans la langue anglaise, mais dans presque toutes les langues qui se parlent sur notre planète! Il y a d'abord le mot "Boche" et tous ses dérivés, les expressions "laissez-passer", "loi des cadres", "en clair" qui s'applique aux dépêches non chiffrées, et le mot "milieu", pris dans le sens de "environnement."

A cette liste du philologue américain, nous pourrions ajouter une quantité d'autres expressions et d'autres mots que l'on rencontre journellement dans les journaux, les revues et les magazines américains et anglais. Par exemple: "hors de combat", "plateau", "excitable", "café au lait" et "poilu". Ce dernier mot a fait d'ailleurs le tour du monde. Le mot "tranchée" lui-même, qui existe dans la langue anglaise sous les formes "trench, trenches", s'écrit couramment avec l'orthographe française. Et c'est là un fait assez curieux. Les Allemands qui n'ont pas inventé la guerre de tranchées mais l'ont reprise à leur compte, en sont pour leurs frais. Ils n'ont pas plus le "mot" qu'ils n'auront le "dernier mot".

Mais personne ne leur contestera leur "kultur"; cette fameuse kultur dont ils nous ont rebattu et rompu les oreilles et qui a manifesté ses bienfaits en Belgique et en France.

Avant de connaître nos ennemis comme nous les connaissons aujourd'hui, on parlait du "péril jaune" comme si nous n'avions pas le "péril boche" à nos portes; comme si, de tout temps, il n'avait pas existé.

Les Barbares qui ont ravagé et ensanglanté l'Europe depuis deux mille ans étaient tous originaires de la Mongolie et de la Germanie, nous dit l'Histoire. Jusqu'au huitième siècle, on voit ces hordes accourir de la Germanie et se précipiter sur l'Italie, l'Helvétie, l'Espagne et surtout la France. Car la France a toujours eu le privilège d'exciter les convoitises des barbares anciens et modernes.

L'écrivain allemand Rommel, dans son livre: "Au pays de la Revanche" ne nous l'envoie pas dire.

"La politique des races, écrit-il, est impitoyable. Le moment approche où les cinq fils pauvres de la famille allemande "alléchés par les ressources et la fertilité de la France", viendront facilement à bout du fils unique de la famille française. Quand une nation grossissante en coudoie une plus clairsemée, qui, par suite, forme centre de dépression, il se crée un courant d'air, vulgairement appelé invasion, phénomène pendant lequel la loi et la morale sont mises provisoirement de côté."

Est-ce clair? est-ce net? Celui-là, au moins, est franc. Il nous prévient que les Allemands d'aujourd'hui sont toujours les dignes descendants des Teutons et des Vandales des temps anciens, de ces barbares pour qui le vol n'était pas infamant quand il était accompli sur le territoire d'autrui, et qui pratiquaient le mensonge, la fourberie et la cruauté comme les trois vertus théologiques.

Et nous parlions du péril jaune!

En 1870, le grand artiste et patriote italien Giuseppe Verdi écrivait:

"Si nos littérateurs et nos politiciens regardaient un peu de près, ils découvriraient dans les veines des Prussiens toujours le même sang barbare. Ils s'apercevraient que les Allemands sont d'un orgueil démesuré, durs, intolérants, enclins au mépris de tout ce qui n'est pas germanique, et surtout vers la rapacité, dans tous les sens."

Et nous parlions déjà du péril jaune! Mais avant la guerre, vous auriez certainement taxé Verdi d'exagération. Mil huit cent soixante-dix était si loin pour beaucoup, surtout pour ceux nés après l'année terrible!...

"Les Allemands, continue Verdi, sont des hommes de cerveau,

peut-être, mais sans coeur; ils sont une race forte, mais non civilisée."

Aujourd'hui, dans le monde entier, on reconnaît que Verdi avait mille fois raison, et l'on admet que le terme "barbare", dans son sens le plus étendu, s'applique admirablement aux descendants des Vandales, aux successeurs des Huns intoxiqués de leur fameuse kultur.

Mais revenons, si vous le voulez bien, à nos moutons, sans pour cela quitter nos... loups. La plupart de ces termes, s'ils sont nouveaux pour les étrangers qui nous les empruntent, ne le sont pas pour nous. Nous avons vu que le mot poilu, par exemple, remonte au moins à l'époque napoléonienne; et, en admettant même qu'il n'ait jamais eu le sens qu'il a aujourd'hui, l'expression "brave à trois poils" expliquerait l'évolution de ce mot.

Le terme "boche" était connu de Verlaine et, probablement, avant lui. Quant à la fameuse expression qui vaudra au chancelier allemand de passer à la postérité, elle existait déjà depuis longtemps quand il fit son apparition sur la machine ronde. Il est vrai qu'en français elle n'a jamais voulu désigner un traité.

Mais il était dit que, dans cette guerre, les Allemands — du moins ceux d'aujourd'hui — n'inventeraient rien, pas même le "chiffon de papier" qui vaut à leur chancelier une renommée universelle. En effet, M. J. de Witte, dans une curieuse note qu'il a communiquée à "L'Intermédiaire", nous apprend que la fameuse expression avait déjà été employée au dix-huitième siècle par lord Chesterfield, et justement pour flétrir la conduite d'un ancêtre de Guillaume II, le grand Frédéric.

"Ce dernier, trahissant l'alliance française pour négocier en sous-main avec l'Angleterre, avait chargé son ministre Podewils d'expliquer à lord Chesterfield que l'invasion de la Bohême avait été, non un acte d'agression véritable, mais une précaution de défense légitime prise contre les vues menaçantes et les pièges de la politique autrichienne.

"Je doute fort, répondit le célèbre homme d'Etat britannique, que des craintes bien ou mal fondées puissent servir de raison suffisante pour entrer à main armée chez le voisin. Les traités les plus solennels ne seraient que des "chiffons de papier" si de tels motifs autorisaient à les rompre."

En somme, si la guerre a enrichi de quelques mots les vocabulaires étrangers, le nôtre ne lui doit pas grand'chose. Tout au plus a-t-elle aidé à populariser certains termes savants comme "bromidrose" que M. G. Lenôtre traduit par "gaz asphyxiant" et qu'en certaines régions de France on désigne encore, je crois, sous le nom "d'escafignon." Tout le monde sait que cette odeur n'a du muse que la ténacité.

ILS NE POUVAIENT LIRE NI L'UN NI L'AUTRE

Deux grévistes discutent des droits ou des torts qu'ils ont eus de se mettre en grève et tous deux avaient des arguments étonnants.

Le 1er montre au 2e le journal et lui dit:

1er.—Tiens, lis, tu verras que j'ai raison! lis!

2ème (avec indignation).—Je ne lis jamais les journaux, ils ne disent que des blagues. Qu'est-ce que les journalistes connaissent dans nos affaires.

1er.—Je sais bien pourquoi tu ne veux pas lire le journal.

2ème.—Pourquoi?

1er.—Parce que tu ne sais pas lire, c'est bien simple.

2ème.—Je l'avoue, mais toi tu ne sais pas lire plus que moi.

1er.—Pardon, mon vieux, moi j'ai appris à lire; mais comme j'ai appris à l'école du soir je ne peux pas lire pendant le jour.

INTERROGATOIRE

Le juge.—Qu'est-ce que vous avez reçu comme instruction?

Le prévenu.—Un juge d'instruction pendant deux ans, tous les vendredis...

Page Feminine

NOUVELLE MODE POUR JEUNES FILLES

Une élégante robe pour fillettes et jeunes filles est celle qui est représentée ci-dessus. C'est un modèle qui autorise les plus agréables associations de tissus. La blouse dont l'encolure peut se faire échancrée ou montante est des plus jolies, les petites fronces que l'on y voit à l'encolure ainsi que les poignets et le col en broderie suisse sont des garnitures suffisantes et ne compliquent

plètent cette toilette qui sera ravissante en soie taffetas rose, vieux-bleu ou bleu-marin.

Le troisième modèle vous montre un ravissant manteau qui est à la fois pratique et élégant; il est en drap anglais à damiers noirs et blancs et d'une coupe très soignée; le col réversible est aussi pratique qu'élégant. La ceinture, les poches, les poignets



Robes et
Manteaux pour
Fillettes

nullement sa façon. La jupe peut se faire à plis ou à fronces. La toile, le guingan, le cambrai, le piqué sont les tissus recommandés pour ce modèle.

La deuxième robe, quoique simple, possède des lignes fort élégantes et seyantes. La blouse chinoise se découpe d'une manière inusitée et gracieuse sur une robe très simple dont les manches en crêpe Georgette sont plutôt courtes. Un col en batiste brodée, une cravate en soie et une jupe circulaire très large au bas com-

et les revers sont des garnitures très simples et d'une exécution très facile, mais d'un effet charmant.

Une gentille robe est celle qui est représentée par le modèle suivant. Une version nouvelle et élégante de la blouse russe est aussi indiquée par ce même modèle. L'encolure est terminée par un col rabattu avec cravate, les manches sont longues avec broderies "nids d'abeilles" au poignet; on y voit encore ces mêmes broderies à l'échancrure du cou. Les jolis médaillons en cretonne



Purifie le teint

Ne vous résignez pas à un teint défectueux. Cachez-en les défauts tout en les soignant. Vous y arrivez instantanément avec la

Gouraud's 13
Oriental Cream

Elle vous aidera également à vaincre ces troubles, simultanément, si leur racine n'est pas interne. Rend à la peau son apparence douce d'un blanc-perle.

Envoyez 10 cents pour un échantillon
FERD. T. HOPKINS & SON
344 West St. Paul Street Montréal, Que.



JAEGER
POUR
GARÇONNETS
ET
FILLETES

Nous avons fait une étude spéciale des vêtements convenables, qui sont d'une importance vitale pour vos enfants car ils préviennent les refroidissements et sont la base de la santé. Nous sommes à même de vous offrir les vêtements vraiment nécessaires à vos enfants.

La vue de notre assortiment de vêtements élégants vous étonnera. Nous sollicitons cordialement votre visite.

Un catalogue illustré et un livret traitant de la culture de la santé par le Dr Jaeger sont envoyés gratis en vous adressant au

DR. JAEGER Sanitary Woolen Co. Limited
System
Incorporée en 1883 avec un capital anglais pour l'Empire Britannique.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue, en français, de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adresse E. Hartman, dépt. C., 385 ave Mont-Royal Est, Montréal.

NOUVELLE MODE POUR JEUNES FILLES

(Suite et fin de la page 30)

fleurie et la ceinture en cuir prêtent une apparence plus recherchée à cette robe qui est en toile belge, blanc-perle.

Une coquette et gracieuse robe en soie taffetas rose ou bleu-marin est représentée par l'autre modèle. La jupe avec volants sera certainement du goût de nos petites élégantes. L'encolure peut au gré des désirs être fermée ou échancrée, et les manches longues ou courtes; ces dernières sont assez larges aux emmanchures. La fermeture sur le devant est très pratique. La petite veste, le col et les poignets en crêpe Georgette et garnis de dentelle, font la nouveauté et l'attrait de cette robe extrêmement seyante et surtout élégante.

La dernière figurine représente un ravissant manteau qui est à la fois pratique et confortable. Le manteau comporte une fermeture en diagonale, un col réversible et une ceinture que l'on pourra, selon les préférences placer à la taille normale ou à la taille basse. Les manches sont longues avec poignets réversibles. La jupe montée sous la ceinture dessine de nombreux godets à partir de la taille. La serge, les draps mélangés, les tweeds, les tissus quadrillés et le velours de laine conviennent à ce modèle.

JULIETTE M.

Les Nuits Sans Sommeil



retardent la croissance et le développement du bébé, qui est sujet à des malaises subits, exposé à ces maladies particulières au jeune âge, qui alarment tant les mères. Vous éviterez à l'enfant bien des souffrances et des nuits sans sommeil, en lui donnant suivant les directions, une dose ou deux de

SIROP D'ANIS GAUVIN

C'est le meilleur des remèdes pour les maladies de l'enfant; aussi a-t-il été souvent imité, mais jamais égalé.

EN VENTE PARTOUT: 25c. LA BOUTEILLE.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste.

850 Rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Voici le remède efficace contre la **FATIGUE**: un ou deux **CACHETS GAUVIN** pris suivant la direction. En vente partout: 25c la Boite.



SECHAGE DES CHAUSSURES

Lorsque vous quittez des chaussures très mouillées, ne les laissez pas sur les semelles qui ne sécheraient pas, mais couchez-les sur le côté, dans un endroit tempéré, assez loin du feu et après les avoir préalablement remplies de coton hydrophile ou de farine d'avoine, ou à défaut, de grains d'avoine.

Tous ces ingrédients ne seront pas perdus, car en faisant bien sécher le coton il peut servir indéfiniment et l'avoine ou la farine sera mise à sécher dans le four du fourneau éteint, mais encore chaud, ce qui permettra également de s'en servir fort longtemps.

Enfin, en appliquant dans l'intérieur de la chaussure une double ou triple semelle de papier de journal, vous ne ressentirez ni l'humidité, ni le froid aux pieds.

COMMENT UTILISER LES ROULEAUX DE FIL DE COULEUR

J'ai appris à faire mes robes moi-même, et naturellement j'étais fière de les montrer lorsqu'elles étaient finies. Plusieurs fois cependant je suis restée toute confuse de trouver dans la robe que je portais, et que je venais de proclamer comme étant ma propre main-d'oeuvre, des fautilures que j'avais oubliées. J'ai pensé alors d'employer le fil qui m'était resté d'une autre robe, et j'ai trouvé que ceci travaillait admirablement. C'est très difficile d'oublier d'enlever une fautilure bleue d'une robe blanche, n'est-ce pas?

TAIE D'OREILLER POUR LE BEBE

Une exquise taie d'oreiller pour le bébé peut être simplement faite comme suit: Achetez trois-quarts de verge de dix-huit pouces de broderie à cache-corset de belle qualité. Cousez ensemble comme une taie d'oreiller ordinaire, passez du ruban bleu ou rose dans les petits trous du feston, passez-le dans les trous du dessus d'abord, puis dans ceux du dessous ensuite, fermant par ce moyen la taie d'oreiller. Passez du ruban d'une grandeur convenable dans les plus grands trous, faisant ensuite une boucle avec les bouts à la partie supérieure. Si vous le désirez un monogramme ou une initiale pourra être brodée en petits trous au centre ou dans un des coins.

POUR LES RAQUETTES DE VOTRE PAUME

Frottez les cordes de la raquette de votre paume (tennis) avec de la vaseline, et vous serez heureux de constater que vos raquettes ne se casseront pas du printemps comme elles ont généralement l'habitude de le faire.

—o—

Un petit morceau de coton brut dans les bouts des doigts de gants empêchera les ongles de les percer.

LISEZ CES MAGNIFIQUES VOLUMES!

où l'on peut puiser au hasard sans risquer de mettre la main sur une oeuvre fade ou malsaine.

Les livres ci-dessous sont cartonnés toile et illustrés. Prix 44c franco.

CHAMPOL. Cadette de Gascogne.
JEAN DRAULT. L'Idylle dans la ville rouge.
DANIEL LAUMONIER. Anne-Marie la Providence.
JACQUES DES GACHOUS. Le ballon fantôme.
J. EDHOR. La dette et l'otage.
EJNAR MIKKELSEN. Perdus dans l'Arctique, 2 vols, 88c.
P. LUGUET. La Prisonnière de la Sierra.
GALLAND. Contes arabes.
LEON BERTHAUT. Le secret de l'Indien.
ANTONIO DE TRUEBA. Contes du pays basque.
MGR PASCAL. La Famille et le Mariage chrétien, franco 57.
FREDERIC HOUDE. Le manoir mystérieux, 55.
EUGENE L'ECUYER. La famille du brigand, 29.

ET AUTRES VOLUMES.

Demandez-nous les livres que vous désirez avoir, et nous vous les procurerons. Conservez cette liste

LANGEVIN & L'ARCHEVEQUE
LIBRAIRES-IMPRIMEURS
8 et 10 rue St-Jacques, Montréal. Téléphone Main: 1943

—o—

Un petit morceau de coton brut dans les bouts des doigts de gants empêchera les ongles de les percer.

Corset Maternité "Berthe May"

Le seul modèle pratique de ce genre qui existe. Peut se porter à n'importe quel moment de la grossesse, tôt ou tard, même avant, car on peut toujours l'élargir assez pour servir jusqu'à la fin. Confort, apparence normale, protection pour la mère et l'enfant.

CORSETS D'USAGE ORDINAIRE

fabriqués sur les mêmes principes, à l'usage des femmes obèses et de forte taille ou de santé délicate.

Catalogue illustré envoyé gratis sous enveloppe fermée et sans nom d'origine, à toute personne qui en fera la demande.

BERTHE MAY,

10 East, 46th Street, New-York, N.-Y.

NOVO CODINE
(Enregistré)
FORMULE DU
Dentiste Méderic Masson
POUR L'EXTRACTION DES
DENTS SANS DOULEUR
Contre les Névralgies
50c Novo-Codine Etiquette Rouge
HENRI E. ARCHAMBAULT,
Pharmacien, Propriétaire,
82 rue Notre-Dame Est, Montréal.

Tel. St-Louis 4613

Dr Mederic Masson,
L. D. S. D. D. S.
CHIRURGIEN DENTISTE
860 rue St-Denis,
Montréal.

TEL. BELL EST 2177

Docteur Henpi LEMIRE
Spécialité: Accouchements, Maladies
des femmes et des enfants.
869 Rue Ontario Est, Montréal.

Tél. St-Louis 3275

Dr J. N. Chaussé,
MEDECIN-CHIRURGIEN
Diplômé en Hygiène Publique

Spécialité: Maladies Urinaires, Maladies
de la Peau.

708 PARC LAFONTAINE
(Coin Marquette)

Heures: 12 à 2 p.m., 6 à 8 p.m.

The Marinello Beauty Parlour

"L'INSTITUT DE BEAUTE MARINELLO met à la disposition du public Montréalais ses méthodes pour la conservation de la beauté déjà connues par toute la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Nous nous chargeons de renouveler la peau de la personne la plus défigurée par nos traitements savants et nos préparations merveilleuses.

Nous enlevons complètement et définitivement les poils de la figure. Succès garanti.

Notre lait de Lys est une préparation magique et notre crème Dermatine défie toute compétition.

Traitements effectués par correspondance pour personnes demeurant hors de Montréal.

THE MARINELLO-BEAUTY PARLOUR,
595 Dorchester Ouest.
Phone: Uptown 5671.

Une agréable médecine pour les enfants, c'est le Mother Graves' Worm Exterminator et il n'y a rien de meilleur pour chasser les vers du système.

Chronique Médicale**NOS PETITS MOYENS ET NOS POINTS FAIBLES**

Il n'est pas de femme si disgraciée de la nature qui ne puisse se consoler un peu en songeant qu'aucune femme n'est vraiment et exactement ce qu'elle paraît être.

Il existe donc un remède pour toutes les imperfections. La vieille elle-même ne résiste pas à l'art moderne d'embellir le visage féminin. Et je prétends à mon tour, après de plus audacieuses: "la femme laide n'existe pas!"

Si, du moins, la femme laide existait, c'est qu'elle l'aurait bien voulu, car il réside toujours assez d'éléments de charme dans chacune de nous pour que ces éléments secondés, développés, prêtent un attrait imprévu à l'ensemble de la personne, et pour ainsi dire, la transforment.

Vous savez bien que la beauté pure, classique, est très froide. Ce n'est pas tant la beauté qui plaît, que la façon dont elle se présente, dont elle se meut, l'art avec lequel elle se renouvelle.

Or, il suffit d'un détail, d'une originalité, dans notre mode de coiffure, pour donner à notre visage une expression convaincante, sympathique.

Nous nous entendons à merveille, lorsque les circonstances l'exigent, à rendre notre sourire plus aimable, notre regard bienveillant.

Toutes les femmes possèdent l'art de la mimique, parce que toutes ont le sentiment très clair des nuances de la vie.

Elles ont aussi l'intelligence de leurs moyens de séduction.

Elles savent par où pèche leur aspect naturel et, par conséquent, ce qu'elles ont le devoir de corriger par les apprêts d'une toilette savante et raisonnée.

C'est en cela que la toilette est un art. Nous parvenons, en la raisonnant, à obtenir des effets merveilleux, pourvu qu'ils ne prétendent qu'à corriger la nature, sans vouloir la faire oublier.

Une femme âgée réussira à faire oublier ses années à condition de ne pas vouloir se donner le décor de la jeunesse.

En matière de toilette, les atténuations ingénieuses obtiennent toujours du succès; les dissimulations nous sont préjudiciables, car dans la lutte pour la beauté, le monde n'est pas généreux, et il pense de ce qu'on lui cache plus de mal encore que cela n'en mérite.

La franchise est une ingéniosité, même en toilette. Les imperfections sont comme les péchés: avouons-les, on vous les pardonnera.

Or, il est une façon d'avouer qui est charmante et pour laquelle tout le monde est indulgent, parce que les qualités qu'elle dénote font négliger les défaillances qu'elle accuse.

La jolie femme est plus que belle parce qu'elle entraîne du premier coup,—par son aspect, par l'expression de sa physionomie, par l'harmonie de ses traits, par la vie qui les anime, colore son teint, illumine son regard,—la sympathie, l'admiration et la confiance.

On recherche la jolie femme parce qu'elle représente la compagnie attrayante dont le voisinage est flatteur et profitable, comme on recherche les fleurs suaves pour leur emprunter leur parfum.

On s'incline devant la beauté; elle en impose par la perfection des lignes, des proportions. Elle fait naître autour d'elle une émotion respectueuse, presque timide, qui est très différente du sentiment qu'inspire la jolie femme.

Celle-ci est pour ainsi dire plus attrayante. Ce que l'on apprécie en elle c'est le charme si vivant qu'elle répand. Elle paraît être davantage à portée de l'admiration humaine.

Dr X.

HYPNOTISME - MAGNÉTISME

Toute personne désirant retrouver quelque objet perdu ou volé ou avoir toute autre information, passé, présent et avenir, etc., etc., ou apprendre l'Hypnotisme, le Magnétisme et la Clairvoyance, enseigné par un vieux professeur de 25 ans d'expérience. Strictement confidentiel et honnête. Je peux donner les meilleures références et témoignages. Des hommes, des chiens, des poules et articles ont été trouvés. Tous ceux qui viennent me voir sont émerveillés, plusieurs même qui étaient allés en voir d'autres ont trouvé que j'étais le meilleur. Ecrivez ou apprenez-le personnellement.

PROF. FORTIER,

Dept. "S" 1334 BOULEVARD ST-LAURENT, Près Marché St-Jean-Baptiste

BEAUTÉ**FEMMES et JEUNES FILLES**

conservez ou rétablissez votre beauté sans les tortures de l'électricité, en vous servant d'une méthode toute nouvelle, discrète et infaillible.

La femme, même laide, deviendra adorable. Envoyez 25 cts et vous recevrez par la poste 50 merveilleuses recettes pour les soins spéciaux de la peau, du teint, de la chevelure, etc.

MAD. ANDREA,

B. P. 66, Station N., Montréal.

Mesdames, Ne Souffrez Plus!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de la presque totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec le composé végétal.

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux spécifique plus de constipation, palpitations, étourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlement d'estomac, maux de



coeur. Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos malaises s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère où si le retour d'âge est proche. Procurez-vous Feminaline chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10c pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Si vous avez besoin de conseils spéciaux, écrivez confidentiellement à **JULES LEROY** (Département Féminaline) Boîte 2094, Montréal, Qué.

Une femme expérimentée ouvrira votre lettre, la lira et y répondra. Vous serez assurée de la plus grande discrétion.

On MAIGRIT RAPIDEMENT

SANS REGIME

POUR PROUVER QUE LES

Tablettes LeRoy

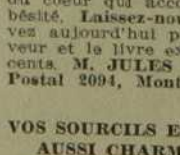
constituent un traitement aussi agréable qu'efficace contre l'Obésité, nous enverrons sur réception de 50 cents

Un Traitement de Faveur

à toute personne souffrant d'excès de graisse.

Les Tablettes LeRoy ne requièrent ni exercice, ni régime spécial et ne dérangent aucunement les habitudes ordinaires. Tout en réduisant votre poids, ces Tablettes guérissent les Rhumatismes, l'Asthme, les troubles des reins et du coeur qui accompagnent si souvent l'Obésité. Laissez-nous vous le prouver. Ecrivez aujourd'hui pour le Traitement de Faveur et le livre explicatif illustré vendus 50 cents. **M. JULES LEROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montréal, Qué.**

VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS?



LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Absolument inoffensif. Envoyé par la maille sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LEROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué. Tel. Lasalle 1186.

L'ONGUENT POUR LA TETE

RANKIN'S

tue tous les oeufs et la vermine dans la chevelure.

RANKIN & CO
Kilmarnock
Fondée il y a plus de 100 ans.

Grandeur de 15 et 25 centes.

Agents: Parke & Parke Hamilton, Ontario.




Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tawfisk Hasis, de Téhéran, Perse; \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675
MONTREAL - - - - - Canada

OU PASSE LA
POUDRE AUTO



IL NE RESTE PLUS D'INSECTES

Enregistré 27 Déc. 1910
AUTO ROACH KILLER N'EST PAS POISON

Se vend avec soufflet à 25c, et en boîtes à 25c, 50c, \$1.00. Chez tous les marchands.

AUTO ROACH KILLER CO.
Tel St-Louis 1502
1238 St-André Montréal.

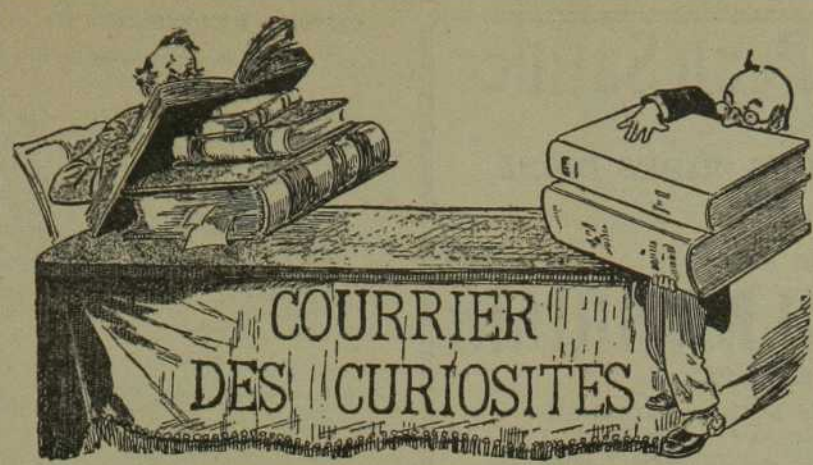
Grisonnez-Vous?
PERDEZ-VOUS VOS CHEVEUX

Faites donc l'essai de la célèbre Luxurine du Dr Prosse, de Paris, cela ne coûte rien et vous aurez vite fait de constater que la Luxurine est la seule préparation au monde qui sans être une teinture puisse redonner aux cheveux blancs gris ou fanés leur vraie couleur naturelle, soit blond, châtain, brun ou noir, cela infailliblement à tout âge et dans tous les cas. De plus la Luxurine détruit les pellicules, la démangeaison du cuir cheveu, arrête la chute des cheveux et en fait pousser des nouveaux, cela positivement, tant chez les hommes que chez les femmes et les enfants. Envoyez votre adresse avec 10c pour frais de poste et d'emballage et nous vous enverrons gratis un traitement d'essai.

Adressez Cie Dr Prosse, Département 5, 155 rue des Commissaires Ouest. Partout: \$1.00 le traitement de 6 mois.



Beaucoup de médecins prétendent que le meilleur désinfectant pour les mains c'est l'alcool.



COURRIER DES CURIOSITES

LES PLUS PETITS PATINS A ROULETTES



Le patinage sur roulettes est plus qu'un jeu, c'est parfois un art véritable. Bien souvent sur nos diverses scènes de théâtre, il nous est donné de voir des "recordmen" en la matière et leurs prouesses méritent toujours les applaudissements que, d'ailleurs, on ne leur ménage pas.

L'un de ces artistes, pour donner plus de valeur à son numéro a imaginé d'en augmenter la difficulté en se servant de patins d'un modèle excessivement réduit.

Par notre gravure, il est facile de juger que le genre d'exercice auquel il se livre est un véritable "casse-figure" car ses patins ne lui offrent pas un point d'appui sérieux; les roulettes sont si peu espacées qu'elles tiennent facilement sur une tasse à café d'un modèle ordinaire.

Cela ne l'empêche pas, paraît-il, de rouler à une vitesse considérable et d'exécuter les parcours les plus sinueux et les plus difficiles avec autant de grâce que de sécurité.

Il est vrai que l'habitude est une seconde nature, mais il faut admettre que ce proverbe est vrai surtout pour certains spécialistes seulement, car même en y mettant beaucoup de bonne volonté, le patin minuscule dont il s'agit ne sera jamais appelé à un service populaire.

Pour moi, je crois que j'aimerais encore mieux avoir une pelure de banane sous ma chaussure que ce petit instrument-là...

SCULPTURE ORIGINALE

Quand on fait des travaux en ciment, il est possible d'obtenir très facilement d'admirables effets décoratifs sans connaître le dessin ni la sculpture.

Avant que le ciment soit sec, il est très facile d'y imprimer des feuilles, des fleurs, ou tous autres objets dont l'empreinte reste fixée d'une façon indélébile dans la matière.

C'est en partant de ce principe, qu'un résident de Californie eut la touchante idée suivante: avant que le ciment posé devant sa porte fût complètement sec, il y inscrivit la date de construction de sa maison et, comme signature, y fit placer les deux mains de son fils alors tout jeune garçon.

Il en résulta une gravure en creux très bien réussie et qui se conserva intacte au cours des années tandis que le bébé devenait un homme.

En regardant ces empreintes, il peut aujourd'hui établir la comparaison exacte avec ses mains actuelles et celles d'autrefois; il possède un souvenir de jeunesse original, qui n'est sans doute que peu de chose en réalité mais qui suffit à donner un caractère tout spécial de famille et d'intimité à la maison.

C'est plus durable assurément que le genre de gravure en creux qu'à peu près tous nous nous sommes amusés à faire par les beaux jours d'hiver: celle qui consistait à s'asseoir sur un tas de neige pour admirer ensuite l'empreinte qu'on y avait laissée.

TOUCHE-A-TOUÏ.

(Publié avec autorisation du "Popular Mechanics")

SOULAGEMENT POUR LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

Il y en a qui sont obligées de travailler jusqu'à ce qu'elles soient épuisées. Comment Mde Conley a été guérie.

Voici une lettre d'une femme qui était obligée de travailler, mais trop faible et trop souffrante pour continuer. Voici comment elle a recouvré la santé:—

Frankfort, Ky.—"Je souffrais tellement de faiblesse féminine que je ne pouvais même pas faire mon propre travail, j'étais obligée d'engager quelqu'un. J'avais tellement entendu parler du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham que je résolus de l'essayer. J'en ai pris trois bouteilles, et je considère qu'il produit les effets qu'on lui attribue.



Maintenant je suis mieux portante que je ne l'ai jamais été, et je puis vaquer à mes occupations régulières. Je le recommande à toutes les femmes souffrant de faiblesse féminine. Vous pouvez, si vous le désirez, publier ma lettre". Mde James Conley, 516 St. Clair St., Frankfort, Ky.

Pas une femme souffrante ne devrait perdre espoir, tant qu'elle n'a pas fait un essai raisonnable du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, quel que soit le caractère de la maladie féminine dont elle souffre. Depuis quarante ans, ce célèbre remède, dont les ingrédients médicinaux sont extraits de racines et d'herbages, est considéré comme le tonique et le reconstituant le plus inestimable pour l'organisme féminin, avec force témoignages.

Toutes les femmes sont invitées à écrire à "Lydia E. Pinkham Medicine Co.", pour avoir des conseils spéciaux—ce sera confidentiel.

NOS DENTS

sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).
162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

N'EST-CE PAS QUE C'EST HORRIBLE DE LA BARBE POUR UNE FEMME



Mais ne désespérez plus, un remède infailible est maintenant à la portée de toutes. Vous pouvez toute seule, sans que personne ne s'en aperçoive, faire disparaître l'importune barbe ou poils follets tant durs et touffus soient-ils. Cela en moins de trois minutes sans aucune douleur ou irritation de la peau. Non seulement ces horreurs disparaissent mais la barbe est totalement détruite jusqu'à la racine, laissant la peau blanche, souple et veloutée. Ce merveilleux remède, c'est la Razorine du Dr Simon, de Paris, France. \$50.00 sont offertes pour une preuve d'insuccès, et nous n'avons pas peur de la faire essayer gratis.

Envoyez-nous 10 cts pour frais de poste et d'emballage et nous vous enverrons un paquet suffisant pour prouver son infailibilité.

Adressez Cooper & Co., Dépt. 5., No-219 rue des Commissaires, Montréal.

Utile en campement—Les explorateurs, les ingénieurs civils, les prospecteurs et les chasseurs trouveront l'Huile Electrique du Dr Thomas très utile en campement. Lorsque les pieds et les mains sont humides et froids, il est bon de les frotter vigoureusement avec cette Huile et le résultat sera qu'on prévient les douleurs musculaires. S'il vous arrive de vous couper, de vous frapper ou de vous blesser rien ne sera meilleur pour le pansement ou en lotion.

Vous aurez Une Peau Satinée

— ET LES —

POINTS NOIRS, COMEDONS, RIDES DISPARAITRONT

AVEC L'EMPLOI DE L'

EMBELLISSEUR MYRRIAM (CREME DE BEAUTE)

Pourquoi ? Ces RIDES, POINTS NOIRS et COMEDONS
Ne pas avoir une PEAU SATINEE
Ne pas CONSERVER à votre FIGURE une JEUNESSE perpétuelle,
Quand l'EMBELLISSEUR MYRRIAM est pour donner une
réponse à tous ces POURQUOI ?

Recommandé par la profession médicale comme la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.



L'Embellisseur Myrriam est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

**NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS
ESSAYEZ-LE A NOS FRAIS**

Sur réception de 10 centins pour frais d'emballage nous vous enverrons un échantillon suffisant pour vous convaincre de nos avancés.
En vente chez tous les pharmaciens à 50c LA BOUTEILLE. Si vous ne pouvez pas vous le procurer, écrivez à BOITE 2353.

Nouvelle adresse :

**Mme MYRRIAM DUBREUIL,
451, Rue Rivard, Montréal.**

Dépt. 2, Boîte postale 2353

Agents demandés pour vendre l'Embellisseur Myrriam Dubreuil, pouvant faire de \$2.00 à 4.00 par jour, pas d'expérience nécessaire. Ecrivez à MYRRIAM DUBREUIL, Boîte Postale 2353, Montréal, Qué.

GRATIS EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS GRATIS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le



REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonic. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.
Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Nouvelle adresse :

**Mme MYRRIAM DUBREUIL,
451, Rue Rivard, Montréal.**

Dépt. 2, Boîte postale 2353.

CONCOURS DE DEVINETTE No 41

Noms des Concurrents

MONTREAL

Mmes O Aubry, N Gauthier, E Gauthier, Lafontaine, U Malo, P Marois, Mlles G Auger, B Brazeau, L Bernabé, V Bannon, E Belair, M Boire, L Bourgie, L Bourbonnais, A Chaput, A Corbél, L Danis, S Decary, F Dupont, M A Emond, A Favreau, S Geofroy, I Lacas, C Lafleur, M A Lamoureux, C Lapierre, B Lanoges, Y Mainville, G Matte, M J Payette, B Pilon, J Taylor, M J Therrien, G Trudel, A Vanier, L Légaré, B Lefebvre, M A Lacasse, MM E Brault, O Bréard, M Borduas, J P Fournier, G Gervais, A Goudreau, A Parthenais, F Ripswoll, M Turcotte, P E Vanier.

CANADA

Mlle J C Sauvageau, Anclenne Lorette; M A Beaudoin, Armagh; Mlle L Huard, Black Lake; Mlle T Grenier, Beauport; Mlle G Lahade, Buckingham; Mlle J W Cloutier, Deux-Rivières; M F X Lussier, East Angus; Mlle D St-Pierre, Etchemin Bridge; Mlle D Lapointe, Garthby; M A L Roy, S Normandin, Grand'Mère; M L Gaumont, Hull; M P St-Amour, Hull; M N Boucher, Jonquières; Mlle A M Dubé, Kamouraska; Mlle A Paquet, Lauzon; Mlle E Dallaire, Lachute; Mlle J Charon, Longueuil; Mlle B Truchon, Maibale; Mlle N Vibert, Manavren; Mlle M Dubuc, M A Ripelle, Morinville; M A Lafontaine, Ottawa; M E A Theriault, Pelletier Stat; Mlle A Saint-Amour, Pointe des Cascades; M A Bouchard, M E Leprohon, M G Rinfret, Mlle A Pelletier, Québec; Mlle Y Charbonneau, Rimouski; Mlle O Fournier, Mlle B Lebaron, Sherbrooke; M B Leblanc, Ste-Geneviève de Batiscan; Mlle V Chagnon, St-Hyacinthe; Mlle R A Beaudry, St-Jacques l'achigan; Mlle M Chardonnet, St-Jean Deschallons; Mlle C Blouin, St-Jean d'Orléans; M A Codrre, St-Lin des Laurentides; M A Filion, Sherbrooke; M A Morency, St-Laurent d'Orléans; Mlle C Houle, St-Narcisse; Mlle M J Drouin, St-Sauveur; Mlle A Blais, Thetford Mines; Mlles C Fleury, B Harnois, Trois-Rivières; Mlle A, Bard, Warwick.

ETATS-UNIS

Mlle T Menard, Arctic; Mlles A Leriche, E Marcoux, Mme J Plourde, Auburn; Mlles A Provost, B Gamache, L Levesque, Mme E Gamache, Brunswick; Mlles R A Milette, A Bernier, Central Falls; Mme E Basse, Mlles I Marcoux, C Boucher E Labrie, Fall-River; Mlle G Authier, Holyoke; Mlle E Fortin, Mlle R St-Pierre, Lewiston; Mlles B Loiselle, B Lessard, M A Salvas, Mlle B Gauthier, Mlle L Bazin, Mlle B Houde, Lowell; Mme B Desruisseaux, Mme L Gagneau, M E Hamel, Mlle J Douville, Manchester; M B Raymond, Nouv Orléans; Mlle B Maynard, Pawtucket; M O Pelletier, Mlle A Deschêne, Salem; M H Martel, Southbridge; M A Bolduc, M A Remillard, Mlle C Michaud, M R Bergeron, Mlle E Thibault, M L Brien, Woonsocket.

Gagnants

Mme O Aubry, Mlles E Belair, Y Mainville, A Vanier, M A Parthenais, Montréal; M A Beaudoin, Armagh; Mme J W Cloutier, Deux-Rivières; Mme S Normandin, Grand-Mère; Mlle A Paquet, Lauzon; Mlle A St-Amour, Pointe des Cascades; Mlle B Lebaron, Sherbrooke; M B Leblanc, Ste-Geneviève de Batiscan; Mlle M Chardonnet, St-Jean Deschallons; Mme C Blouin, St-Jean d'Orléans; M A Codrre, St-Lin des Laurentides; M A Filion, Sherbrooke; Mlle C Houle, St-Narcisse; Mlle A Blais, Thetford Mines; Mlle C Fleury, Trois-Rivières; Mlle T Menard, Arctic; Mlle R St-Pierre, Lewiston; Mlle B Houde, Lowell; M E Hamel, Manchester; Mlle A Deschêne, Salem; M A Remillard, Woonsocket.

Les 25 personnes dont les noms précèdent ont droit chacune à une gravure. Celles demeurant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où les leur envoyer.

Soulagement de la souffrance en tous lieux.—Celui dont la vie est rendue misérable par la souffrance produite par l'indigestion et qui n'a pas essayé les Pilules Végétales de Parmelee ne sait pas combien il est facile de réduire ce formidable ennemi à l'impuissance. Ces pilules soulageront là où les autres échouent. Elles sont le résultat d'une étude longue et patiente, et elles sont offertes en toute confiance, comme un correctif certain des désordres des organes digestifs qui font souffrir un si grand nombre.

La chair des jeunes girafes est excellente; elle a le goût de la viande de veau avec un petit fumet de venaison. La langue qui a 18 à 20 pouces de longueur, est aussi excellente; mais ce sont les os à moelle de ces animaux que les chasseurs préfèrent à tout le reste, la moelle est pour eux un mets succulent.

FEMMES QUI SOUFFREZ



de maladies intérieures, Ovarites, Tumeurs, reprenez courage, car il existe un remède incomparable qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyr perpétuel, un remède simple sans poison ni opération, c'est le Composé Végétal de JULIA RICHARD, le salut de la femme. Vous qui craignez la congestion, les chaleurs du retour d'âge, faites usage du traitement de MADAME RICHARD qui vous guérira sûrement.

Sur réception de 10 centins, je vous enverrai mon livre. Adresser:

JULIA RICHARD,

Boîte de Poste 2334, Montréal.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM TORONTO, HAMILTON, NIAGARA FALLS, DETROIT ET CHICAGO A TORONTO

En 7½ Heures par "International Limited"

Le train d'un service supérieur quitte Montréal à 10.15 a.m.

QUATRE TRAINS EXPRESS PAR JOUR
10.15 a.m., 9.20 a.m., 7.30 p.m., 11.00 p.m.
MONTREAL, TORONTO ET L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman, éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL — ALBANY — NEW-YORK, D. & H. Co.—a.9.00 a.m., a.8.30 p.m.

MONTREAL — BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a.3.45 a.m., a.9.00 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a.8.15 a.m., c.4.00 p.m., a.8.25 p.m.

MONTREAL — SHERBROOKE — LENNOXVILLE — a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.20 p.m.

aTous les jours, bTous les jours, excepté le dimanche, cLe dimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122, rue St-Jacques, angle St-François-Xavier. Tél. Main 6905. Hôtel Windsor "Uptown 1187, Gare Bonaventure", Main 5229.

CANADIAN PACIFIC

Des trains pour le MANITOBA,

la Saskatchewan,

L'ALBERTA,

WINNIPEG,

MACLEOD,

CALGARY, EDMONTON et les stations intermédiaires partiront chaque

mardi de

MONTREAL

JUSQU'EN OCTOBRE 31, 1916

Les billets seront bons pour 60 jours et donneront droit aux Wagons-lits, moyennant le paiement supplémentaire du prix du lit d'après le tarif.

BUREAUX DES BILLETS: 141-143 St-Jacques. Tel. Bell Main 8125. Hôtel Windsor, gare Place Viger et de la rue Windsor.

ÇA N'A PAS D'IMPORTANCE



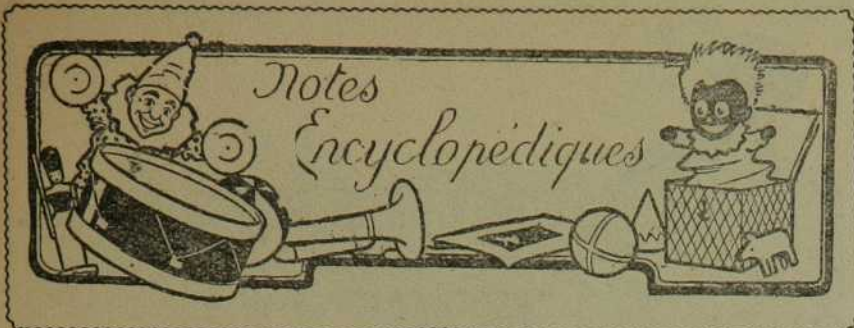
Elle.—Je suis bien lasse, j'aimerais m'asseoir un moment pour me reposer, mais je crains de tacher ma toilette.

Lui.—Si tu t'abîmes je te la ferai réparer et elle paraîtra plus belle que maintenant, car elle est déjà pas mal tachée et fripée.

Elle.—Tu crois qu'on pourrait la nettoyer pour qu'elle semble neuve?

Lui.—Certainement, il n'y a qu'à l'envoyer à la maison Déchaux, 197 Ste-Catherine Est, entre Ste-Elisabeth et Sanguinet et 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation.

(Demandez notre livret gratuit par la poste à l'une ou l'autre de ces adresses).



On fabrique, depuis quelques années, du papier avec des herbes marines et ce papier est si transparent qu'on peut s'en servir à la place de vitres.

Les huîtres ne deviennent bonnes à manger qu'à l'âge de 3 ans. Une huître de 6 mois n'est pas plus grande qu'une pièce de 25 centins.

Le globe de l'oeil est blanc parce que les vaisseaux sanguins qui nourrissent sa substance sont si petits qu'ils ne laissent pas passer les corpuscules rouges.

Le plus grand lac d'eau douce en Europe est le lac Ladoga dans le nord-ouest de la Russie. Sa superficie est de près de 7000 milles carrés.

En Italie on estime à 1,300,000 acres le terrain occupé par les vergers plantés d'oliviers et ces arbres produisent annuellement de 70 à 75 millions de gallons d'huile d'olive.

En vertu de son autorité comme premier magistrat de la ville, le Lord-Maire de Londres a la préséance sur tous les autres citoyens, y compris le Prince de Galles, dans la juridiction de la ville.

C'est sur un papyrus trouvé dans un tombeau Egyptien, et conservé au Musée britannique que l'on voit la plus ancienne caricature manuscrite connue. Cette caricature représente un lion et une licorne luttant ensemble.

Le "cow tree" ou "arbre à vache" du Vénézuéla donne un liquide qui, par sa ressemblance et ses propriétés chimiques, se rapproche beaucoup du lait de vache.

En Sibérie, même à la fin de l'été, si l'on creuse à une profondeur de 5 pieds on trouve la terre encore gelée. On a trouvé souvent en creusant à une profondeur plus grande des corps ensevelis depuis des centaines d'années et dans un bon état de conservation.

Les autorités qui sont à la tête des grandes compagnies de chemin de fer, prétendent que les indemnités qu'ils paient chaque année pour accidents ou objets perdus leur coûte un centin par chaque mille parcouru par leurs trains.

On dit que l'impression au moyen de tablettes en bois a été inventée par les Chinois vers l'an 160 avant J.-C.

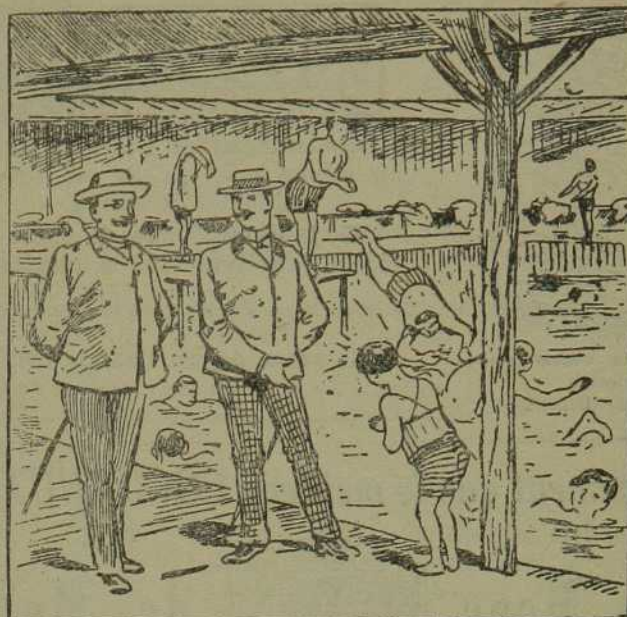
L'air est si calme dans les régions arctiques que l'on peut facilement entendre à deux milles de distance une conversation tenue par deux personnes.

Il y a quelques années on a mis à jour en Grèce, une inscription datant du 4ème siècle avant J.-C. D'après cette inscription, un architecte, à cette époque, ne touchait qu'un salaire d'environ \$150 par année.

Beaucoup de savants prétendent que la plupart des parfums sont bienfaisants pour la santé car ils détruisent les microbes. Le thym, la lavande, le citron, la menthe, l'eucalyptus et principalement l'huile de roses sont les plus nuisibles aux microbes.

Asthme persistant.—Une des caractéristiques les plus décourageantes de ce mal affaiblissant c'est la persistance avec laquelle reviennent les attaques qui minent les forces et laissent le patient dans un continuel état de faiblesse. Il n'y a pas de plus sage précaution à prendre que d'avoir toujours en main une réserve du Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg, célèbre pour être le meilleur curatif du mal dans les bronches.

CONCOURS-DEVINETTE DU SAMEDI No 42



Une de ces personnes est sur le point de se noyer, mais le gardien vient de sauter à l'eau pour la sauver. Le voyez-vous ? Si oui, indiquez-le par une croix sur le dessin et retournez à SPHINX, 200 Blvd St-Laurent, Montréal.

COUPON DU CONCOURS DE DEVINETTE No 42

Réponses reçues jusqu'au 19 juin 1916

Nom
 M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).
 Rue
 Localité

Les bons concurrents participeront à un tirage dont les vingt-cinq premiers noms sortants auront droit à vingt-cinq gravures. Le gagnant d'une prime, l'ayant constaté dans un numéro subséquent doit nous la réclamer par lettre ou en personne s'il est des environs. On peut envoyer autant de réponses à un concours qu'on envoie de solutions accompagnées de coupons. Solutions paraissant environ 1 mois après.

NE TOUSSEZ PLUS

La toux la plus bénigne peut aboutir brusquement à une attaque mortelle de pneumonie ou de bronchite. C'est pourquoi toute négligence peut vous être fatale. Dès la première apparition d'un rhume, prenez le

TAROL

C'est le remède souverain contre toutes les maladies causées par le froid: rhumes, toux, grippe, mal de gorge, affections pulmonaires, troubles bronchiaux, etc.

EN VENTE PARTOUT: 25c.

Ne souffrez plus des maux que occasionne l'anémie, guérissez-vous promptement en prenant des PILULES CARDINALES du Dr. Ed. Morin : En vente partout : 50c la boîte.



LE RHUME MAL SOIGNE

DÉGÈNÈRE EN TUBERCULOSE



Si votre fournisseur n'a pas nos spécialités, écrivez directement à

DR. ED. MORIN & CIE, Limitée, - - QUEBEC, Canada

Demandez l'Almanach du Dr. Ed. Morin, Gratis sur demande.

Cook's Friend Baking Powder



Fac-similé du nouvel emballage
EN FER-BLANC

LA POUDRE A PATE
COOK'S FRIEND
BAKING POWDER.

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
15c la demi-livre—10c le quarteron

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862
Fabriquée par W. D. McLAREN, Limités, MONTREAL

Certainement que le meilleur COCOANUT est le

White Moss



de McLean

Si votre épicier ne peut vous le fournir, écrivez ou téléphonez-nous.

N'acceptez pas le commun vendu à la pesée.
En paquets de 5, 10, 20 et 25c.

CANADIAN COCOANUT CO, 107 Laguchetière O., Tel Main 777, Montréal.

Les Petites Choses Comptent

Même dans une allumette vous devez considérer les "petites choses"—le bois, la composition; sa manière de s'allumer, sa flamme.

Les Allumettes d'Eddy

sont faites avec des souches de pin bien sec, avec une secrète composition perfectionnée qui garantit que "chaque allumette s'allume." Soixante-quatre années d'expérience à présent—en voici la raison.

Toutes les fabrications d'EDDY sont des produits sur lesquels on peut compter—toujours.

FAITES COMME MOI !



J'étais maigre, faible, épuisée, après avoir tout essayé, j'étais désespérée. Une amie vint me voir et me conseilla d'essayer GRATIS le "Régénérateur Maroni".

J'ai suivi son conseil et si vous faites comme moi vous serez heureuse de constater qu'au lieu d'être un sujet de pitié vous ferez envie à celles qui ont une santé faible et sont dépourvues des grâces naturelles.

Envoyez 10c avec vos nom et adresses et vous éprouverez les joies légitimes de devenir grasses et bien faites. Adressez-vous aujourd'hui même à

CIE A. MARONI, 2358 RUE ST-DENIS,

Département 6, Montréal.

FARINE PREPAREE

BRODIE

Pour GATEAUX et PATISSERIES.

Une recette par semaine

GATEAU MARBRE (Foncé)

1/2 tasse de sucre brun, 1/2 tasse de beurre, 1/2 tasse de lait, les blancs de 3 oeufs, 3 tasses de farine préparée "Brodie".

ESSAYEZ-LA AUJOURD'HUI

Nous donnons des primes pour les sacs vides.



Poulet Marengo—Videz, flambez un poulet. Coupez-le par membres, que vous ferez tremper, ainsi que le foie, à l'eau froide pendant une heure pour les blanchir. Fendez le gésier en deux, nettoyez-le, passez les pattes sur le feu pour en enlever la peau, coupez les ergots, nettoyez-les bien. Mettez dans une casserole 1/4 de livre d'huile fine, sel et poivre, ajoutez vos morceaux de poulet, en mettant en premier lieu les morceaux les plus en chair, comme les cuisses et le gésier. Faites cuire dans l'huile jusqu'à ce que les morceaux de poulet aient pris une belle couleur. Ajoutez encore un bouquet garni, des champignons blanchis, laissez terminer la cuisson, puis dressez sur un plat chaud. D'autre part, préparez une sauce avec persil, échalotes et ail hachés, un petit morceau de beurre, faites revenir, puis mouillez avec un demi-verre de vin blanc. Ajoutez, en tournant toujours, deux cuillerées de l'huile de cuisson du poulet. Versez cette sauce par-dessus et servez bien chaud sans attendre, car elle tourne facilement.

Gâteau aux cerises et au coco râpé.—Fouettez en crème deux tasses de beurre et trois tasses de sucre, ajoutez huit oeufs bien battus, les trois-quarts d'une tasse de lait, une cuillerée à thé d'essence d'amande, une cuillerée à thé d'essence de vanille, six tasses de fleur, une livre de coco, et une cuillerée à soupe de poudre à pâte. Mélangez avec soin et faites cuire dans un fourneau modérément chaud. Lorsqu'il sera froid, recouvrez d'une glace blanche et répandez dessus du coco râpé. Décorez avec des cerises glacées.



Gâteau aux cerises et au coco râpé.

Purée de pommes de terre et de champignons.—Apprêtez une purée de pommes de terres rouges cuites à l'eau et passées au tamis; amalgamez cette purée à une purée de champignons, faites de parures de champignons cuites à la casserole avec sel, poivre, ail et bouquet garni. Mélangez bien le tout, ajoutez un bon morceau de beurre et servez sous un rôti, suivant les indications.

Potage à la purée de navets et de pommes de terre.—Épluchez et émincez deux gros oignons, faites-les roussir dans le beurre, ajoutez ensuite dans la casserole une pinte d'eau froide; d'autre part, épluchez une demi-douzaine de pommes de terre rouges, autant de navets bien blancs et bien tendres; salez, poivrez. Quand les légumes sont presque cuits, ajoutez encore quelques tranches de pain émincées, laissez terminer la cuisson, puis passez à la passoire fine en pressant avec le pilon, faites encore jeter un bouillon, ajoutez du beurre si c'est nécessaire, et servez.

Lapin en fricandeau.—Prenez un lapin, dépouillez-le et videz-le, réservez le sang, le foie, les poumons, le coeur et les rognons ainsi que le cou et la tête que vous fendez en deux sur la longueur. Piquez le râble et les cuisses avec des lardons fins. Foncez un braisière avec des bardes de lard, les parures du lapin, carottes et oignons coupés en tranches, placez dessus votre lapin, salez, poivrez et ajoutez un bouquet garni, mouillez d'un verre de bouillon et d'un demi-verre de vin blanc. Laissez cuire feu dessus et dessous pendant deux heures au moins. Au bout de ce temps, dressez le lapin sur un plat, glacez-le avec le jus de la cuisson dégraissé, passé, réduit et lié avec le sang et le foie haché. Servez.



PAIN DE SAVOIE

1½ tasse de farine, 2 cuillerées à thé de poudre à pâte **Cook's Friend**, 1 tasse de sucre, 2 oeufs (cassés dans une tasse). Remplissez la tasse avec du lait. Mêlez le tout dans un bol, battez ferme durant 5 minutes. Faites cuire environ 15 minutes dans un moule à muffins.

Côts de boeuf en papillottes.—Prenez une côte de boeuf entière, parez-la sans la désosser et mettez-la cuire à petit feu dans une chopine de bouillon, sel et poivre et bouquet garni. La cuisson terminée, retirez la côte, laissez réduire la sauce passez-la et nappez-en votre morceau que vous mettrez ensuite mariner deux heures dans du beurre fondu avec sel, poignée d'épices et échalotes hachées. Enveloppez ensuite votre côte et la marinade dans un papier beurré et roulé en papillottes, que vous placerez sur le gril au-dessus d'un feu de braises à demi consommées. Laissez cuire tout doucement et servez dans le papier.

Potage faubonne.—Faites revenir au beurre des petits oignons coupés menu, mouillez avec du bouillon, passez pour enlever l'oignon, ajoutez des feuilles de laitue, d'oseille, de céleri et de chicorée hachées très fin, laissez-les cuire dans le bouillon et après cuisson ajoutez à votre potage une purée de pois cassés, de pommes de terre, de haricots ou de lentilles préparée à part. Servez sans pain.

Carré de mouton à la conti.—Parez un carré de mouton, piquez-le de petits lardons gras assaisonnés et de deux ou trois anchois lavés et divisés en filets. Faites-le cuire à petit feu dans une casserole, où vous aurez mis un verre de bouillon, un verre de vin blanc, une cuillerée d'eau-de-vie, persil, échalotes et ciboules hachés, laurier, estragon et thym très menus; salez, poivrez. La cuisson terminée, dressez le carré sur un plat. Dégraissez la sauce, épaississez-la avec un peu de beurre manié de farine et versez-la sur le carré.

Poulet grillé.—Faites-le mariner quelques heures dans l'huile, avec persil, tranches d'oignons, épices. Enveloppez-le de cet assaisonnement, que vous maintenez avec bardes de lard et papier huilé ou beurré, et mettez sur le gril, à feu très doux. Déballez-le, supprimez l'entourage et servez sur une ravigote ou autre sauce de haut goût.

Pour les tuiles tachées.—Lorsque les tuiles dans une cheminée deviennent assez tachées pour que vous ne puissiez pas les nettoyer avec de l'eau, essayez de les frotter avec un morceau de flanelle trempé dans de la térébenthine. Polissez-les ensuite avec un linge sec.

Choucroute.—Procurez-vous de la choucroute bien blanche. Après l'avoir lavée à plusieurs eaux, vous la pressez dans un linge pour enlever toute l'eau. Mettez-la dans une casserole avec de la graisse, du petit salé, une ou deux saucisses de ménage et une belle tranche de jambon fumé. Ajoutez un oignon piqué d'un clou de girofle et un bouquet garni, poivrez et salez légèrement. Mettez quelques pommes de terre entières de moyenne grosseur, à peu près deux par personne, un demi verre d'eau, puis couvrez hermétiquement et laissez cuire à feu doux pendant 5 ou 6 heures.

Potage velouté.—Faites cuire du tapioca dans de l'eau, avec sel et poivre; une cuillerée de tapioca par personne. Mettez au fond de la soupière un bon morceau de beurre très frais et 4 jaunes d'oeufs. Versez doucement par-dessus le potage au tapioca bouillant en tournant toujours, afin que la liaison se fasse bien. Servez.

MISS COOK.

VOICI L'ETE qui ARRIVE
Et vous désirez, tout autant, avoir de l'eau chaude en été comme vous désirez en avoir en hiver.

IL N'Y A QU'UNE SEULE ET FACILE MANIERE D'EN AVOIR

Allumez le gaz et au bout de quelques minutes, vous avez toute l'eau chaude que vous désirez et à bien meilleur marché que vous pouvez en avoir de toute autre manière.

Nous pouvons vous vendre un **Réchauffeur d'Eau à Gaz** pour \$17.50 comptant, ou à conditions faciles: \$6.00 comptant et \$1.00 par mois.

INSTALLATION GRATUITE

BUREAU CHEF: rues CRAIG et ST-URBAIN
358 Ste-Catherine O 1007 Mt-Royal Ave., Est
529 Ste-Catherine Est. (Près Amherst)
834 Ste-Catherine, Maisonneuve

The Montreal Light Heat & Power Co

Le Célèbre Poêle CHAPLEAU

UN MODELE D'ELEGANCE ET DE PERFECTION

N'A PAS D'EGAL SUR LE MARCHE

DE FABRICATION ESSENTIELLEMENT CANADIENNE

VENDU PAR TOUS LES BONS MARCHANDS DE POELES

— Fabriqués par —
CANADA STOVE & FURNITURE CO LIMITED.
VILLE ST-LAURENT, QUE.
Entrepôt: 104 Ave DeLorimier, Montréal.

MÉNAGÈRES
Donnez le courant

The Little Wonder
Poêle Electrique

fera bouillir, frire, rôtir et cuire à l'étuvé, ou il réchauffera les fers à friser ou à repasser, très vite. "The little wonder" ne coûte qu'un centin par heure en énergie électrique et est entièrement recommandable—garanti pour cinq ans. Il est indispensable aux médecins, aux dentistes ou aux personnes en chambre—plus de 100,000 en usage actuellement.

Si votre marchand ne l'a pas envoyez-nous \$2.25 et nous vous expédierons un "Little wonder" (poêle électrique) complet avec accessoires par colis postal, franco partout au Canada.

307 Unity Building, Angle St-Alexandre et Lagachetière,
Montréal, Tel. Main 7937.

VOS FOURRURES

seront à l'épreuve de l'eau, du feu, des voleurs et des mites dans notre voûte de sûreté.

Faites réparer vos fourrures cet été. Vous y gagnerez. Remodelage à prix réduits durant l'été. Un léger dépôt vous permet d'acheter des fourrures que vous paierez cet automne en venant les chercher. Nous avons nos cahiers de modes pour 1917. Téléphonnez-nous, nous enverrons chercher vos fourrures. Appelez EST 1380.

15 ANS D'EXPERIENCE.—Tout travail est exécuté sous la surveillance personnelle de M. Vachon.

R. VACHON

Autrefois rue Saint-Hubert et maintenant au No. **273, Rue Amherst**

Entre les rues Sainte-Catherine et Demontigny

Elles le Conservent Fort et en Bonne Santé

Elles donnent du sang à ses nerfs et fortifient son corps

Une quantité suffisante pour une semaine peut être portée dans la poche

Tablettes nutritives et fortifiantes hautement concentrées



tablettes CERTONE en magasin. Procurez-vous les tablettes CERTONE pour les soldats en khaki.

LE PLUS IMPORTANT pour chaque homme c'est une bonne santé—et l'état de préparation personnel consiste en une—force suffisante pour soutenir la fatigue, et une grande vitalité pour résister à la maladie. Et des nerfs fermes et en bon état sont absolument nécessaires.

Et, en ce moment, pour bien faire votre part, il vous faut, les **TABLETTES CERTONE**. Elles proviennent entièrement d'essences alimentaires. Aucune drogue nuisible, aucun stimulant falsifié et aucun remède sans valeur n'entre dans leur composition. Les tablettes **CERTONE** sont composées d'aliments naturels à la santé, elles nourrissent et soutiennent les cellules nerveuses, les corpuscules rouges du sang et les tissus cellulaires du corps humain. Elles sont le résultat de plusieurs années de recherches et d'expériences scientifiques. Elles sont un succès sensationnel. **TOUTES** les tablettes **CERTONE** sont bonnes, **NON** nuisibles, et contiennent un nombre infini d'aliments purs et solides. Elles sont si hautement concentrées qu'une boîte pouvant durer quinze jours peut être portée dans votre poche.

Nous avons reçu de partout des centaines et des centaines de lettres de femmes et d'hommes nous disant comment les tablettes **CERTONE** leur ont présentement donné la santé et la force, les ayant rétablis après que bien d'autres remèdes avaient échoué. Saines et bonnes pour les hommes, les femmes et les enfants.

Votre pharmacien peut vous procurer les tablettes **CERTONE**—50 centimes et \$1.00 la boîte. Plusieurs pharmacies ont déjà les

Ne Désespérez Plus

Filles et femmes malades peu favorisées de la nature.

Le Bustinol du Dr Simon peut faire pour vous ce qu'il a fait pour des légions d'autres. Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille, se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le Bustinol est toute une révélation. Il fait engraisser d'au moins une livre par jour, remplit les creux du cou, des épaules, donne de l'ampleur, développe et raffermi la chair, fait grossir d'une façon élégante, assure une bonne santé, une apparence superbe.

Pour en avoir la preuve, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez Cie Dr Simon, Dépt. 5, No 219 rue des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance strictement confidentielle. Commandes, paquets ou lettres sont toujours expédiés de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu. Prix du traitement complet, \$1.00.

Employez les Miller's Worm Powders et la bataille contre les vers est gagnée. Ces poudres remédient aux conditions morbides de l'estomac favorables aux vers, et ces parasites destructifs ne peuvent plus exister dès qu'ils se trouvent en contact avec ce remède. Les vers sont chassés des intestins sans aucune difficulté. Les organes redeviennent sains et la santé des enfants s'améliore.



CHEVEUX ONDULES

"WAVCURL" donne de belles ONDULATIONS PERMANENTES. Une bouteille est suffisante, quand même vos cheveux seraient bien difficiles à friser. Une personne nous écrit comme suit: "Mes cheveux sont devenus très vite une masse de boucles ondulantes." Résultat certain. Prix 66 centimes. Réduction spéciale pendant quelques semaines. Envoyez 24 cents seulement pour une grande bouteille de 66 cents.

THE NEW WAVCURL Co.,
87 Cromwell House, Holborn,
London, W. C.

PARLEZ-VOUS ANGLAIS ?

ANGLAIS en 3 mois assuré. Ma méthode ne connaît pas d'insuccès, je garantis vous enseigner l'anglais en 3 mois, ou il ne vous en coûtera rien. Venez consulter mes nombreux élèves avant votre inscription, \$3.00 par mois, jour ou soir; aussi leçons privées. Pas de vacances. Professeur Tardif, 382 Ste-Catherine Est. Tel. Bel Est 3475.

Les Mahométans qui déposent de l'argent dans les banques ou dans les caisses d'épargne postales enrichissent ces banques ou le gouvernement, parce qu'ils n'acceptent jamais d'intérêt pour leurs dépôts. Leur religion leur en faisant la défense formelle, ils n'acceptent pas de retirer plus qu'ils n'ont déposé.

NOS LIEUX D'AMUSEMENTS

Parc Sohmer

Nul endroit d'amusement ne présente peut-être autant d'avantages que le Parc Sohmer à Montréal.

Situé au milieu de la ville, c'est-à-dire à la portée de tout le monde, il jouit néanmoins d'un admirable emplacement sur le bord du St-Laurent.

Avec son immense salle de spectacle, sa promenade en plein air où abondent les jeux divers, ses nombreux attraites et son modique prix d'entrée, le parc Sohmer est bien l'endroit idéal pour s'amuser par les bons ou mauvais temps.

Nous ne pouvons donc que le recommander chaleureusement à tous nos amis; le peu que cela leur coûtera leur sera largement rendu en plaisir éprouvé.

Midway Theatre

Les vues animées sont devenues un réel besoin à notre époque mais dans la quantité d'établissements de ce genre ouverts au public, bien peu donnent du rétablissement digne d'être vu. Le Midway Theatre, au coin de Ste-Catherine et St-Laurent, est un des meilleurs sous tous rapports. Son gérant, M. George Gladianos, s'assure toujours la primeur de ses films et son choix ne se porte que sur ce qui offre une valeur indiscutable. C'est dire qu'au Midway on est certain de trouver un spectacle qui plaît.

VIEUX SOULIERS TRANSFORMES EN TAPISSERIES

Certainement, vous ignorez que la vie d'un soulier est finie, que ce soulier ne peut plus servir à rien, quand vous le jetez aux ordures ou quand vous le donnez à un passant. Vous pensez que le passant le porte encore quelque temps puis le jette à son tour; eh bien, détrompez-vous, et apprenez que tous les vieux souliers ramassés dans les ordures ou achetés pour quelques centimes par une certaine catégorie de gens, qui tirent de cette industrie de jolis bénéfices, sont utilisés pour faire des tapisseries.

Pour si extraordinaire que cela puisse paraître, c'est cependant un fait que les fabricants de tapisseries sont toujours acheteurs de tous les vieux souliers. Ceux-ci sont d'abord nettoyés à la perfection, tous les clous ou oeillets en sont enlevés soigneusement et finalement le cuir qui reste est transformé en une pâte très claire.

Ces tapisseries en cuir avec reliefs qui vous plaisent tant ne sont ordinairement que du papier épais recouvert d'une couche de cuir qui n'est autre chose que cette pâte formée avec le cuir de vos vieux souliers. L'on emploie beaucoup ce genre de tapisseries pour décorer les murs des bibliothèques et des salles à manger. La dorure que l'on emploie pour l'ornementation de ces tapisseries est d'autant plus solide que le cuir employé dans la fabrication des tapisseries est de bonne qualité.

Les herbes marines sont par elles-mêmes de véritables baromètres naturels. Les marins qui habitent les bords de la mer en ont toujours dans leurs maisons. Si le temps est sec et par conséquent si la journée doit être belle, la plante reste sèche et poussiéreuse, si au contraire le temps doit changer c'est qu'il y a de l'humidité dans l'air et dans ce cas la plante absorbant cette humidité devient humide et gluante.

Le mancenillier est un arbre de la famille des euphorbiacées qui croît dans l'Amérique Centrale, à Cuba, aux Antilles et dans les îles de l'Océan Indien. Cet arbre, quant à sa forme, rappelle le poirier et son fruit ressemble à une pomme d'api qui serait marquée de côtes. Cet arbre est très redouté à cause de ses propriétés vénéneuses, le seul contact de son latex (suc laiteux qui coule dans certaines plantes) produit des ulcères et son fruit est un poison assez violent.

A Munich, en Allemagne, il existe un hôpital qui est entretenu exclusivement par la vente des vieilles plumes d'acier ramassées dans toute l'Allemagne. Ces vieilles plumes sont transformées en ressorts de montres, en couteaux et en rasoirs.

“J'AVAIS UNE DOULEUR DANS LE DOS. J'AVAIS CRACHE DU SANG ET MES FORCES AVAIENT TELLEMENT DIMINUE QUE JE NE POUVAIS ME TENIR SUR MES JAMBES. J'ETAIS COMME UN HOMME IVRE”.

“LE MEDECIN DE LA COMPAGNIE MEDICALE MORO M'A DIT COMMENT JE DEVAIS ME TRAITER. LES PILULES MORO M'ONT FAIT DU BIEN IMMEDIATEMENT”.

Quand un homme tombe malade, il perd son courage et ses forces, puis, le plus souvent, il cherchera à tromper sa peine en essayant d'endormir ses douleurs.

Gare alors aux médecines liquides, toujours alcooliques la plupart du temps frelatées et malsaines, lorsqu'elles ne sont pas dangereuses.

Il est prouvé et parfaitement établi que les Pilules Moro pour les hommes répondent exactement aux besoins de ceux-ci, dans tous les cas de faiblesse et de malaises organiques.

Elles soulagent et fortifient les reins, le foie, le coeur, tout comme elles guérissent n'importe quel désordre causé par un excès de travail, de trop violents exercices, du surmenage ou des abus de toutes sortes.

Bonnes également pour les jeunes gens et les hommes d'âge mûr, les Pilules Moro s'adaptent à toutes les constitutions et sont supérieures aux drogues de toutes sortes, même à certains médicaments très dispendieux.

Aussi est-ce le remède le plus recommandable qu'un homme puisse employer.

Les Pilules Moro réconfortent, tonifient et guérissent. Même après que d'autres remèdes ont failli, les Pilules Moro réussiront; elles sont préparées pour les hommes et elles possèdent les vertus nécessaires pour stimuler l'énergie virile et donner à l'homme ce regain particulier de force qui lui convient.

Voici ce qu'en a obtenu M. Louis St-Roch:

“J'avais entrepris de faire un travail le soir après ma journée, et j'avais dû y mettre toutes mes forces. Peu de temps après je me suis aperçu d'une douleur dans le dos tout le long de l'épine dorsale. J'ai craché du sang et mes forces ont tellement diminué que j'avais de la peine à me tenir sur mes jambes, j'étais comme un homme ivre. Je me sentais toujours fatigué et pour cela je me décourageais. J'avais conservé un assez bon appétit, mais souvent la digestion me fatiguait. Depuis longtemps, je me faisais soigner, mais cependant je ne me remettais pas. Un jour, je me procurai quelques boîtes de Pilules Moro, et j'écrivis au médecin de la Compagnie Médicale Moro, qui me dit que je devais me traiter. J'eus confiance tout de suite. Le traitement me fit du bien dès le commencement, mes forces se sont augmentées et les douleurs sont disparues. Quoique je me porte très bien, je continue à prendre encore des Pilules Moro, car je veux m'assurer pour longtemps une bonne santé.”— M. Louis St-Roch 36 rue Héloïse, St-Hyacinthe, Qué.



M. LOUIS ST-ROCH.

CONSULTATIONS GRATUITES.— Hommes malades, venez en toute confiance, consulter notre médecin ou écrivez-lui si vous ne pouvez pas vous rendre à nos bureaux. Ses consultations sont tout à fait gratuites et se donnent tous les jours, dimanche excepté, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, le samedi jusqu'à 8 heures.

Les hommes malades et dont l'état l'exige, peuvent recevoir de notre médecin, au moyen d'appareils les plus perfectionnés, des traitements à l'électricité destinés à leur faire le plus grand bien.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées : COMPAGNIE MEDICALE MORO, 272 rue Saint-Denis, Montréal.



SIROP CALMANT

“Quel bonheur, dit la jeune maman, grâce au bon SIROP du Dr CODERRE j'ai, bien des fois, soulagé mes enfants de douleurs d'estomac, de souffrances de la dentition, etc., je considère que c'est le meilleur dont une mère puisse se servir.”— Mme FELIX COMEAU, 165 avenue Gaulin, Woonsocket, R.-I.

MERES, insistez auprès de votre marchand pour qu'il vous donne le SIROP du Dr CODERRE et n'en acceptez jamais d'autre. Evitez les imitations.

Le SIROP du Dr CODERRE est vendu par tous les marchands de remèdes. Prix, 25c la bouteille.



Prince

Ameublement et Fournitures de Maisons

A Paiements Faciles

La Cie J. S. PRINCE

85, Blvd. St-Laurent

Entre Vitré et Craig, Montréal.

BEAUTE ET SANTE



APPEL AUX AFFLIGES de BOUTONS, ERUPTIONS, ROUGEURS et MAUVAIS TEINT!

Pourquoi essayer de cacher ces laideurs sous une couche de poudres, crèmes, etc. Cela vous encrasse les pores et elles reviendront en plus grand nombre. Si vous voulez avoir un beau teint clair, il faut attaquer la cause. Guérissez-vous promptement par l'usage des TABLETTES DERMACURA du Docteur de Cougné. Satisfaction assurée en quelques jours. PRIX RANCO 50c la boîte, ou 3 boîtes pour \$1.25 si achetées directement à la Compagnie. En vente dans toutes les pharmacies. Pommade DERMACURA qui complètera le traitement, 60c le pot.

Écrivez aujourd'hui au Dept. S.

GRATIS! GRATIS!

Deux jours de traitement envoyé sur réception de 10c en timbres pour frais de port.

Cie Générale d'Importation Française
25 rue St-Gabriel
Caser Postal 1441

Québec et les environs, W. Brunet & Cie, 139-141 St-Joseph.

J. A. HURTEAU & CIE, LIMITÉE

AGENTS GENERAUX POUR LES PIANOS

"NEW SCALE WILLIAMS" et ENNIS

AINSI QUE POUR LES CELEBRES

Phonographes Pathe

316 Ste-Catherine Est. - Tel. Est 1718



EXAMEN DES YEUX

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie" nouveau style à ORDRE, sont garantis bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A l'Institut d'Optique 144 Rue Ste-Catherine Est Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers" ni aux magasins "à tout faire", si vous tenez à vos yeux.



Automobiles - A Louer -

Garage Laurier, Limitée
375 Est, rue Ontario, entre S.-Hubert et S.-Denis, plusieurs Autos de tourisme ainsi que Limousines pour baptêmes, mariages et parties de théâtres. Chauffeurs en uniforme. Tel. E. 2480.

MAGNETISME-HYPNOTISME

Instructions complètes sur tout ce qui concerne ces sciences. Force Magnétique, Regard Magnétique, Fascination, Domination, Emprise.—Magnétisme à distance par la pensée, Transmission de pensée, Clairvoyance, etc.—Guérissons—Apprenez le secret de CETTE MERVEILLEUSE PUISSANCE. "Le secret de la chance et du succès en affaires et en relations." Ecrivez-moi d'abord. Pour renseignements complets, inclure 5c timbres.

Prof. VARDEC, 195, Ste-Catherine E. Montreal, CANADA
DE LA FACULTE DES SCIENCES ET DE MEDECINE DE PARIS.

Comment Vivre 100 ans ?

Mangez très peu de viande et faites usage de la
Salsepareille Composée



du
DR J. R. GIROUX,

Pour le Sang et les Nerfs.

Vous préviendrez et guérirez infailliblement la Scrofule, l'Eczéma, les Rhumatismes, les Boutons, les Clous, le Mal de Reins, la Dyspepsie et la Nervosité.

UN SANG PUR, VOILA LE SECRET D'UNE BONNE SANTE

Prix 75c la bouteille. Traitement 3 pour \$2.00 Dans toutes les bonnes pharmacies et à

La Cie Médicale, GIROUX & FRÈRE

416 Parc Lafontaine

(Près Rachel)

Téléphone Bell: St-Louis 4959.

Toute commande accompagnée du montant sera envoyée n'importe où à nos frais.

AFIN DE SATISFAIRE NOTRE NOMBREUSE CLIENTELE. NOUS AVONS DECIDE DE METTRE SUR LE MARCHE UNE

Caisse spéciale, 12 bouteilles, \$1.75

Aussi caisse de 50 bouteilles, \$6.50

EAU MINERALE
EFFERVESCENTE

recommandée par les sommités médicales comme étant la plus efficace contre les maux d'estomac, la constipation habituelle, les maladies du Foie, des Reins, la Diabète, la Gravelle et l'Albuminurie.

Bouchons de lièges Pas de couronnes.

Adressez-nous le coupon ci-dessous en envoyant votre commande.



CIE FRANÇAISE D'ESSENCES

45-47 RUE CARRIERE

Tel. St-Louis 126 Montréal.

Messieurs,

veuillez trouver sous ce pli \$ étant le paiement d'une caisse d'EAU DE VICHY AUGUSTINS de bouteilles et l'envoyer F.O.B. MONTREAL à

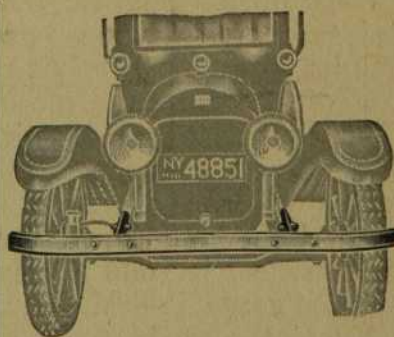
Nom

Adresse

N. B.—Pour éviter les vols ne pas envoyer d'argent, mais envoyer mandat de poste ou chèques acceptés.



AUTOMOBILISTES



Nous désirons porter à votre connaissance, que nous avons non seulement un des meilleurs assortiments d'accessoires, mais nous donnons à nos clients un service tout à fait particulier qui n'a pas d'égal.

THE RENAUD MOTOR SUPPLY CO.

(La Cie d'accessoires d'Automobiles Renault)

326 rue Ste-Catherine Est

Ouvert le soir.

SNAP

LE GRAND

Nettoyeur de Mains

15c.

